LAUSANNE.

(Canton de Vaud.)

LETTRES SUR LA SUISSE.

QUATRIÈME PARTIE.

LAC DE GENÈVE, CHAMOUNY, VALAIS.

I.RE LETTRE.

LAUSANNE, 28 Août 1826.

A Madame la Comtesse Toby de Fleury,

MA CHÈRE COUSINE,

PUISQUE vous n'avez pu m'accompagner en Suisse, je la verrai du moins pour vous. Je veux écrire mes souvenirs. Je sens que, s'ils vous sont adressés, ils seront à la fois plus vifs et plus fidèles : on aime à rendre compte de ce que la nature a de plus majestueux et de plus grand à ce qu'elle a produit de plus accompli et de plus aimable. La pensée que vous me lirez fera, peut-être, passer dans mes descriptions quelques-unes des sensations délicieuses dont l'ame demeure pénétrée en présence des beautés sublimes de la création.

J'avais le projet de ne vous point parler des pays que *j'ai traversés* avant d'arriver à Lausanne. Cependant j'ai passé à Bâle le jour anniversaire de la bataille de Saint-Jacques. J'ai vu la jeunesse en habits de fête, se préparant à écouter un discours en commémoration de ce glorieux fait d'armes. Je n'ai point entendu l'orateur : il était, sans doute, moins éloquent que Périclès ; mais à coup sûr les actions qu'il était chargé de louer ne le cèdent en éclat ni à Marathon ni à Platée. Serait-ce donc l'harmonie de ces noms qui manquerait à Morgarten, à Sempach, à Saint-Jacques? ou bien faut-il la rouille de vingt siècles sur le glaive des héros pour que les livres élémentaires introduisent leur souvenir dans les écoles? Mais la langue que parlaient ces grands hommes n'est point celle des rudimens : Tell et Winkelried n'ont

point d'exemple à fournir à la syntaxe, et dès-lors il faut bien que Miltiade et Scipion l'emportent sur eux.

L'Helvétie est, au milieu de l'Europe, comme une république de l'antiquité que le temps aurait oubliée. Son existence politique est un phénomène plus grand encore que toutes les merveilles dont la nature a enrichi son sol : trente ans d'agitations ont changé la face du monde; tous les états ont été ébranlés sur leurs vieilles bases; tous les pays voisins ont changé de maîtres, et la Suisse, si long-temps le théâtre de la guerre la plus cruelle, est seule entre tous sortie de la tourmente avec tous ses avantages et tous ses priviléges. Elle n'a rien perdu de son territoire ni de cette liberté, ouvrage de quelques villageois, qui a confondu en une seule nation les peuples les plus différens de mœurs, de langage, de religion; qui a réuni, autour de ces Alpes majestueuses et de ces glaciers insurmontables, des Français, des Allemands, des Italiens, que cet antique noyau de la terre semblait devoir séparer à jamais. On dirait que, fatigués de l'anarchie du moyen âge, et ne pouvant ressaisir tous leur vieille indépendance, les Gaulois, les Germains et le peuple qui succède aux conquérans du monde, ont essayé du moins de jouir de la liberté par une sorte de représentation, et que chacune de ces nations en a confié le dépôt à la partie d'elle-même dont la nature a fortifié le sol. La Providence a inscrit cette résolution au nombre de ses décrets; et la colonne de Morat, près de laquelle j'ai passé, les champs de Granson, que j'ai vus dans le lointain, sont des témoins irrécusables de cette protection constante qu'elle accorde à un pays qui respecte autant sa religion qu'il chérit sa liberté.

La Suisse mériterait d'être visitée quand même elle ne serait point la contrée la plus pittoresque de la terre. L'on ne doit pas se montrer moins jaloux d'y chercher des leçons et d'y recueillir des souvenirs, que de décrire les sites enchanteurs de ses vallées et la sévère majesté de ses montagnes. Mais si l'écriture suffit à la mémoire des faits, le secours du dessin ne sera pas inutile aux descriptions : le crayon le plus ordinaire présente au premier aspect un ensemble dont les mots ne peuvent reproduire les parties que les unes après les autres. Que ce crayon se trouve entre les mains de Villeneuve, l'art ne pourra rien imaginer de plus parfait, et la plume la plus habile n'entreprendra point de lutter avec lui. Mon porte-feuille, riche des dessins de cet artiste célèbre, viendra suppléer à ce que mes descriptions pourraient avoir de défectueux. Je les joindrai successivement à mes lettres.

Si la Suisse alors n'est point connue de vous, c'est que la nature demeure toujours supérieure à toutes les imitations; c'est que l'on ne peut faire qu'un fragile papier remplace à lui seul l'horizon dont on est entouré, l'éclat d'un beau jour, les parfums de l'atmosphère, ni qu'il reproduise la fraîcheur et la vivacité des objets : la nature a mis dans ses créations originales un charme qu'il est défendu à l'homme d'atteindre. Il en est des paysages comme des portraits : le vôtre m'accompagne; souvent j'en admire la ressemblance : l'artiste me paraît digne de tous

les éloges..... Mais que je demande à cette image un seul de vos regards, la puissance du peintre s'arrête, le portrait demeure immobile, et j'ai cent lieues à faire pour retrouver ce que je lui demande.

Vous ne vous méprendrez point à la vivacité de cette expression, l'amitié qui nous lie, depuis la plus tendre enfance, ne me défend point de vous voir ce que vous êtes; et si dans mes jeunes années elle a pu demeurer libre de toute exaltation, elle sera dans l'avenir exempte de tout refroidissement : elle vieillira, je l'espère, sans jamais s'altérer. D'ailleurs votre portrait n'est pas seul avec moi, je fais ce voyage avec la compagne de votre enfance, qui le sera de ma vie entière; et telle est la condition du cœur humain, que les devoirs ne sont jamais moins enfreints que quand ils sont conformes au bonheur. Je suis, etc.

II.E LETTRE.

LAUSANNE, 29 Août 1826.

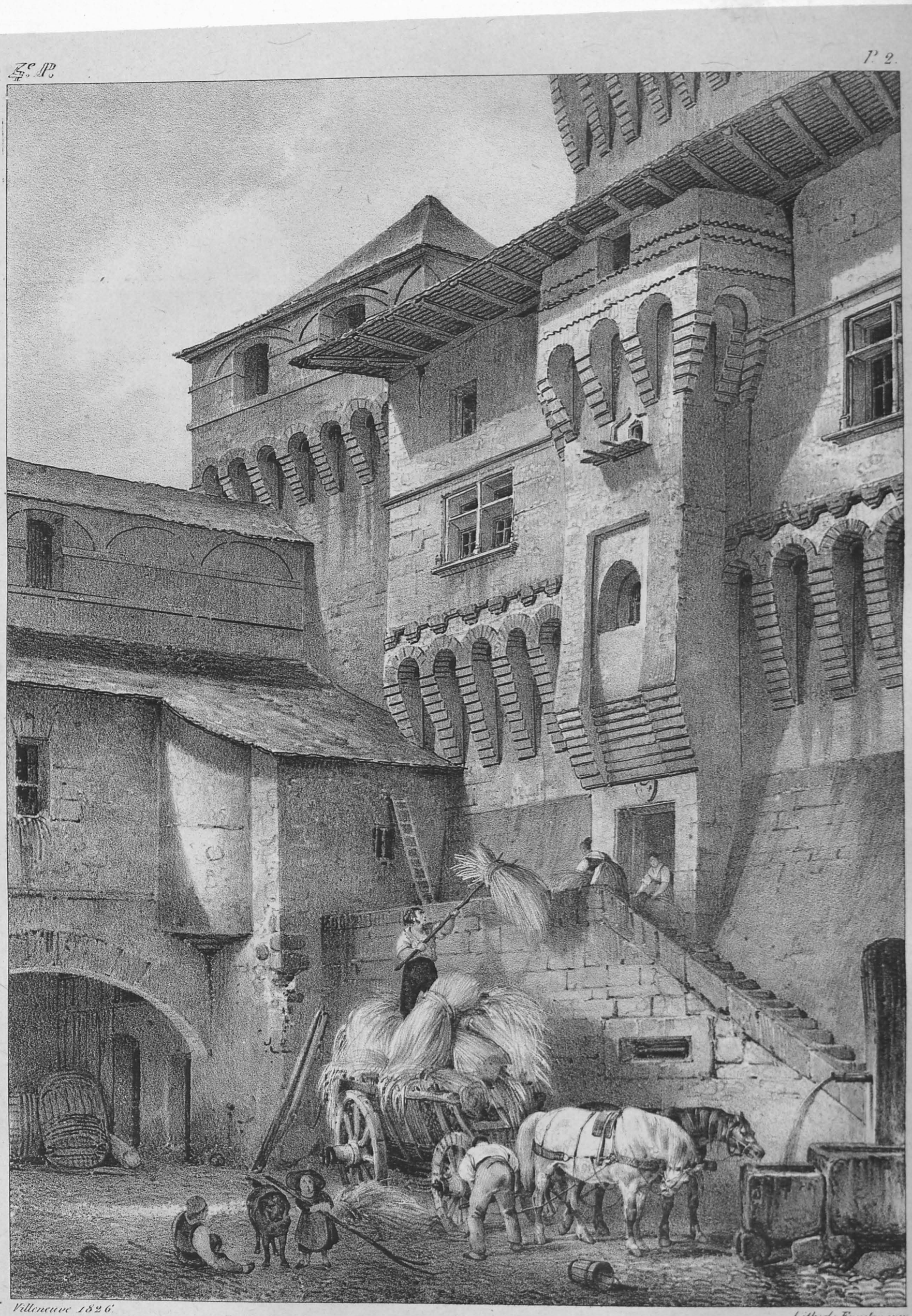
A la Même.

En traversant la rue du Bourg, près de l'auberge du Faucon, je me suis trouvé tout à coup sur une esplanade qui domine le lac. Pour la première fois il se présentait à mes regards étonnés. Sa vaste surface a la forme d'un croissant, et le spectateur, placé au sommet, voit l'une de ses branches s'étendre à près de douze lieues vers Genève, et l'autre s'enfoncer jusqu'aux limites du Valais, où elle va recevoir le Rhône : il voit s'élever, vis-à-vis de lui, les âpres montagnes de la Savoie et les roches mélancoliques de Meillerie. De ce côté, d'épais nuages cachaient la cime des montagnes; puis, s'abaissant sur les ondes, ils semblaient unir avec elles leur masse pesante, et le lac était noir de la noirceur de ce ciel orageux. Dans le fond de ce sombre tableau, Chillon, antique prison d'état, mêlait ses tristes souvenirs aux imposantes images de la nature; et ce spectacle majestueux, inattendu, m'emportait en quelque sorte loin de moi-même : il absorbait ma pensée, au point que j'avais peine à me rendre compte de ma présence. Si je reportais la vue vers la partie méridionale du Léman, l'aspect le plus riant succédait, sans aucune transition, aux impressions les plus sévères : là le ciel était pur et l'onde en réfléchissait l'azur. Sur les bords du lac les rayons du soleil doraient les riches coteaux de Morges, de Saint-Prex, de Nyon : du sein de leurs fertiles vignobles s'élevaient d'élégantes habitations, et sur la rive gauche se montraient avec noblesse les coupes variées des Alpes du Chablais. Comme il faut toujours que le voyageur, qui arrive

en Suisse, demande des glaciers à toutes les montagnes, j'en admirais un dont la forme grandiose semblait poser sur le mont Salève : j'allais communiquer mon étonnement à l'un de mes voisins, lorsque tout à coup, cédant à l'impulsion du vent du sud, sa masse se détache et se divise en parcelles légères. C'était un lourd nuage dont les débris épars, recevant diversement les feux du soleil, faisaient courir sur la surface unie de l'onde des reflets de pourpre et d'or. Je demeurai long-temps sur l'esplanade, reportant sans cesse la vue de l'un à l'autre côté du lac, et toujours regrettant celui qu'il fallait abandonner pour revoir encore une fois l'autre. L'esplanade n'est point, par elle-même, une promenade à citer; c'est un simple parapet, ombragé de quelques arbres. Pourquoi l'ornerait-on, et qui pourrait ici accorder un seul regard à ce qui n'est point le lac?

Ouchy est au pied de la colline : on y descend de Lausanne par une belle avenue de marronniers; et comme ce village sert de port à la ville, le mouvement est aussi grand sur cette route que dans le voisinage d'une capitale. De l'esplanade où j'étais, j'ai vu de nombreux bâtimens s'approcher du rivage à la faveur des voiles enflées par le vent du sud; d'autres, que ce vent contrariait, quittaient le port à grand travail de rames. Au milieu d'un beau groupe d'arbres on m'a montré Montrion, où Voltaire a demeuré; et, sur ma gauche, une maison où l'auteur de Corinne a fait un assez long séjour. Ainsi tout ce que l'illustration littéraire a de plus brillant vient ici se réunir aux ineffables beautés de la nature; et, dans les deux sexes, les deux êtres que le génie a le plus richement dotés ont légué l'éternelle gloire de leur nom à un modeste village de pêcheurs et de bateliers.

Je viens de parcourir Lausanne : ce n'est point une belle ville, et cependant si j'arrêtais là l'expression de ma pensée, il y aurait beaucoup d'injustice dans mon jugement; car il y a des rues dignes d'être citées et des édifices magnifiques : mais ceux-ci ne se montrent guère que du côté du lac, où de vastes hôtels et des jardins en terrasses sont disposés en amphithéâtre sur le sommet de la colline, et surmontés encore du grand plateau qui porte la cathédrale. Dans l'intérieur de la ville les rues sont fort étroites; il faut d'ailleurs descendre et remonter sans cesse, ce qui a fait dire à une dame fort spirituelle qu'on aurait toujours besoin de se faire enrayer une jambe. A plusieurs endroits on a même placé des escaliers, et l'on n'arrive point à l'église sans perdre haleine. Néanmoins l'impression générale qu'on reçoit de Lausanne est favorable à cette ville : il y règne une activité non interrompue. De belles fontaines contribuent à la propreté et à la salubrité des rues; les maisons sont assez bien alignées, et, considérées une à une, la plupart sont bien bâties. Voltaire vante la bonne compagnie de Lausanne : il était assez bon juge pour que l'on soit dispensé de soumettre son opinion à une vérification. D'ailleurs l'on m'a assuré que le goût de la littérature et des beaux-arts y était toujours le même. Un étranger qui passe deux fois vingt-quatre heures à son auberge ne peut parler que des habitans qu'il a rencontrés. Je dirai donc que les hommes sont polis et prévenans



Villeneuve 1826.

Lith.e de Engelmann.

VUE INTÉRIEURE DU CHÂTEAU DE WUFLENS.

(Canton de Vaud.)

envers les étrangers, que les femmes joignent à cet avantage celui d'être presque toutes jolies, que leur costume est charmant, que leur petit bonnet, garni de dentelle, le corset noir et serré, qui dessine leur taille, leur vont à merveille : enfin, il n'est personne qui ne consente volontiers à fixer sa demeure à Lausanne, personne qui ne s'en arrache avec peine. Aussi l'on y voit affluer les étrangers au point de n'être pas sûr d'y trouver une chambre; et ce n'est qu'à grand'peine, et après beaucoup d'instances, que j'ai pu obtenir le petit réduit et la table chancelante sur laquelle j'aime à vous renouveler l'assurance d'un attachement qui ne sera jamais ébranlé. Je suis, etc.

III.E LETTRE.

LAUSANNE, 29 Août 1826.

A la Même.

J'AVAIS pour M. Næf une lettre de recommandation; c'est le directeur de l'école de dessin. S'il n'était qu'un artiste habile, je me bornerais à énoncer cette vérité; mais il y a plus encore en M. Næf: il joint à un caractère réfléchi une grande finesse d'observation, un goût exquis, de vastes connaissances et une franchise qui cependant n'ôte rien à la politesse la plus délicate. Plus d'une fois, dans les trop courts instans que j'ai passés près de lui, j'ai été frappé de la justesse d'expression qui distingue tout ce qu'il dit : sans la moindre intention de sa part, les choses les plus vulgaires prennent dans sa bouche un caractère original et piquant; enfin, on lui sait d'autant plus de gré du plaisir que procure sa conversation, que l'on en attend fort peu des personnes affligées de surdité, qui pour l'ordinaire portent dans les relations sociales de la tristesse et de la défiance. Mais, quand je songeais au motif de cette infirmité, un sentiment de respect et d'admiration pénétrait mon cœur. M. Næf étudiait à Paris les secrets de son art. Un jour il aperçut dans la Seine un homme qui se noyait : sans rien calculer il se précipita dans le fleuve. Il avait fort chaud, et le saisissement qu'il en éprouva fit perdre l'ouïe à celui qui venait de sauver généreusement la vie à son semblable. Ce n'est point de M. Næf que je tiens ce fait, un ami m'en avait instruit avant mon départ.

M. Næf voulut bien nous faire connaître tout ce qui dans Lausanne mérite l'attention des voyageurs. Notre première excursion fut dirigée vers l'église cathédrale, qui est sans contredit l'un des plus beaux monumens de l'architecture religieuse du moyen âge : tout y porte le caractère du 13.e siècle, et je ne conçois pas quelques auteurs qui nous disent, d'une manière

capable et tranchante, que cette église est du 10.e Permis au sacristain de lui donner cette date; mais un antiquaire ne s'y trompera pas, quand même on lui tairait les incendies, qui forcèrent souvent à des reconstructions. Aujourd'hui la cathédrale me semble telle qu'elle était en 1275, lorsqu'elle fut consacrée par le pape Grégoire X, en présence de Rodolphe de Habsbourg; et c'est déjà une assez belle illustration pour qu'on soit dispensé de remonter plus haut. Environ soixante ans auparavant, cet édifice avait été deux fois la proie des flammes. Des frères quêteurs se mirent alors en campagne, promenant partout la vierge de Lausanne: ils parcouraient l'Italie, la France, la Suisse, et répandaient à pleines mains les indulgences pour provoquer la générosité des fidèles. Vous n'êtes étrangère à rien de ce qui concerne les beaux-arts, et vous me saurez gré peut-être de quelques détails d'architecture.

Le portail principal n'est pas le plus beau: je donne la préférence à celui qu'on voit au sud, et qui, de plus, a le mérite de n'être point masqué par des bâtimens voisins. Ce petit portail est placé à l'extrémité de la nef, vers la croisée: il se compose extérieurement de quatre groupes de colonnes, associées trois à trois, et entourées de colonnes plus minces. Ces groupes, terminés en clochetons, précèdent l'entrée et en flanquent les côtés; le tout surmonté d'une flèche pointue, qui est d'un fort bel effet; enfin, les sculptures intérieures et les figurines qui entourent la porte sont exécutées avec beaucoup de goût. De ce portail jusqu'à la façade, la nef est garnie de robustes contre-forts et d'arcs-boutans. De chaque côté de l'église, l'un d'eux, plus massif que les autres, supporte une tourelle, qui sied très-bien à la disposition générale, et de ce côté elle ne laisse rien à désirer: de plus, la croisée présente une rosace superbe; seulement je voudrais moins de maçonnerie dans ses festons, d'ailleurs très-bien dessinés. Deux galeries sont au-dessus; la seconde est en arceaux, qui s'élèvent jusqu'au centre, et redescendent en formes trilobées. Je ne vous entretiendrai ni du chœur, dont le pourtour est assez ordinaire, ni du côté du nord, qui n'offre de remarquable que la devise des Montfaucon: *Si qua fata sinant;* mais j'appellerai encore votre attention sur les tours que vous apercevrez dans le dessin de Villeneuve, et qu'une vue générale, prise du mont Calvaire, n'a pu vous montrer avec leurs détails d'architecture. Il paraît que cette cathédrale devait en avoir trois; mais ici, comme en beaucoup d'autres endroits, l'ouvrage est resté imparfait, et il n'y en a que deux. L'une est sur la droite du portail: elle n'est pas fort haute, et n'a que deux étages de galeries à jour, composées d'ogives surhaussées, portant sur des petites colonnes; mais ce qui lui donne une forme toute particulière, ce sont les quatre tourelles dont est flanquée sa partie supérieure. Deux de ces tourelles sont rondes, et les deux autres carrées; elles sont garnies de clochetons octogones et de jolis frontons; la flèche s'élance de leur sein. Quant à la tour qui porte sur la croisée, elle n'est déjà plus telle que la présente le dessin de Villeneuve; l'année dernière un nouvel incendie en a consumé le toit: elle est aussi garnie de quatre tourelles.

Je vous en demande pardon, mais je ne puis vous faire grâce non plus des piliers, entourés de colonnes engagées, ni des fenêtres surbaissées de la nef, ni même des galeries et des balustrades qui en entourent l'intérieur; enfin, je ne veux pas que vous ignoriez que derrière le portail principal, dont je n'ai point voulu vous entretenir, il y a un péristyle de fort bon goût, où d'élégantes colonnes posent sur des consoles non moins élégantes; et pour terminer ma lettre plus gaiement, je laisserai l'architecture pour la sculpture. Les bancs de l'église ont beaucoup de mérite sous le rapport de l'art; mais on y a reproduit les figures les plus fantasques, les idées les plus bizarres et quelquefois les plus obscènes. Ici ce sont des sujets mythologiques, des centaures; là, un sanglier joue de la cornemuse; plus loin, le diable charge sur ses épaules un lourd bâton, aux extrémités duquel sont deux groupes de damnés suspendus par les pieds; enfin, dans la nef..... Je m'arrête; c'est déjà trop de l'avoir indiqué à une jeune et jolie Anglaise, que de loin j'ai entendue s'écrier : *Cette chose il est hourrible.*
Je suis, etc.

IV.E LETTRE.

Lausanne, 30 Août 1826.

A la Même.

L'église..... Ne vous effrayez pas, je ne parlerai plus d'architecture; et si hier la beauté de l'édifice m'a entraîné à des détails un peu minutieux, je ne veux plus encourir ce reproche..... L'église renfermait les reliques de S.te Anne, et, pour rehausser son antiquité, on a imaginé un assez joli jeu de mots sur l'origine de Lausanne; cela signifie, dit-on, *Laus Annæ* (louange d'Anne). Cependant ces Romains, sans lesquels on ne peut rien commencer, sont encore là pour détruire cet ingénieux calembourg : ils avaient des feuilles de route; l'itinéraire, qu'on a revêtu du nom de l'empereur Antonin, et qui est certainement le plus ancien livre de poste connu, parle d'un *Lausonium,* qui se trouve précisément sur le chemin de Milan vers Mayence à travers les Alpes Pennines. Après cela on a trouvé des pierres milliaires, des autels votifs; en sorte que rien n'est mieux prouvé que l'existence d'une colonie romaine, seulement elle était un peu plus bas, près de Dorigny. N'allez pas faire l'incrédule, ou tremblez que je ne vous envoie de beaux *fac simile* d'inscriptions, des dessins de pierres milliaires, et, pis que tout cela, une dissertation!

Si vous voulez savoir pourquoi Lausanne a été transportée de la plaine sur une hauteur, il faudra que je vous parle de Marius, non du vainqueur des Cimbres et des Teutons, du

farouche rival de Sylla; mais d'un respectable et pieux évêque, qui a fait beaucoup plus de bien dans ce petit coin du monde que l'autre Marius n'a fait de mal dans toute son étendue: c'était un bon Bourguignon, qui d'abord demeurait à Avenche. En sa qualité d'évêque il était seigneur du pays, et il employa son pouvoir à la prospérité de Lausanne. La chronique dont il est auteur nous apprend que déjà la ville romaine avait été anéantie. A la fin du 6.e siècle une montagne se détache avec fracas de la rive de Savoie, et sa masse épouvantable descend tout entière dans le lac: les ondes, refoulées vers l'autre rive, se précipitèrent sur les habitations, et Lausanne fut engloutie dans ce désastre commun. Un hermitage existait alors sur la colline, et les habitans, consternés, coururent se réfugier sous la protection du Ciel. Dix-sept ans plus tard, Marius réunit à leurs nouvelles demeures le siége de l'épiscopat. Ce digne prêtre repose maintenant dans le chœur de la cathédrale. Je ne me suis approché de sa tombe qu'avec un sentiment que ne m'aurait point inspiré la célébrité du consul romain. Un respect profond et une reconnaissance commune à l'humanité entière se sont emparés de moi quand on m'a nommé près de lui le fondateur du Saint-Bernard; mais Bernard de Menthon est mort à Novarre, et quand même sa tombe aurait, comme celle de Marius, survécu à toutes les reconstructions de l'église, il resterait encore beaucoup de doute sur la vérité de l'assertion qui m'avait si fort ému. A côté de ces sépultures il en est une autre qui renferme la dépouille mortelle du pape Félix V, élu par le concile de Bâle, qui voulait l'opposer à Eugène IV; mais on parle beaucoup plus de sa philosophie épicurienne que de son pontificat précaire et contesté. Deux fois il déposa le pouvoir pour mener une vie tranquille et heureuse: duc de Savoie, il avait abdiqué en faveur de son fils; souverain pontife, il revint, après dix ans, dans sa retraite de Ripaille, où il sut vivre si gaiement avec ses amis, que *faire ripaille* est devenu un proverbe.

Bernard de Montfaucon, Othon de Granson et l'historien Bochat reposent aussi dans les chapelles latérales du chœur; toutefois il y a contestation au sujet d'Othon de Granson. Ce chanoine, dit-on, a succombé dans un combat judiciaire, et il est mort après avoir eu les mains coupées: sa statue est privée des deux mains; mais quelques personnes prétendent que c'est l'effet d'un accident arrivé à cette sépulture, et que la tombe qu'elle couvre ne renferme point Othon de Granson. Vous parlerai-je de celle de la princesse Orloff? de celle de lady Stratford-Canning, chargée d'un groupe magnifique, sorti de l'école de Canova? Mais que font Apollon et les Muses dans le chœur d'une église et sur la dépouille mortelle de la femme d'un ambassadeur? Dans la même chapelle, et vis-à-vis de cette tombe, il en est une plus modeste, qui m'a inspiré un sentiment de douleur et d'amertume: elle couvre les restes d'une femme dont l'époux inconsolable ne voyait pas de terme à son affliction. Les plus habiles sculpteurs furent consultés: il n'avait point encore choisi entre leurs projets, que déjà une autre épouse anéantit la mémoire de la première..... Heureusement elle était mère, et la piété d'un fils a mis une urne là où pendant plusieurs années il n'y avait pas même un nom.

Mais quittons ces tristes images et ces chapelles funéraires. Au centre du chœur on m'a montré sur une dalle un trou profond, creusé par les génuflexions des pélerins, qui, avant la réformation, venaient en foule se prosterner devant les nombreuses reliques dont ce temple était riche. On y conservait, outre le corps de S.te Anne, des cheveux de la Vierge, une côte de S.te Marie-Magdeleine, un morceau de la sainte crêche, et, chose étrange, un rat qui avait rongé une hostie : on n'avait pas imaginé de meilleur moyen de réparer ce sacrilége que de regarder le rat lui-même comme saint et sacré.

Mais à Lausanne les animaux n'ont pas toujours été traités avec la même indulgence. En 1479, l'évêque et son grand-chapitre donnèrent une assignation dans la forme aux hannetons, qui ravageaient le canton de Berne : on leur nomma pour avocat un homme appelé Perrodet, mais qui déjà était mort. Malgré tant de précautions, ces insectes ne comparurent point; aussi furent-ils non-seulement condamnés, mais encore excommuniés. Ce n'est point une plaisanterie, et l'acte original de cette sentence existe encore en latin; au surplus, il n'est pas unique en son genre. A Lutry, commune voisine de Lausanne, on fulmina une pareille sentence contre les *vuares,* espèce de ver qui produit le hanneton. En France même on n'en agissait pas autrement avec les animaux; on épuisait sur eux les foudres de la justice et de l'Église. Chassannée, qui fut premier président du parlement de Provence, avait été dans ses premières années le défenseur des rats. D'abord il entreprit d'excuser leur absence : une seule assignation, disait-il, ne pouvait suffire pour les prévenir tous; ils étaient répandus dans tous les cantons. En conséquence les rats furent réassignés; nouvelle désobéissance à ce mandat. Alors Chassannée se retrancha derrière la difficulté de faire le chemin, toutes les routes, toutes les rues étant infestées de chats, et quand il se vit enfin obligé de plaider sur le fond de la cause, il chercha surtout à combattre les préventions auxquelles ses singuliers cliens étaient en butte; il se livra à des considérations générales sur les proscriptions en masse qui poursuivaient sur le fils les fautes du père. Le fait est formellement et sérieusement rapporté par le président de Thou. Des autorités non moins respectables nous apprennent que le conseil municipal de Grenoble dénonça à l'official les chenilles et les limaces; et que, plusieurs années après, le grand-vicaire de Valence fit citer les chenilles. Le fait de l'excommunication des hannetons n'a donc rien d'extraordinaire; et comme la débauche est souvent compagne de la superstition, qui est aussi une espèce d'abrutissement, on voyait autour de la cathédrale de nombreux repaires de prostitution : on a peine à en croire les historiens, qui affirment que les prêtres eux-mêmes les habitaient et y recevaient les pélerins. Détournons nos regards de ce hideux tableau, et cherchons dans le passé des souvenirs plus honorables pour le sacerdoce. A la fin du 10.e siècle les nobles s'étaient emparés de plusieurs défilés; ils pillaient et rançonnaient les voyageurs : c'est ce qu'on appelait alors *le crime de pervasion.* L'évêque Henri se présente un jour à la porte de la cathédrale, et là, entouré de son clergé, il

prononce contre eux cette énergique et courageuse excommunication : « Que vos yeux, qui « ont convoité, deviennent ténébreux; que vos mains, qui ont dérobé, se dessèchent; que « tous vos membres qui ont concouru au crime, perdent leur force; que, travaillant sans « cesse, vous ne trouviez aucun repos, mais que vous soyez privés du fruit de votre travail; « que la crainte et l'effroi vous saisissent devant la face de l'ennemi, soit qu'il vous poursuive « ou ne vous poursuive pas; que votre portion soit avec Judas, qui a trahi le Seigneur dans « une terre de mort et de ténèbres, jusqu'à ce que vos cœurs se convertissent et fassent « une entière satisfaction; que les malédictions ne s'éloignent point de vous, mais qu'elles « poursuivent la punition de vos crimes tant que vous demeurerez dans le péché de *pervasion*. « Ainsi soit-il. » Ce digne évêque périt massacré aux portes de Lausanne. Il n'en coûta pas autant à Bénédict de Montferrand pour sa querelle avec les hannetons. Je suis, etc.

V.E LETTRE.

LAUSANNE, 30 Août 1826.

A la Même.

LISEZ-MOI si vous pouvez : je vous écris du Signal; je n'ai qu'un crayon, et je ne quitterai point ce beau lieu pour me renfermer dans ma chambre.

Le Signal est sur une colline au nord du Jorat, en avant de la forêt de Sauvabelin : de l'un et de l'autre côté il domine les deux petites vallées du Flon, ruisseau qui de cascade en cascade s'échappe de ces agrestes prairies pour traverser Lausanne et se perdre dans le lac. Mais ce n'est point là ce que je veux décrire. Ici je suis autant au-dessus de Lausanne que la ville elle-même est au-dessus du Léman, et ses édifices, ses trois collines, se présentent à peu près sous le même aspect que les montre le dessin de Villeneuve.

Il est sept heures du matin : le vaste miroir du lac est pur comme le ciel; les montagnes de la Savoie, qui me semblaient hier si rapprochées, ont repris leur aspect lointain quand les nuages ont cessé d'annoncer la pluie, et le Léman, qui baigne leurs rochers, a recouvré toute sa largeur et toute sa majesté.

L'horizon n'est pas cependant dégagé de nuages : ils se retirent à l'arrivée d'un beau jour; mais ils menacent comme une armée vaincue qui occupe encore quelques positions. Leurs voiles grisâtres me dérobent à droite la vue du Jura : ils obscurcissent au sud et le mont Salève, et le Credo, et les environs de Genève; mais sur les montagnes de la Savoie il n'y a plus qu'une

ceinture légère et mobile, qui laisse à découvert leurs bases et leurs cimes. Au-dessous de cette ceinture vaporeuse je distingue Meillerie, j'aperçois, vis-à-vis de moi, Évian et Thonon, et par-dessus tout cela se montrent, dans toute leur crudité, les pointes bizarres et variées des sommets. Rien de plus grand, de plus majestueux que ces formes escarpées, que ces roches inaccessibles, qui interposent leurs masses noires entre l'azur de l'onde et celui du firmament. Mais c'est à ma gauche surtout, à l'extrémité orientale du lac, que les montagnes présentent le plus bel aspect. Dans ce moment les vapeurs se détachent en fumée légère de leurs flancs rocailleux, ou bien elles reposent sur leur cime en petites parcelles blanches, semblables à la neige, ou bien encore elles s'élèvent en trombes au-dessus d'une pointe de roc, qui prend ainsi la figure d'un volcan. Je voudrais tout vous dire, et cependant les détails que j'arrache successivement à ce beau spectacle vous apprendront seulement que j'en ai été vivement ému. Si vous voulez l'être aussi, venez : admirez dans le lointain cette vallée d'où le Rhône s'échappe comme d'une étroite prison; ces Diablerets qui dominent le Valais, et dont la chute a causé tant de maux, que le vulgaire les prend pour un vestibule d'enfer. Ici, trois mamelons égaux laissent entre eux comme des embrasures pour le canon; là, une croupe plus épaisse est entourée de petites pointes acérées; près d'elle un géant semble défendre l'entrée du Valais, et, comme si la nature voulait imiter les arts humains, elle a, dans les tours d'Aï, figuré des châteaux semblables à ceux du moyen âge.

Le Signal est un petit temple ombragé de quelques arbres; des bancs sont placés sur la plate-forme et dans le jardin, où se rencontrent toujours un grand nombre d'étrangers. Il y a quelques chênes, et du tronc de l'un d'eux jaillit une source d'eau limpide. De l'autre côté de la petite vallée du Flon on voit plusieurs cibles. Le tir est un genre d'exercice qui plaît beaucoup aux Suisses, et qui se fait ici d'un côté à l'autre de la vallée. Près de là, sur le mont Calvaire, on voit un cimetière, placé, comme le Signal, au-dessus du lac : il est entouré d'enceintes particulières, que j'avais prises d'abord pour des jardins; mais ce sont des sépultures de famille. On ne permet point ici d'acheter des terrains privilégiés, et ceux qui ne veulent point d'égalité dans la mort sont relégués hors de l'enceinte commune.

Les montagnes du Jorat, qui s'élèvent en amphithéâtre au-dessus de ces collines, étaient autrefois chargées d'épaisses forêts; la tradition y logeait les druides : le nom même de Sauvabelin n'était autre que *Silva Beleni* (forêt de Belenus); mais la coignée les éclaircit tous les jours au profit de la culture, qui est fort variée, surtout dans la plaine, d'où partent les collines qui vont rejoindre le Jura. Le lac y forme plusieurs golfes, dont les contours, élégamment arrondis, contrastent avec les hautes montagnes de la rive opposée.

Quand la nature est si grande, l'histoire perd tous ses charmes, et ce que le temps peut détruire n'est rien en présence des beautés que le temps reproduira toujours. Je puis à peine vous parler de deux faits, qui cependant sont les plus marquans des siècles modernes. Ici,

sur les collines du Sauvabelin, Charles le Téméraire, qui était resté deux mois à Lausanne après la déroute de Granson, passa la revue de l'armée qu'il conduisait à l'ossuaire de Morat; et là, dans la plaine de Vidi, près du lac, entre Lausanne et Morges, un plus grand capitaine et de plus vaillans guerriers se préparaient à une victoire plus éclatante que celle des Suisses sur le duc de Bourgogne. L'armée de réserve, le Saint-Bernard, Marengo, quels souvenirs! Malgré la défaveur qui s'attache toujours aux choses récentes, ils dominent tous les faits antérieurs, comme le Saint-Bernard, franchi par cette héroïque armée, élève sa tête au-dessus des montagnes qui le précèdent. Le premier consul, placé sur le perron d'une maison de campagne, vit défiler devant lui tous ses soldats : déjà son génie était au-delà du Saint-Bernard, que l'ennemi croyait inaccessible, et sa voix prédisait la victoire. Telle n'était point l'assurance du duc de Bourgogne. On avait élevé une estrade sur le plateau qui s'étend des collines aux forêts du Jorat : il était debout, et haranguait ses guerriers, qui défilaient devant lui. « Son regard était vif comme autrefois, mais inquiet et troublé; sa parole, toujours « impérieuse, avait quelque chose de bref et d'entrecoupé, qui témoignait la colère plutôt « que la fermeté : il parla à ses troupes, et les invita à se venger des Suisses, qui leur avaient « fait tant de mal; il promit de donner des seigneuries aux chefs de son armée, et le pillage « des villes et des campagnes à ses soldats..... » Un temps est venu où, téméraire à son tour, celui qui avait surpassé Annibal et les héros de Rome, celui qui semblait en un seul homme réunir toutes les grandeurs pour effacer toutes les réputations, opprima la patrie qui l'avait adopté; où, comme le duc de Bourgogne, il comptait dans ses rangs un grand nombre d'étrangers; où, comme lui, et plus puissant encore, il distribuait des trônes à sa famille, des seigneuries et des terres à ses généraux; alors aussi des désastres plus affreux que ceux de Granson et de Morat le précipitèrent de ce trône dont il s'était emparé. Et, depuis, une impératrice, dont sa chute avait terminé le règne, est venue s'asseoir sur ce banc d'où je vous écris. Avant elle, une autre impératrice, associée à la destinée du même homme, était aussi venue s'asseoir au Signal. Il l'avait répudiée, parce qu'elle ne lui donnait point de successeur qui pût perpétuer sa race sur ce vaste empire, et lui même ne l'a pas gouverné pendant la durée de sa vie; et sa tombe est à deux mille lieues, sur une île moins grande que le lac que j'ai sous les yeux, sur un roc plus aride que ceux que j'aperçois à l'autre rive; et les flots viendront éternellement se briser sur l'écueil contre lequel se brisa celui dont la vie fut pour le monde une éternelle tempête. Je suis, etc.

VI.E LETTRE.

LAUSANNE, 30 Août 1826.

A la Même.

EN revenant du Signal, nous avons rencontré M. Næf, et nous avons consacré aujourd'hui un pélerinage à la gloire littéraire : je vous ai déjà parlé de Montrion, où Voltaire a demeuré quelque temps. Monrepos serait digne de l'attention du voyageur par la seule magnificence de ses jardins et de son palais. M. Perdonnet, banquier à Paris, est le propriétaire actuel de ce domaine : il emploie tous les ans des sommes considérables à l'embellir encore. Voltaire jouait la tragédie à Monrepos : il parle avec enthousiasme d'une représentation de Zaïre, dont il était plus content que de celles de la Comédie française. A l'autre extrémité de Lausanne nous avons voulu voir un appartement qu'il a occupé; mais des locataires anglais, plus soucieux de leur repos que de ce genre de visites, n'en permettent pas l'entrée aux curieux. Je ne sais si j'ai été le premier à rendre mon hommage à une autre illustration; il me semble toutefois que tout Français doit entrer avec émotion dans l'appartement que vient de quitter le noble écrivain qui a conçu le Génie du christianisme et tant d'autres immortels ouvrages, et qui, tour à tour défenseur de la monarchie et de la liberté, a su flétrir de son éloquente indignation toutes les bassesses et toutes les oppressions, comme il a su relever de la magie de son style la vertu et le dévouement, à quelque cause qu'ils se fussent attachés. La maison de M. de Châteaubriand est voisine de celle de Gibbon. Nous sommes entrés dans le cabinet où cet illustre Anglais travaillait à son ouvrage sur la décadence des Romains : c'est un petit réduit sombre et mal entretenu, dans un jardin en terrasse, au-dessus du lac. On rapporte beaucoup de choses assez plaisantes sur la vanité de cet auteur, qui, dit-on, pardonna à un Anglais tout le mal qu'il avait imprimé de lui, en faveur de l'assertion erronée qui le faisait bon cavalier.

De tout temps les hommes les plus distingués ont recherché le séjour de Lausanne. On y montre encore la maison de Haller : et l'ancienne université s'honore des noms de Théodore de Bèze, qui eut tant d'influence dans les affaires religieuses; de Gessner, helléniste et naturaliste célèbre; de Henri Étienne, profond dans l'étude des langues anciennes; d'Hottomann, commentateur de César; enfin, du publiciste Barbeyrac et de l'historien Louis de Bochat. N'oublions pas non plus le docteur Tissot, dont les écrits sont des bienfaits pour le peuple. Cette ville léguera à l'avenir autant de souvenirs honorables qu'elle en a reçu du passé. Pour le prouver, je citerai M. le professeur Levade et son excellent Dictionnaire du canton de

Vaud, et M. de Velay, célèbre par ses profondes connaissances en mathématiques et en histoire nationale.

Le château épiscopal, au haut de la cité antérieure, est une vieille forteresse, dans laquelle sont pratiquées aujourd'hui des salles pour les administrations et les tribunaux; Villeneuve a pris soin de m'en épargner la description : vous pouvez voir ce château sur la droite de son dessin. Les créneaux et les galeries en saillie qui surplombent à la partie supérieure de ses tours, lui donnent un aspect fort original. Ce genre d'architecture militaire distingue surtout Wufflens, que nous venons de visiter. En y allant, nous avons traversé la promenade de Montbenon, qui est, comme beaucoup d'autres, composée de belles avenues, de terrasses et de pièces de gazons; mais elle est au bord du lac, et dès-lors c'est l'une des plus belles de l'Europe : on en descend par une pente rapide vers la plaine de Vidi. Rien de plus riche, de plus agréable que les coteaux qui entourent cette plaine : d'innombrables maisons de campagne en garnissent le pourtour. On voudrait se les rappeler toutes; mais comment oublier Bussigny? M.me de Montolieu, âgée de plus de quatre-vingts ans, est à la veille de le quitter. De toutes les femmes auteurs, c'est celle qui peut-être a le moins écrit pour les libraires, et la fortune n'a point souri à ses dernières années; en revanche elle a quelques amis dont l'attachement n'est point une feinte. Je regrette beaucoup que la brièveté de mon séjour ne m'ait pas permis de me présenter à l'un de nos plus aimables écrivains, à une femme que le respect de tous dédommage amplement des faveurs que la fortune lui a refusées.

Nous avons passé à Morges : c'est une fort jolie ville; je ne vous dirai rien des beaux tilleuls qui sont près du vieux château. Je n'examinerai point pourquoi Voltaire a comparé Morges à Constantinople; car l'unique but de notre promenade est le beau donjon de Wufflens, où l'imagination a logé les Romains, où la raison reconnaît une haute antiquité, sans pouvoir cependant remonter plus loin que la reine Berthe de Bourgogne. Elle a habité Wufflens, elle y tenait ses audiences, et ce château existait avant elle; mais il suffit d'un coup d'œil pour juger qu'il n'est pas l'ouvrage des Romains. Il est composé de deux parties bien distinctes; l'une est environnée de tourelles rondes, à la sommité desquelles des contre-forts supportent des enceintes plus larges que les tours. Ces enceintes forment chacune une espèce de bassin circulaire, au milieu duquel s'élève un cône ou chapeau en maçonnerie : le toit principal est enfermé entre ces quatre tourelles : c'est la partie du château encore habitée; on y voit une tapisserie en cuir, dont les dessins sont en relief et les bordures en or. Le second corps de logis, qui est maintenant désert, est une grosse tour carrée, au milieu de quatre autres plus petites et de même forme; toutes s'élargissent au sommet et sont garnies de machicoulis. Le dessin de Villeneuve vous en montre la façade intérieure. Cependant il n'a pu vous donner toute la hauteur de la tour principale; mais vous distinguerez à merveille ses arceaux supportés par des contre-forts, à travers lesquels on pouvait encore lancer des projectiles sur l'ennemi qui se

serait trop approché des murs. L'ensemble de ces deux châteaux, que de robustes murailles réunissent en un seul, est d'un aspect magique. Placé dans les vignes, au sommet d'une colline, on l'aperçoit sur le premier plan, et par-delà ses créneaux, la belle superficie du lac. Mais que ce lac est plus beau encore de l'étage supérieur de la tour! Là il réfléchit les Jumelles, les Dents-d'Oche et le Roc-d'Enfer, montagne en décomposition, dont il s'échappe des masses de pierres, et que le vulgaire a peuplé de démons. Quand le ciel est dégagé de vapeurs, le Mont-Blanc apparaît lui-même comme un spectre majestueux à travers une ouverture que les sommets du Chablais laissent entre eux, pour agrandir les domaines de ce roi des Alpes. La jeune fille qui nous conduisait dans les détours de ce vieux donjon nous affirma qu'elle n'oserait y monter la nuit, et nous fit un récit effrayant des bruits nocturnes que l'on entend à Wufflens. Je ne pus obtenir d'elle aucun détail; il semblait qu'elle redoutât de la part des fantômes la punition d'une indiscrétion. Le château appartient aujourd'hui à MM. de Senarclans. Sommés par le conseil municipal de Morges de le faire réparer ou de le démolir, ils allaient, dit-on, prendre ce dernier parti, et ce monument, plus beau que nos châteaux du moyen âge, serait tombé comme eux;..... mais c'est avec un vrai plaisir que j'ai appris de la jeune fille qui nous guidait, que ses maîtres avaient changé de résolution. Wufflens, malgré sa haute antiquité, sera long-temps encore à l'abri des ravages du temps, si les hommes ne sont pas plus destructeurs que lui. Je suis, etc.

VII.E LETTRE.

Vevey, 30 Août 1826.

A la Même.

Le chemin de Lausanne à Vevey paraît maussade, à cause des murs dont les vignes sont entourées. Mais cela même est pour l'œil un repos : on ne peut admirer sans cesse; d'ailleurs de distance en distance ces murs s'arrêtent pour laisser voir le lac et ses beaux rivages, et les voiles qui glissent sur ses ondes. Vous parlerai-je des objets qui m'ont frappé en chemin? de Pully? de Paudex? et de Lutry? Près de Cully, qui produit les meilleurs vins du canton, j'ai vu, non sans effroi, le sol mouvant du village d'Épaisse. Chaque année, dit-on, il descend plus avant vers le lac, et laisse à découvert une plus forte partie du roc décharné qui le domine. Je ne puis rien vous dire de la cascade de Saint-Saphorin, que la sécheresse a privée de ses eaux. Dans l'église de ce bourg est une pierre milliaire et une inscription votive

d'un Romain, appelé *Potitius.* Mais tout cela vous importe peu; je suis à Vevey, et c'est Vevey que vous voulez connaître. La nature a tout fait pour cette ville charmante; et cependant telle est la puissance du génie, qu'il semble que la plume de Rousseau, en y fixant le séjour de Julie, ait fait plus encore que la nature. Une délicieuse magie vient charmer tous les lieux qu'il a décrits : on ne peut rendre compte à personne de cette sensation exquise dont on ne se rend pas compte à soi-même; elle est dans l'air qu'on respire, dans l'éclat du jour qui nous éclaire, dans ces doux parfums que la brise du soir enlève à la végétation. Un nom prononcé par Rousseau est à lui seul une description : on se saisit de tout ce qu'il a dit. La pensée ne peut renoncer aux êtres dont il a peuplé ces contrées; elle ne peut se résoudre à les regarder comme imaginaires. La tradition même, à défaut de Saint-Preux, persuade au peuple que Rousseau est le héros de son livre, et son nom est dans toutes les bouches, accompagné de quelques scènes de la Nouvelle Héloïse.

Les maisons de Vevey sont régulières et bien bâties; elles s'étendent le long du lac, en face de Saint-Gengolf, et forment plusieurs rues longues et parallèles. Je suis monté à la terrasse de l'église de Saint-Martin, où d'une belle avenue de marronniers on aperçoit l'immense étendue du lac. C'est de là que je continue ma lettre. Dans ce moment d'épaisses vapeurs rembrunissent déjà les montagnes de la Savoie; mais, par un effet inconcevable, tandis que la nuit étend ses premières ténèbres sur tous les sommets voisins, la Dent-du-Midi reçoit sur ses neiges éclatantes les derniers rayons du soleil : il dore aussi les Diablerets, le grand et le petit Meuveran. Toutes les voiles se hâtent de regagner le port. A l'ouest, le soleil s'enfonce derrière le Jura, et les ondes réfléchissent ses feux avec une vivacité que le regard ne saurait soutenir; mais déjà il s'est caché. Le lac s'obscurcit; ses blanches traînées de lumière s'évanouissent par degrés. Seule encore, la Dent-du-Midi brille de rayons qui ne sont plus que pour elle. Un nuage, comme s'il craignait d'en gâter l'éclat, s'est couché entre elle et les monts de la Savoie; mais la nuit élève de plus en plus ses ombres, et bientôt elles enveloppent et les tours d'Aï et la Dent-du-Midi.

Je suis entré dans l'église. A la pâle lueur qu'un flambeau promenait sur les tombes, j'ai pu lire l'épitaphe de Ludlow, exilé qui avait fait inscrire sur la porte de sa maison, que toute terre est la patrie de l'homme de cœur, parce qu'elle appartient au père commun de tous. Ludlow commanda en chef les armées anglaises. Juge de Charles Ier, il osa porter contre ce roi une sentence coupable; mais du moins il sut résister à Cromwell. Quand il fallut fuir sa patrie, une épouse fidèle le suivit. Après trente ans d'exil, elle lui fit élever une tombe, où sont rappelés tous ses titres à la reconnaissance de ses compatriotes. Qu'il y a loin de là à la féroce épitaphe de l'amiral André Brougthon, qui réclame sur sa pierre sépulcrale le détestable honneur d'avoir lu au roi d'Angleterre la sentence prononcée contre lui. J'ai détourné la vue de cette inscription haineuse; j'ai demandé d'autres souvenirs à ces marbres, et mes yeux

Villeneuve 1826.

Lith. de Engelmann

CHÂTEAU DU CHATELAR.

(Canton de Vaud.)

se sont arrêtés sur une illustration française. J'ai vu la tombe de Matte, contemporain de Tavernier, qui parcourut l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, et vint finir à Vevey des jours qu'il avait voués aux progrès des connaissances humaines : moins célèbre que les deux Anglais ses voisins, il n'a laissé dans les contrées qu'il a parcourues aucun souvenir pénible.

Il existe à Vevey un usage qui mérite d'être rapporté. On y célèbre tous les cinq ans une fête appelée *l'abbaye des vignerons.* Différens personnages de la Bible et de la fable y paraissent réunis : Noé est avec Bachus, Cérès est entourée d'abbés. Le cortége est ordinairement fort riche et fort joyeux; mais le luxe a été poussé à tel point à la dernière solennité, qu'on en a différé le retour. Un encensoir, un trépied et un autel sont promenés devant la grande-prêtresse; le vieux Silène, couronné de pampre, s'avance sur un âne paisible, et des enfans autour de lui portent tous les attributs de l'agriculture : il y a des troupes de Faunes et de Cyclopes, et l'on danse sur toutes les places de la ville. Je suis, etc.

VIII.E LETTRE.

VILLENEUVE, 31 Août 1826.

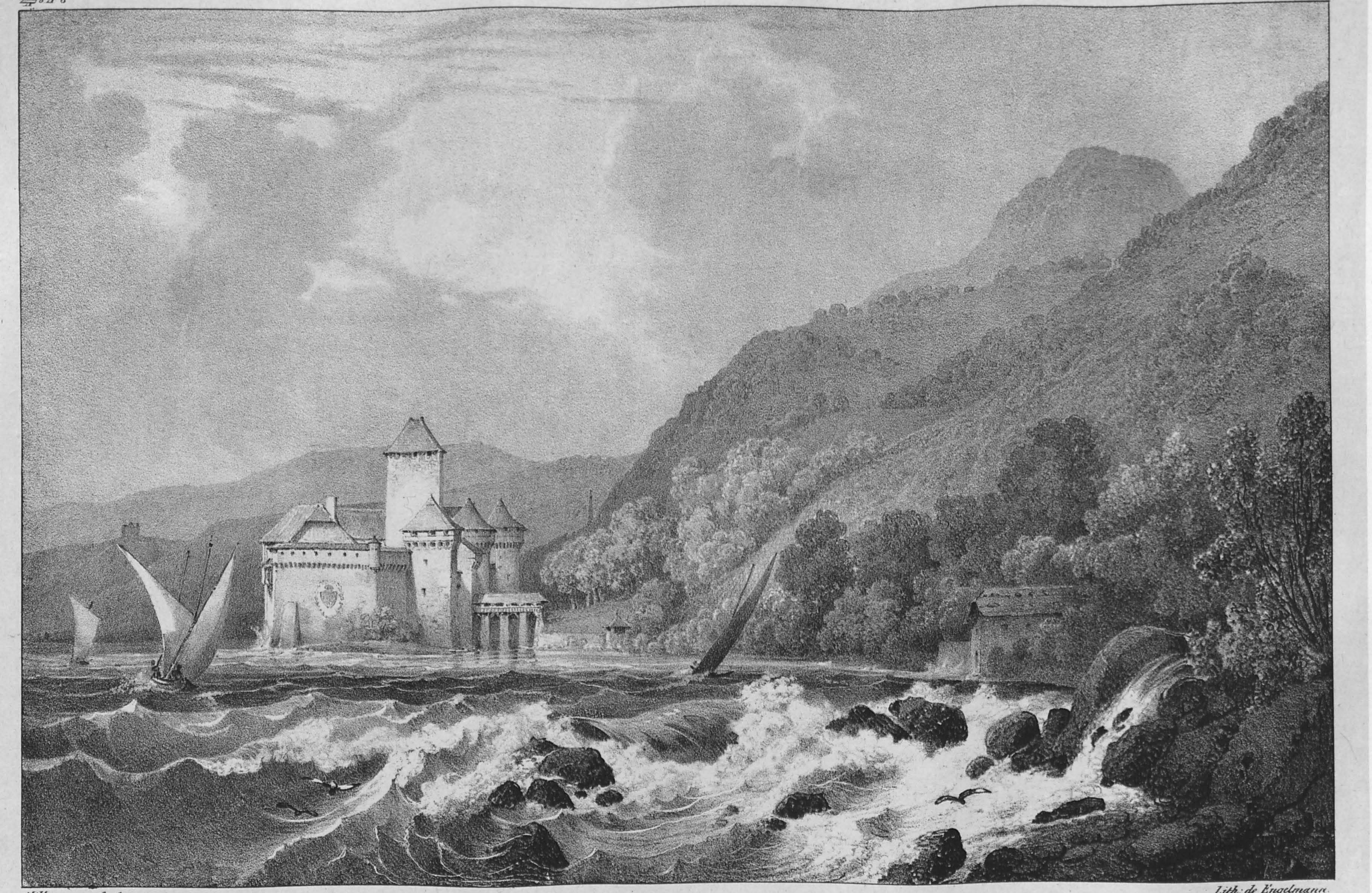
A la Même.

Nous avons quitté Vevey, et traversé sur notre passage le joli bourg de La Tour-du-Peil. Nous voyions devant nous la Dent-de-Jamant, qui se couvrait de neige quand Julie ordonnait à Saint-Preux de hâter son départ pour Sion. Pénétrés de ces souvenirs, nous avions à peine remarqué le château de Blonay, l'un des plus anciens de la Suisse. Ici la fiction est si bien identifiée avec la nature, qu'elle s'en est emparée au point d'en bannir l'histoire. En entrant dans Clarens, je ne cherchai point, cependant, la demeure du baron d'Étanges, ni ces bosquets tant vantés, que les uns prétendent n'avoir jamais existé, que les autres disent avoir été coupés, et que d'autres encore veulent reconnaître dans ces groupes de noyers, qui sont entre le village et le Chatelard. Quelle serait donc la condition du génie, si ses plus belles conceptions devaient subir les caprices chagrins de l'envie? Rousseau, à l'en croire, a le tort impardonnable d'avoir placé un château là où il n'y en a point, des bosquets là où il n'y a que des prairies; et s'il y avait un château et des bosquets, Rousseau n'échapperait pas au reproche d'avoir compromis leurs habitans par les torts, ou même par la généreuse exaltation des êtres dont son imagination les a peuplés. Plaisante manie de rechercher la demeure des personnages d'un roman avec l'exactitude que mettrait un antiquaire à découvrir l'emplacement d'une ville romaine!

Le Chatelard domine Clarens. La Baye, torrent impétueux, gronde au pied de la colline, et dévaste au loin ses bords. Les jardins montent en terrasses jusqu'au château : aux angles de la plus haute sont deux petits belvédères. A droite, Vevey, le lac et les roches de Meillerie; à gauche, le Boveret, l'embouchure du Rhône et les marais de Noville, formés du limon du fleuve : tel est le spectacle dont on y jouit. Pour la première fois je voyais un château du moyen âge entièrement conservé : il a été bâti, en 1441, par Jean de Gingins. L'un de ses successeurs s'était déclaré l'ennemi des Suisses : il instruisait le duc de la Trémouille de tout ce que les cantons préparaient pour secourir la garnison de Novare; de plus il les détroussait et les rançonnait sans miséricorde : aussi les Bernois firent le siége de son château, et le baron de Chatelard, forcé de prendre la fuite, n'y put rentrer qu'après un traité, qu'il n'exécuta pas avec bonne foi. Le Chatelard est encore aujourd'hui un objet de contestation; mais c'est un tribunal qui décidera entre les héritiers de M. Dubochet.

De Clarens à Montreux la végétation est très-forte : les plantes qui exigent une température chaude y poussent en pleine terre. J'ai vu près de Clarens un figuier d'une grosseur extraordinaire. Je n'ai pu m'empêcher de monter au village de Montreux pour faire une visite à son digne pasteur, le doyen Bridel : son nom ne peut être ignoré d'aucun de ceux qui ont étudié la Suisse. On éprouve toujours un grand plaisir à s'entretenir avec les personnes dont on a lu les ouvrages : il est rare que leur conversation n'ajoute pas quelque chose à ce que l'on a déjà appris d'elles. Lors même qu'elles ne diraient que ce qu'elles ont écrit, il semble qu'on l'apprenne mieux; la vivacité du discours, la tournure spirituelle des pensées de M. Bridel m'ont confirmé la vérité de cette observation. Il n'est plus jeune, et je sens que les instans passés près de lui me préparent des souvenirs pour le temps où je ne le serai plus moi-même.

J'arrivai bientôt au château de Chillon par un chemin assez rapide. Un pont joint à la terre l'île de rochers dans laquelle sont creusées ses ténébreuses prisons : les murs paraissent sortir des ondes du lac, qui les battent depuis six siècles. Pierre de Savoie y remporta une victoire signalée sur le gouverneur impérial de la contrée, et s'empara de tout le pays de Vaud, qui demeura long-temps la propriété de sa maison. Depuis lors ses successeurs ont souvent visité le château de Chillon. Un vieux manuscrit dit, en style de cour : *Or donc, par un lundi, troisième jour de Juin, M.sr le duc de Savoie étant parti de son chastel de Thonon, s'en fut dormir à Évian, d'où, s'étant mis sur le lac, vint coucher en son bon chastel de Chillon, où oncques n'était entré jusqu'à ce jour : aussi y fut-il reçu magnifiquement et au grand bruit de fauconnaux.* Quand le *bon* prince s'en vint dormir en son *bon chastel,* il y avait deux ans que François de Bonnivard était enchaîné dans les souterrains de Chillon. Ce procès-verbal de fêtes et de repas ne dit point que Charles soit descendu dans l'humide cachot où il le faisait détenir. Bonnivard y demeura quatre ans encore, et ne dut sa délivrance qu'aux conquêtes



Villeneuve 1826.

Lith.e de Engelmann.

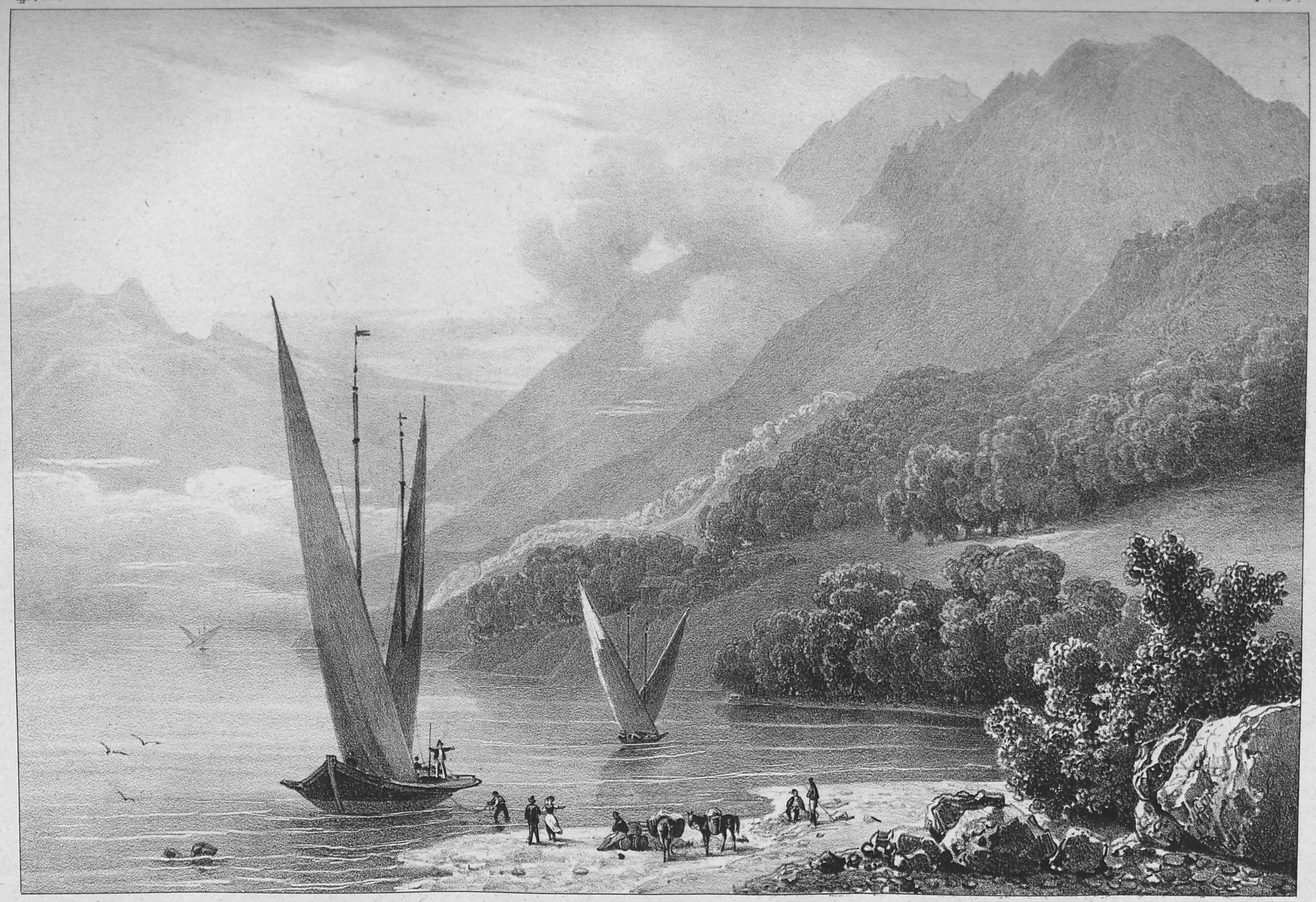
CHÂTEAU DE CHILLON.

(Canton de Vaux.)

des Bernois. L'empreinte de ses pas marque la courte promenade que sa chaîne lui permettait autour du pilier dans lequel est scellé l'anneau qui l'attachait. J'ai lu avec respect le nom de lord Byron, tracé sur les murs de ce cachot de la main de ce grand poète; je l'ai lu à cette faible lueur *semblable aux feux sinistres qui courent sur les humides marais.* Serait-il donc vrai qu'en entrant dans ce lieu de douleur, en lui léguant un souvenir de plus, lord Byron n'ait point été frappé des malheurs de Bonnivard? qu'il les ait oubliés? qu'il ait chanté des peines imaginaires? Il était digne de célébrer un apôtre de la liberté, celui qui périt pour soutenir contre la barbarie du croissant, la cause de la Grèce et ce signe rédempteur du Christ, qu'à la honte du siècle une froide politique sacrifie à de vaines théories et à de faux calculs d'intérêt.

Adieu. Je ne puis vous décrire ni Chillon, ni ses oubliettes, ni ses créneaux; regardez le dessin de Villeneuve. Mon ame est encore plus agitée à ces indignes souvenirs que les flots qui tourmentent la surface de son lac. Je suis, etc.

Clarens.



Villeneuve 1827. Lith. de Engelmann. Fig. par V. Adam.

VUE DU LAC DE GENEVE, PRÈS St GENGOLPH.

IX.e LETTRE.

Meillerie, 30 Août 1826.

A Madame la Comtesse Toby de Fleury,

Ce matin nous sommes partis de Villeneuve, dont le nom est un véritable contre-sens. Je me hâtai de courir au port pour m'embarquer sur le lac : pas une barque disponible, les pêcheurs sont entrés dans le Rhône; un seul emmène un voyageur, que je vois, avec envie, descendre à l'île du Peil. Mais bientôt un point blanc se montre à l'horizon : des voiles semblent naître entre l'onde et les nuages; elles s'avancent..... A peine elles sont entrées dans le port, qu'une nacelle et trois rameurs nous emportent vers la rive de Savoie.

Nous voguions le long des broussailles et des marais du Rhône : quelquefois des hérons venaient se présenter au milieu du feuillage; l'hirondelle de mer, au cri plaintif et sifflant, rasait de son vol rapide la surface du lac, rejoignant sa troupe agile et la quittant de nouveau. Villeneuve se retirait peu à peu, et chaque coup de rame paraissait rétrécir les créneaux de Chillon. Notre vue se reposait sur les rians coteaux du pays de Vaud, sur Montreux, Clarens, le Chatelard, Vevey; puis elle s'élevait pour admirer, derrière ces grâcieuses images, la Dent-de-Jaman, le Mayen, les tours d'Aï, et se reportait enfin sur les monts de la Savoie, qui sortent immédiatement des profondeurs du lac, et sur la belle route du Simplon, qui semble être taillée comme une corniche, laissant seulement aux maisons du Boveret l'espace nécessaire pour s'adosser à la roche.

A son entrée dans le Léman, le Rhône s'est entouré d'un limon bourbeux : il a élevé le sol au point que deux fois nos bateliers sont sortis de la nacelle pour la remettre à flot. Son onde est tellement glacée, qu'en y plongeant la main on est frappé de la différence de température qui s'y fait sentir : sa couleur est d'un gris sale, tandis que celle du lac est d'un bel azur; mais bientôt les nuances et les ondes se mêlent. Il y a long-temps qu'on a fait justice de cette fable qui promène ce fleuve d'un bout à l'autre du Léman, et l'en fait sortir si fidèlement qu'il n'en emporte pas une seule goutte.

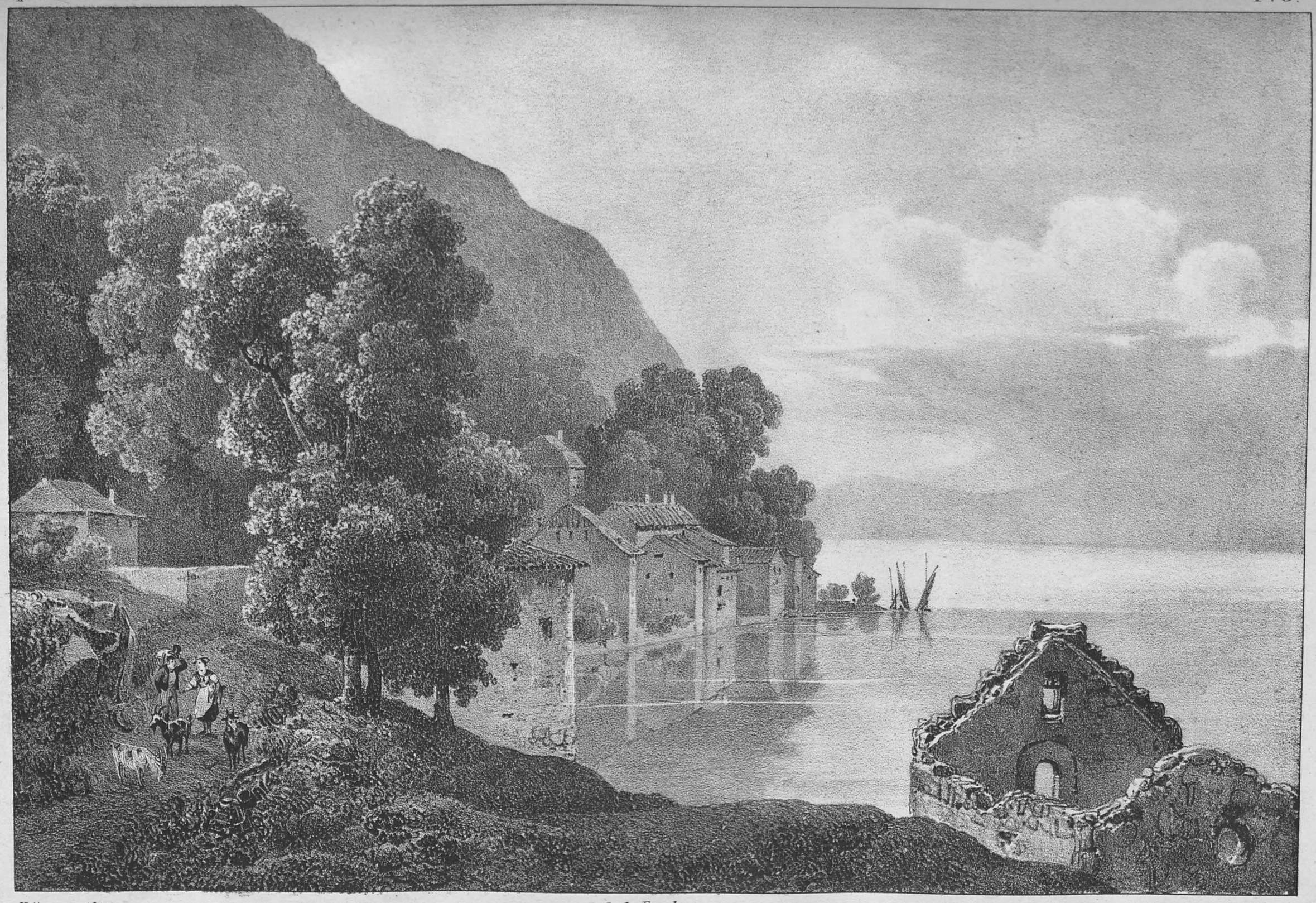
Saint-Gengolf est sur un joli promontoire de vergers; la Morge le partage entre le Valais et la Savoie. A l'embouchure de cette petite rivière le lac est chargé de navires de commerce : ici la rive devient plus agréable : la route est parfois ombragée de châtaigniers; et, sous les incommensurables masses qui, de la Dent-du-Midi et de la Dent-d'Oche, descendent de précipice en précipice, les anses et les baies, arrondies par les contours du Léman, offrent

un aspect délicieux. Cependant les montagnes, comme pour reconquérir à la vue la portion de leur hauteur que les eaux ont couvertes, plongent dans ces profondeurs une image vacillante. Agitées par la brise qui ride la surface du lac, leurs formes âpres et décidées s'amollissent dans les vagues, leurs couleurs sévères s'adoucissent, et la route ne donne passage à aucun être, à aucune voiture qui ne se meuve en même temps dans ce tableau renversé.

Villeneuve a fait un fort joli croquis du hameau de Braie : je le joins à ma lettre. Si ces roches menaçantes vous effraient, apprenez que c'est à juste titre : un jour une montagne tout entière est descendue dans le lac, écrasant la ville de *Tauretunum,* et, par le seul effet du refoulement des eaux, détruisant le *Lausonium* des Romains, et même les murailles de Genève, qui en est à plus de douze lieues. Il ne faut rien moins que la garantie de treize siècles d'immobilité, de la part de ces montagnes, pour oser naviguer comme nous le faisons aujourd'hui. J'étais tenté de prendre pour des lieux de refuge de nombreuses portes qui s'ouvrent dans le lac, et qui se montrent parmi les arcades sur lesquelles la route repose quelquefois. On dirait que la navigation va pénétrer ainsi sous les Alpes du Chablais; mais, au lieu des vastes cavités que l'imagination pourrait y créer, ce sont tout simplement des fours à chaux, dont les produits s'exportent par eau.

J'entends une détonation : tout porte ici un caractère original. Les mineurs sont suspendus dans les airs au moyen d'une longue corde : leur pied pose ou s'appuie sur le roc; puis, quand le ciseau a creusé la pierre, quand la mèche est allumée, on les retire au signal convenu, et la poudre fait voler en éclats les flancs pittoresques de la montagne : elle anéantit ces lieux sublimes par les plus grandes beautés de la nature, célèbres par les plus doux rêves de l'imagination. L'intérêt ne connaît point les roches de Meillerie, il vend les *moellons de Meillerie.*

Néanmoins cette active destruction n'a point encore atteint les hautes régions : la grande roche conserve ses ceintures, ses galeries de broussailles, et le nom de Rousseau l'embellit toujours. Meillerie et la chapelle ruinée qu'on voit au devant du village n'étaient pas propres à effacer cette impression mélancolique. Je me fis conduire à la grotte de Rousseau : la montagne est haute et le chemin est pénible. Parvenus au sommet, il fallut redescendre une pelouse inclinée qui le couronne; puis, se suspendre aux branches, enlacer les arbres, et poser le pied tantôt sur une saillie de roc, tantôt sur une autre. A travers le feuillage le lac se peignait en bleu au fond de l'abîme comme le ciel au-dessus de la cime des forêts : on eût dit que la nature s'était renversée, ou qu'il y avait deux firmamens. Ce ne fut ni sans peine, ni sans danger, que nous parvînmes à une espèce de siége couvert de mousse, où la tradition veut que Rousseau ait souvent travaillé. *C'est d'ici qu'il regardait la maison de sa maîtresse,* nous dit la bonne femme qui nous guidait : elle nous montrait Clarens, au pied du Chatelard. Parlerai-je encore de ce lac, pour l'avoir admiré une fois de plus? vous peindrai-je le bel



Villeneuve 1827. Lith. de Engelmann. Fig: par V. Adam.

VUE DU VILLAGE DE MEILLERIE.

effet de cette blanche et large Dent-du-Midi qui élève ses neiges à nos côtés? Non; Ouchy, Lausanne, ni le Jura, que je vois à l'opposite, ne distrairont ma pensée du souvenir de Rousseau : elle en est d'autant plus absorbée, qu'il faut réparer une injustice récemment commise envers cet éloquent écrivain.

Lui-même a pris soin d'avertir, dans la préface de Julie, que son livre renfermerait des inexactitudes topographiques : cela devait le préserver de reproches fondés, et ne l'a pas même garanti d'accusations qui ne le sont pas. M. Simond voguait dans une nacelle : il s'entretenait avec un ami des visites de Saint-Preux aux roches de Meillerie : tout à coup un batelier prétend qu'on ne voit pas de Meillerie à Clarens. *C'était un fier menteur celui-là,* s'écrie-t-il; et M. Simond ne manque pas d'écrire, pour montrer que le gros bon-sens des habitans est choqué de cette invention. Mais quand Saint-Preux vient demander à ces rochers *la vue du lieu dont il n'ose approcher,* Julie est à Vevey : il veut voir *la ville heureuse* qu'elle habite. Il aurait pu tout aussi bien regarder Clarens. Non-seulement la bonne vieille me l'a montré, mais les bateliers, le maître de l'auberge d'où je vous écris, se sont presque moqués de moi, quand je leur en ai fait la question. Ils me regardaient d'un air ébahi; puis, étendant la main, ils disaient : *Eh, Monsieur, voyez.* Il est fâcheux que M. Simond s'en soit rapporté à un vieux batelier dont la vue était basse, à un homme que je soupçonne de ne point aimer Rousseau; car il en est résulté, dans un bon ouvrage, une imputation déplacée et une exclamation grossière que l'auteur ne se serait pas permise de lui-même.

Qui pourrait dans ces lieux ne se point rappeler la promenade orageuse sur le lac, et comment Julie se trouve entraînée à son insçu vers ces roches encore couvertes de témoignages du plus ardent amour? Qui pourrait oublier la navigation nocturne du retour, le sombre désespoir de Saint-Preux, et cette lumière frémissante de la lune qui lui laisse apercevoir l'émotion qu'il a causée? unique, mais délicieuse consolation d'un amour désormais sans espérance. Ces fictions brûlantes appartiennent à tous ceux qui ont aimé, et dans tous les cœurs font revivre toutes les réalités.

Au-delà de Meillerie il y a d'autres rochers. Les arbres qui garnissent la route à leur base, la rampe tournante qui la protège contre les vagues, le crucifix du village, qui par une transition facile, rappelle l'ame de l'admiration à la prière, vous verrez tout sur le dessin de Villeneuve. Je vous envoie de plus celui qu'il a fait du hameau. Déjà le soleil s'est caché derrière le Jura : au fond du lac les images colorées des montagnes se changent en ombres noirâtres; la surface de l'onde s'obscurcit : il faut partir. Adieu; j'entends retomber sur la planche du bateau la chaîne qui l'attachait au rivage. Je suis, etc.

X.E LETTRE.

A bord du LÉMAN, 31 Août 1826.

A la Même.

Si je voulais vous parler de l'orage qui la nuit dernière a surpris notre nacelle au milieu du lac, de la profonde obscurité dans laquelle s'agitaient les vagues, des éclairs qui sillonnaient à la fois et les nuées et les ondes, j'aurais de quoi vous faire une effrayante description. Ce matin, après nous être reposés à Ouchy, nous sommes montés à bord du *Léman*, et nous voguons vers Genève. La vapeur fait tourner rapidement deux roues, qui dispersent en écume et en poussière l'eau que la rame et la voile ne sauraient dompter aussi bien. Le bâtiment est fort commode et fort élégant. De la poupe à la proue les balustrades sont garnies de bancs, sur lesquels il y a toujours bonne et nombreuse compagnie. La mise des dames est recherchée; les hommes se promènent du haut en bas entre ces deux rangées de siéges, et vont sans cesse d'une extrémité à l'autre. Mais n'allez pas croire qu'en deux ou trois tours la population du *Léman* vous soit connue tout entière : elle ne se renouvelle pas moins que sur une promenade publique. A chaque village une clochette avertit les embarcations de notre passage : alors les canots forcent de vîtesse, les curieux se précipitent aux balustrades : on veut savoir qui arrive, qui part, qui monte, qui descend : on est témoin des adieux, des reconnaissances inattendues; et sur l'étroit escalier où les uns vont, les autres viennent, il y a une confusion bruyante de voyageurs et de malles, de chiens, de parapluies et de manteaux. Quand le tapage est fini, la cheminée se remet à fumer, et le bateau se remet à courir, jusqu'à ce que la clochette signale une nouvelle ville, un nouvel abordage.

Je ne puis comparer le salon qu'à l'un des cafés les plus élégans de Paris. Des tables couvertes de tapis réunissent autour d'elles les diverses sociétés de voyageurs. Ici on joue aux cartes, aux échecs; là on déjeûne : plus loin on lit les journaux, ou même des livres; car il y a une bibliothèque sur de petits rayons suspendus aux deux côtés de l'entrée de l'appartement des dames. En face, deux cartes de restaurateur sont à côté de la porte de ce salon, vers lequel on descend par un double escalier tournant. La bibliothèque est principalement locale; l'on y trouve tout ce qui a été dit sur le lac, et d'autres ouvrages encore : quand on a feuilleté l'excellent Dictionnaire du canton de Vaud par M. Levade, quand on a fait le projet de l'étudier chez soi, on peut choisir entre les Fables de La Fontaine et les romans de Walter Scott. Mais, à moins de gros temps, qui pourrait se résoudre à lire? On ne s'occupe pas même

des ouvrages relatifs au pays; les descriptions ont tort en présence de la nature : on remonte bientôt sur le tillac, où sont mêlées toutes les classes et toutes les conditions. Le salon que je viens de vous décrire est celui de la grande propriété : il faut, pour y être admis, sacrifier une pièce de cent sous; ou bien, il faut savoir se contenter du modeste salon qui est vers la proue. Il semble même que cette espèce d'inégalité gagne aussi les promeneurs : rarement ceux que leur petit écu a condamnés à la médiocrité, prolongent leur marche au-delà du fourneau qui sépare les castes, tandis que les riches, les navigateurs du second degré, vont de la poupe à la proue, et viennent fièrement exercer leurs droits parmi les petits propriétaires et les prolétaires.

Nous avons suivi la rive droite, et, passant devant Morges, Saint-Prex, Nyon et Rolle, nous avons vu toujours de nouveaux vignobles et de nouveaux châteaux. A l'opposite, la Drance, Thonon et les tourelles de Ripaille semblaient se retirer avec les Alpes du Chablais, comme pour grandir le lac. Pourquoi vous décrirais-je ces lieux enchantés? M. de Walsch, dans son charmant ouvrage sur la Suisse, n'en a trouvé d'autre moyen que d'accoler des *idem* à chaque nom; et, dans la réalité, tout est ravissant à la vue, mais tout plaît par les mêmes moyens. Je ne vous parlerai donc point des sites; c'est à peine si je vous entretiendrai du roi Joseph et de son grand château de Prangins, de Jules-César et de l'enceinte romaine de Nyon. Je n'aurais rien dit non plus de Coppet, s'il n'avait été habité que par Bayle ou par M. Necker, quoiqu'un philosophe dans un siècle de ténèbres vaille bien un monarque, quoiqu'un ministre probe dans un temps de révolution vaille bien un conquérant; mais comment garder le silence sur une tombe que la piété filiale a récemment associée à celle de M. Necker? Ai-je besoin de rappeler la perte que les lettres pleurent encore? A la délicatesse de sentiment qui distingue les productions des femmes, M.me de Staël unissait le génie et les mâles conceptions qui semblaient le partage exclusif des hommes. Quelle grâce d'expression, quelle fraîcheur d'invention quand elle imagine! quelle puissance d'imitation quand elle retrace à nos yeux les ineffables beautés de la nature! Comme elle pénétrait le cœur humain! comme elle arrachait aux commotions politiques le secret des passions! On ne lit jamais une page de ce grand écrivain sans être étonné d'une pensée qu'on a eue soi-même, et qui n'a pu se faire jour, ou bien sans être frappé de la justesse d'une idée qu'on se reproche de n'avoir pas conçue. Mais ce n'est point encore là son principal mérite. M.me de Staël a exercé sur son siècle une influence salutaire, dont les heureux effets dureront long-temps. On se rappelle de quels préjugés nationaux des guerres sanglantes et oppressives avaient créé une barrière entre la France et l'Allemagne. Si cette barrière est tombée, si, plus unies entre elles que ne le sont leurs princes sur le parchemin des traités, les deux nations joignent désormais leurs efforts et leurs lumières pour marcher ensemble vers le grand but de la civilisation, c'est cette femme admirable qui, dans son bel ouvrage sur l'Allemagne, a jeté les fondemens de

cette alliance vraiment sainte : ce livre figure au premier rang dans la littérature de notre siècle.

Nous voilà dans le petit lac : nous avons passé sous Versoix. Genève se dessine en amphithéâtre au sommet d'une colline; il en descend jusqu'à l'extrémité du Léman. La campagne est belle de toutes les beautés de la nature, riche de toutes les richesses de l'homme. Le port est marqué par une série de pieux, que nous traversons en ce moment. Pour se dédommager de n'avoir point de quai, d'où ils puissent nous regarder, les curieux encombrent un petit pont sur pilotis, auquel va s'adapter l'escalier de notre vaisseau. Dans cet étroit défilé il n'y a pas moyen d'échapper à la lecture des passeports. La foule vient de s'écouler. Adieu; je vais défendre mes effets de l'obligeante concurrence des porte-faix. Je suis, etc.

XI.E LETTRE.

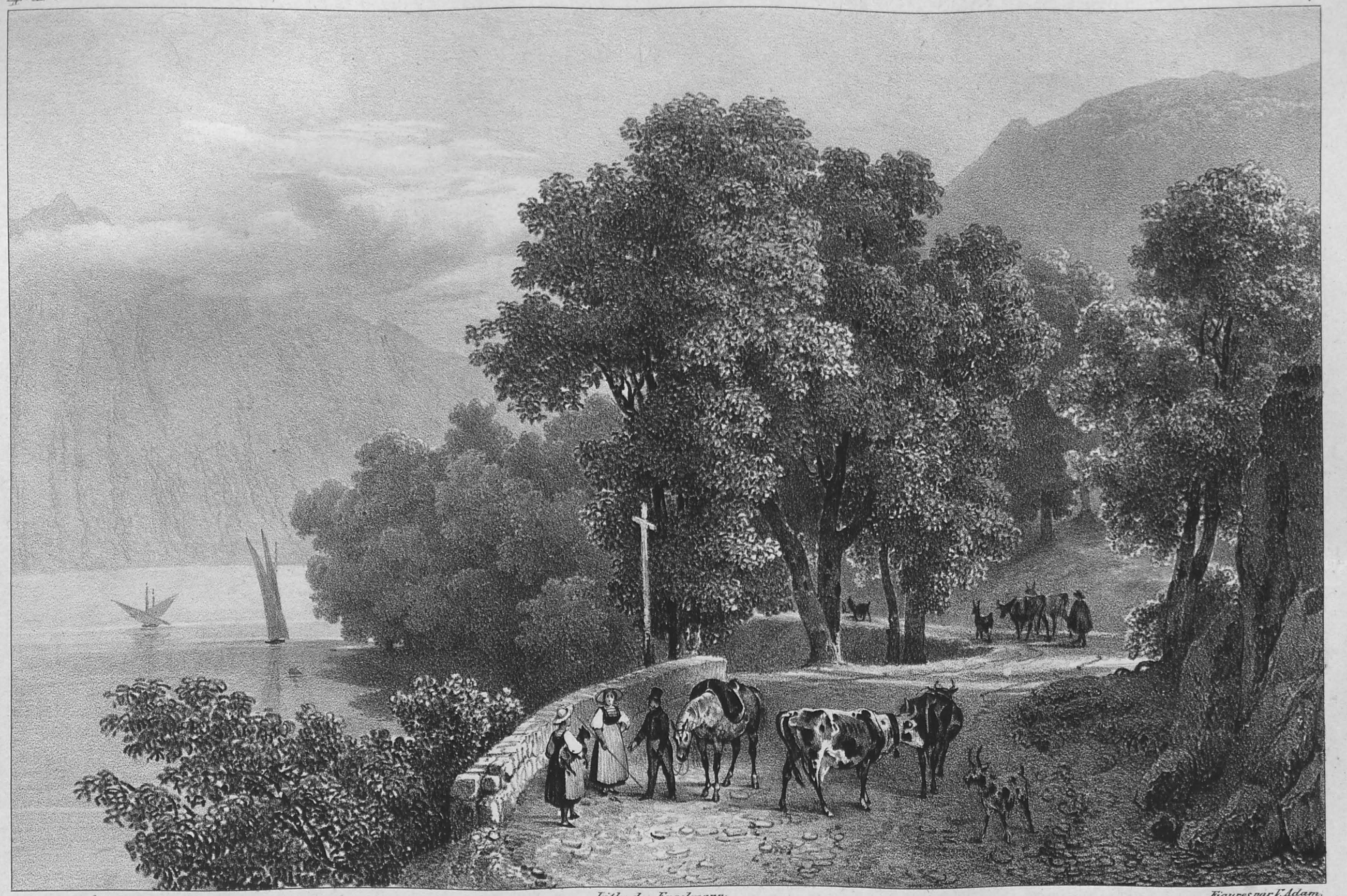
Genève, 31 Août 1826.

A la Même.

J'ai lu si souvent, et dans de si fréquentes relations de voyages, que Genève est laide, que les rues sont étroites et mal bâties, que d'avance j'en avais pris mon parti. Entièrement occupé du rang distingué qu'elle tient dans l'histoire de la civilisation européenne, je songeais à peine à l'aspect qu'elle pouvait offrir, et ne m'étonnais point de voir de vieux édifices baignés immédiatement par le lac, sans qu'il y ait pour la ville l'avantage d'un quai. Autour d'une petite île chargée de maisons et de moulins, le Rhône, qui semblait avoir achevé sa carrière au Boveret, reparaît tout à coup avec impétuosité; et, comme pour se venger de ce long oubli, il se fraie deux routes à la fois.

Nous avons eu occasion de connaître la ville avant de nous reposer; car il a fallu mainte promenade avant d'obtenir un gîte. Jamais l'affluence des étrangers n'a été si grande; et, de peur d'être soupçonné d'exagération, je n'ose pas vous dire combien de mille Anglais ont passé à Genève cet été. Aussi vais-je, pour accoutumer les gens de la maison à l'idée que ma chambre est occupée, consacrer mes premiers instans à vous écrire ce que mes voyages dans les différens quartiers m'ont fourni d'observations.

Deux grandes rues, parallèles au port, s'étendent depuis la porte de Savoie jusqu'au-delà du Rhône : ce sont celles qui ont inspiré aux voyageurs tant de choses désobligeantes pour Genève, et peut-être y a-t-il de la témérité à vous dire qu'elles ne m'ont pas déplu. D'abord



Villeneuve 1827. Lith: de Engelmann. Figures par V. Adam.

ROUTE DE GENÈVE, AU SIMPLON,

près Meillerie.

elles sont très-originales : quoique fort larges, elles sont cependant fort étroites, ayant chacune au centre une double rangée de boutiques en bois, qui laissent entre elles et les maisons des passages très-fréquentés, tandis que les voitures courent au milieu. Ce n'est pas encore là toute la singularité de ces rues, qu'on appelle basses. Cette triple répartition de la partie inférieure disparaît à la hauteur du premier étage; et, comme les maisons ont beaucoup d'élévation, leur alignement prend du contraste même quelque chose de bizarre et de gigantesque. Les pignons sont garnis d'une sorte d'avant-toit en bois, qui règne sur toute la longueur des rues, portant sur des piliers également en bois : ce sont les minces et grêles colonnes de cet étrange entablement. Le trottoir du piéton se trouve ainsi à couvert; mais il en doit résulter quelque obscurité pour les appartemens. Le reste de la ville est sur une colline : d'autres rues, très-étroites, en descendent avec une rapidité qui invite plutôt à la course qu'à la marche. Jusqu'ici je me bornais à trouver de la sévérité dans le jugement des voyageurs; mais décidément ils sont injustes. Je viens de faire le tour extérieur de la ville : j'ai vu la promenade Saint-Antoine, la Treille, la Corraterie. Genève ne m'a pas semblé seulement une grande ville, mais une ville magnifique. Ces promenades l'entourent du côté de la terre : elles forment l'arc, dont les rues basses sont la corde. Il n'en est pas une d'où l'on ne jouisse d'une vue délicieuse : tantôt c'est le lac, le mont Salève; tantôt c'est le Jura, la vallée du Rhône, et souvent plusieurs de ces beautés, ou même toutes à la fois : du haut des remparts, la pelouse du Mail, Plein-Palais, l'allée des Grands-Philosophes, et, dans le lointain, Carrouge. De toutes parts s'élèvent des collines chargées de maisons de campagne. La ville ne le cède en rien aux plus splendides sous le rapport de l'architecture; il y a peu d'hôtels qui puissent le disputer à ceux de MM. Eynard, Saladin, de Saussure, ou au musée Rath. C'est à peine si l'on fait attention aux fortifications; je les ignorerais encore, s'il n'avait fallu les traverser pour aller joindre un pont de fil de fer qui conduit à la campagne; mais, ici même, des gazons et des parterres ont étendu le domaine des promeneurs.

Adieu. Je vais revoir un ami : il appartient à l'une des familles les plus considérées de Genève. Son nom est de ceux qui, par des services rendus aux sciences et aux lettres, sont devenus européens : il a combattu dans nos armées à une époque où son pays, pour se consoler de la perte de la liberté, prenait part à notre gloire. Il a depuis siégé dans nos tribunaux, où de grands talens, un noble caractère, semblaient lui garantir un avenir brillant..... L'amour de la patrie lui a fait préférer un modeste emploi; mais ceux qui furent un temps ses concitoyens le regretteront toujours, et jamais la province qu'il habitait n'oubliera le généreux usage qu'il faisait de ses loisirs et de sa fortune. Je suis, etc.

XII.e LETTRE.

GENÈVE, 31 Août 1826.

A la Même.

UN petit char vaudois vient de nous conduire à Ferney. La distraction n'est pas possible quand on entre dans ce château, si long-temps la capitale littéraire de l'Europe; autrement, il ne serait pas difficile de se croire à la porte d'un grand du jour : plusieurs équipages attendaient à la grille du jardin le retour de leurs maîtres; d'autres en partaient, et, durant la courte visite que nous avons faite, il n'a cessé d'arriver de nouvelles voitures. Est-ce à l'apôtre de l'impiété que sont rendus tous ces hommages? Le siècle est-il tellement irréligieux qu'il suffise d'avoir autrefois attaqué les choses les plus saintes pour devenir aujourd'hui l'objet d'un culte? Non; la philosophie de Voltaire n'est plus la nôtre : une jeunesse studieuse et morale s'est élevée à une sphère plus digne du but éternel de l'homme; elle a abandonné, répudié les arides doctrines du 18.e siècle; elle ne le voit plus que comme une époque de transition : car la marche de l'esprit humain a les siennes, ainsi que les grandes formations de la nature. Dans la nouvelle vie sociale on ne considérait Voltaire que comme un écrivain extraordinaire : on lui savait mauvais gré de ses aberrations et de ses ouvrages licencieux. Pourquoi donc ce culte qui renaît tout à coup? Cela n'est pas plus étonnant que de voir multiplier les éditions de ses œuvres, en présence des abus qu'il avait renversés et de l'ambition sacerdotale qu'il avait flétrie. C'est le même remède contre la même maladie.

Il semble qu'il soit impossible de prononcer le nom de Voltaire sans insurger contre soi un peuple de détracteurs ou d'admirateurs exclusifs. Ce grand homme a droit à l'admiration de la postérité, non qu'il se soit élevé au-dessus de tout : il est plus d'un genre où la perfection n'a point été son partage; mais l'universalité de son génie n'avait pas eu d'exemple, et n'en aura probablement plus. Il a créé, pour lui seul, un empire intellectuel : au milieu des royaumes de la terre, il a reçu les hommages de la plupart des souverains, et partout la force a reconnu les droits de la pensée : enfin, il était bienfaisant : ce n'est point ici qu'on oserait le nier. Que ceux qui imputent à l'orgueil les actions les plus généreuses de sa vie, commencent par ôter 50,000 francs à leur fortune pour doter la nièce d'un grand poète, ou pour tout autre emploi généreux! Si l'orgueil est source de générosité, comment le leur est-il si stérile?

Il n'y a pas jusqu'au site qui n'ait eu a souffrir de l'humeur des ennemis de Voltaire : ils ont imprimé que Ferney était maussade et caché dans un fond. Oui, dans un fond, entre

l'immense muraille du Jura et les Alpes savoyardes, au milieu d'une plaine délicieuse, avec la vue de Genève, du lac; et, comme si ce n'était point assez de tous ces beaux lieux, le Mont-Blanc présente sa tête glaciale à travers une brèche que le déluge a faite au Salève, tandis qu'au sud, le Rhône se précipite à côté du fort de l'Écluse, comme pour empêcher les deux chaînes de montagnes de se rejoindre en se rapprochant. On aperçoit toute cette étendue de pays de la grille du jardin. Je me suis promené dans cette allée de charmille où Voltaire travaillait, et qui, je crois, a porté malheur à la coiffure de M.me de Genlis. J'ai suivi de l'œil une belle avenue de peupliers, par laquelle il se rendait parfois à une forêt qu'on voit dans la direction de Genève. La pièce d'eau, les gazons, les massifs, n'ont rien de marquant; mais le souvenir de Voltaire est partout, et l'ormeau planté par lui, s'il n'est le plus beau des ormeaux, n'en sera pas moins aussi célèbre que celui de Pline, dont la décrépitude attirait encore les curieux à Côme il y a soixante ans.

La petite salle qui est au devant de la chambre à coucher, est ornée de quelques tableaux; mais celui qu'on voit au-dessus de la porte est fait pour inspirer le dégoût : Nonnote, Patouillet, Lefranc, brûlent dans les flammes éternelles, tandis que Voltaire est reçu aux champs élysées. Cela est aussi mal peint que mal imaginé. Je pensais que de sots enthousiastes avaient rendu ce mauvais service à la mémoire de leur patron; point; c'est lui-même qui s'était procuré ce petit triomphe : le grand homme avait ses faiblesses. Du moins sa chambre est meublée plus convenablement : on y retrouve avec plaisir son portrait fait alors qu'il avait quarante-quatre ans; puis ceux du grand Fréderic, de Lekain, de M.me du Châtelet et de l'impératrice Catherine : elle l'avait brodé elle-même pour l'envoyer à Voltaire. Un monument, qu'on prendrait plutôt pour un fourneau de faïence, et que les Autrichiens ont brisé pour y chercher un trésor, renfermait autrefois son cœur : l'inscription, si elle n'est plus vraie dans cette énonciation, rappelle justement que son esprit est partout. Quant aux rideaux du lit, ils ressemblent à de vieux drapeaux mis en pièces. Il serait temps d'arrêter les effets de l'enthousiasme des visiteurs, à moins qu'il n'y ait au château plusieurs paires de lambeaux pareils à distribuer aux étrangers. En général, je n'ai pas grande foi en ce genre de culte. Que l'on conserve un ruban donné par une maîtresse, rien de mieux; mais il ne faut retenir du génie que la pensée, et laisser à l'amour ses riens charmans et ses délicieuses minuties.

Villeneuve a dessiné l'un des pavillons du château : il vous le montre à travers une avenue de marronniers qui des deux côtés bordent la pièce de gazon entre ce château et la grille. A gauche est l'église. L'inscription *Deo erexit Voltaire* a été brisée pendant la révolution par ceux qui ne voulaient pas de Dieu, ce qui l'empêche de l'être aujourd'hui par ceux qui ne veulent pas de Voltaire. Une pyramide lourde et sans goût est incrustée dans le mur extérieur : Voltaire l'avait destinée à devenir son tombeau. J'ai vu dans la maison du jardinier le registre des cachets, et la canne, et le bonnet, dont la respectable saleté n'a subi l'outrage d'aucune

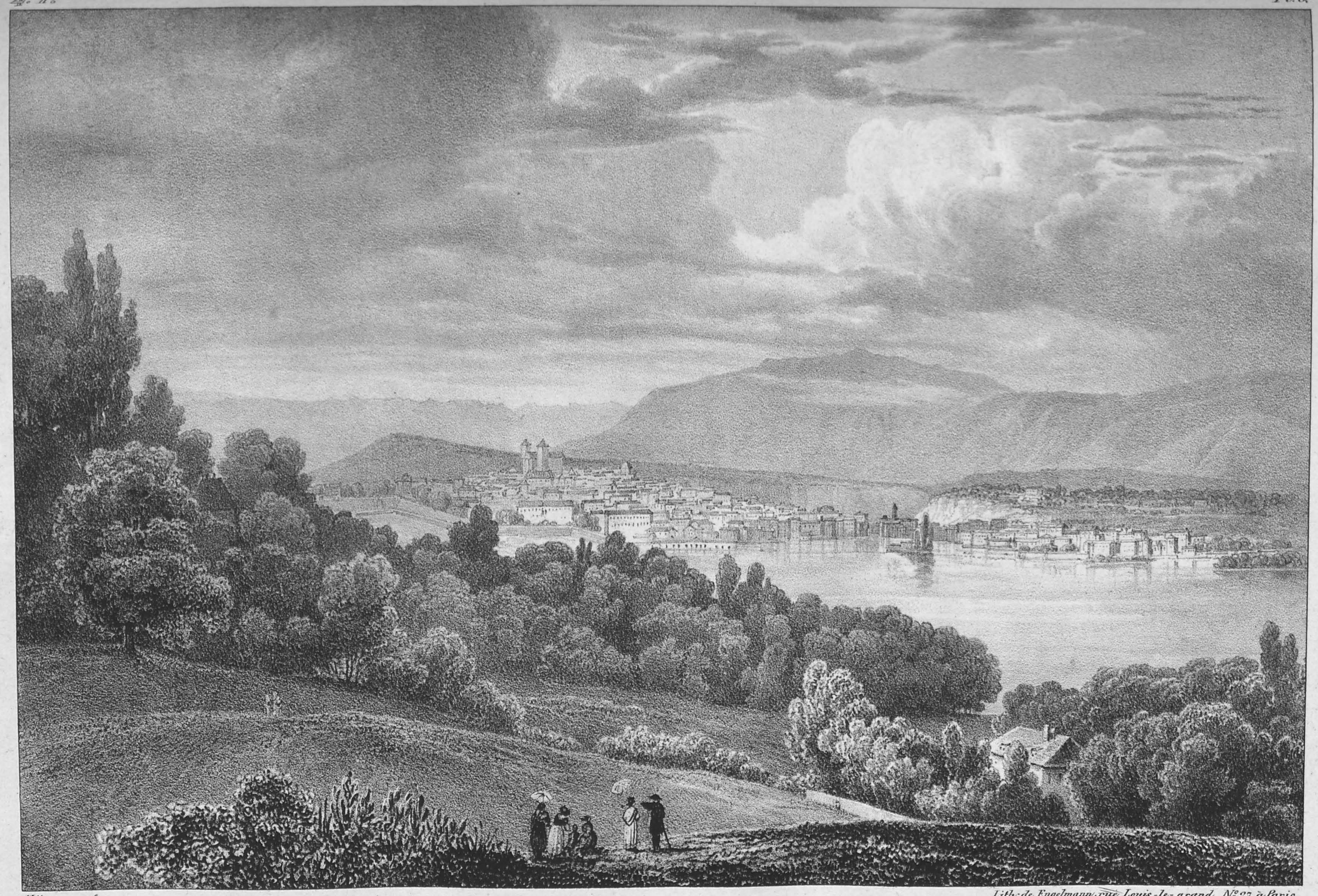
blanchisseuse. On sait gré au jardinier de conserver toutes ces choses-là, et l'on ne peut qu'être ému de l'émotion avec laquelle il parle de son ancien maître : il a un langage simple et touchant, qui convient à sa belle figure. Malgré les cinquante ans qui ont dégarni son front, depuis qu'enfant il allait allumer le feu de Voltaire, cet homme a toute la vigueur de la jeunesse.

Voilà tout ce que je puis vous dire de Ferney. Je ne vous en rapporte point d'anecdote endormie depuis un demi-siècle pour se réveiller tout justement le jour de mon arrivée. Ceux qui veulent toujours du nouveau, seront satisfaits en 1828; car le testament de Voltaire ordonne l'ouverture de son secrétaire après une révolution de cinquante ans, à dater de sa mort.

Avant de rentrer à Genève, j'ai voulu visiter *les Délices*. Le site est digne de ce nom; mais je n'ai vu que la cour et la façade du bâtiment : la maison, louée à des Anglais, n'est accessible à personne; on en éprouve d'autant plus de reconnaissance pour M. le comte de....., propriétaire de Ferney. C'est une lourde servitude que de transformer sa demeure en promenade publique et de n'être jamais chez soi; et c'est au nom des lettres que je le remercie de ce sacrifice.

Quel contraste quand de Ferney on revient à Genève se placer devant l'humble maison de Rousseau. J'aime la simplicité de ce marbre qui rappelle seulement qu'il est né là : de pauvres ouvriers habitent maintenant cette chétive demeure. La modeste origine de ce grand écrivain, comparée à la vigueur de son génie, à la puissance de sa réputation, produisait sur moi la même impression qu'autrefois la source du Danube, quand je franchissais ce ruisseau, faible d'abord comme ceux qui l'avoisinent, et bientôt plus majestueux que tous les fleuves de l'Europe. Genève a récemment refusé un monument à Rousseau. Je ne puis croire au motif qu'on en donne, ni qu'une ville aussi éclairée ait pu dire que son plus illustre citoyen n'a rien fait pour sa patrie. Peut-être a-t-on pensé que sa maison lui tiendrait lieu de monument; peut-être en a-t-on calculé la durée sur ce que dans Thèbes Alexandre ne respecta que celle de Pindare. Mais les conquérans ont-t-ils donc toujours Aristote pour précepteur?

Je suis, etc.



Villeneuve 1827. Lith.e de Engelmann, rue Louis-le-grand N.o 27, à Paris.

VUE DE GENÈVE,

Prise de la Colline de Cologny.

XIII.E LETTRE.

GENÈVE, 1.er Septembre 1826.

A la Même.

IL y a dans beaucoup de villes de province des promenades vantées qui paraissent n'avoir été faites que pour y conduire des étrangers étonnés de n'y rencontrer personne : à Genève il n'en est pas ainsi. Une sortie de spectacle, un but commun vers lequel on se presse, ne remplissent pas nos boulevards d'une foule plus considérable que celle qui, par une belle soirée, anime ici la Treille et la Corraterie : il n'y manque pas non plus d'équipages. Je ne pouvais me persuader qu'il n'y eût pas même trente mille habitans à Genève. L'activité et le contentement se peignent sur tous les visages, dans toutes les conversations. Non-seulement on voit prospérer l'être moral et fictif qu'on appelle la cité, mais les citoyens, qui composent cet ensemble, ont chacun leur part au bonheur général. C'est surtout ici que le bien de l'état doit être regardé comme la somme de toutes les satisfactions individuelles. Je n'ai vu personne qui se plaignît, personne qui ne s'applaudît d'appartenir à cette famille. *Nous sommes trop heureux,* m'a-t-on répété dans toutes les classes de la société. Cette expression, si vraie, si énergique, me causait toujours un nouveau plaisir. Il est difficile de ne pas considérer comme compatriotes ceux qui parlent la même langue. Si près de la France, à la vue du Rhône et du Jura, je me croyais tout simplement dans une ville dont aucun ministre ne revoyait le budget.

La constitution était autrefois composée des rouages les plus bizarres et les plus mal engrenés; mais nous ne sommes plus au temps où Jean-Jacques écrivait ses Lettres de la Montagne; tout a changé dans Genève. Néanmoins elle a conservé ses vieilles mœurs et quelques-unes de ses vieilles institutions, en leur ôtant ce qu'elles avaient de fâcheux. Dès-lors le peuple de cette cité n'a plus été un peuple remuant: l'effet a cessé avec la cause. Le gouvernement n'a pas craint de laisser en vigueur une partie des lois françaises, en les modifiant, et en appropriant leur application à sa situation et à ses mœurs. Vous ne serez point fâchée, sans doute, de savoir comment se gouverne un état aussi heureux.

A Genève tout le monde a part à l'administration des affaires de la cité; et cependant ce n'est point une démocratie, soit que le caractère réfléchi des citoyens les préserve des excès de cette forme de gouvernement, soit que les élections du second degré apportent dans la balance une espèce de contre-poids ou d'élément aristocratique. Quoi qu'il en soit, quiconque paie ici 25 florins d'impôt est électeur du premier, du second degré, et même éligible : cela

fait tout juste 12 francs de notre monnaie, ou le double de la cote au-dessous de laquelle, en France, on est dégrévé de certaines charges et regardé en quelque sorte comme prolétaire. Qui croirait, d'après cela, que Genève renferme une grande quantité de riches? Il y a cependant, sans compter les fortunes ordinaires, plus de soixante millionnaires. Cette prospérité est due non-seulement à l'industrie, à l'économie, au commerce; mais encore à l'habileté avec laquelle les Genevois dirigent leurs spéculations sur les fonds publics. J'en reviens à nos électeurs de 12 francs : il y en a, dit-on, plus de deux mille, et cela n'est pas surprenant. On m'a assuré qu'il en venait rarement aux assemblées plus de cinq ou six cents : aussi le candidat qui dans ce premier collége électoral a réuni plus de cinq cents voix, est député sans autre nomination, le second degré ne s'occupant que de ballotter les autres candidats. Vous pensez, peut-être, retrouver ici ces millionnaires et toute leur influence? Point; le second collége se compose d'abord de tout le conseil représentatif, de celui-là même qu'il s'agit de renouveler par dixième chaque année; à ses deux cent cinquante membres se joignent tous les hommes âgés de plus de soixante ans, les membres du clergé, et même les curés catholiques.

Le conseil représentatif a deux sessions par an. On n'y discute pas les grands intérêts de l'Europe; mais on y fait le bien de la patrie, que rien n'empêche de s'accomplir. Quand les citoyens de Genève seraient capables de se vendre à la séduction du pouvoir, où sont les ministres qui leur promettraient des honneurs et provisoirement leur feraient ceux de leur table? Ici le pouvoir exécutif n'a rien de brillant dans le personnel des places; nos plus modestes magistrats perdraient à échanger leur traitement contre celui des plus hauts fonctionnaires de Genève. Le corps législatif, qui discute et fait les lois, n'est point effacé par la splendeur d'un autre pouvoir, tenté de les éluder au lieu de les exécuter : c'est le conseil d'état qui les propose. Nommés à vie, ses membres correspondent avec la diète générale de la Suisse à Berne. L'éloquence de la tribune est perdue pour le public, car les séances sont secrètes : on sait cependant que des orateurs fort distingués s'y font entendre. Peut-être a-t-on craint l'influence de l'art de la parole sur un peuple concentré dans un petit espace et maître de ses affaires.

Genève a aussi son organisation militaire. On fait tous les ans des manœuvres et des campemens, où l'on exerce les hommes âgés de vingt ans à quarante-cinq : on revient en ce moment de l'armée fédérale, assemblée à Thun. Cet appareil guerrier est loin d'être inutile. Quand on a une patrie, pourquoi ne pas essayer de la défendre? Les Suisses seraient-ils donc hors d'état de combattre aucun ennemi? L'honneur national leur commanderait au moins de perdre une bataille.

On a créé pour la conscience du juge une plus longue échelle en matière de peines. En France le sort d'un accusé dépend de la qualification donnée par le jury au fait que lui impute l'accusation, et la peine a un *minimum* au-dessous duquel il n'y a point de place pour la pitié. La nouvelle législation de Genève a fait disparaître des condamnations criminelles la

nécessité du carcan et celle de ce *minimum;* mais elle a aussi anéanti le jury. C'est un tribunal criminel qui juge, et, par une institution bizarre en apparence, le jury se retrouve au second degré dans un tribunal de recours, auquel le condamné peut s'adresser dans les dix jours qui suivent sa sentence, soit pour en obtenir sa grâce, soit pour faire casser son arrêt. On procède alors sur pièces écrites, et l'on entend le ministère public et l'avocat. Ce tribunal de recours se forme de la réunion de deux conseillers d'état, des deux plus anciens membres de chacun des tribunaux civil, criminel et de commerce, puis de vingt-cinq membres tirés au sort chaque année dans le sein du conseil représentatif. Il est singulier, sans doute, que la seule espèce de jury que Genève ait conservée, ne connaisse des affaires que sur pièces écrites; que l'accusé, ses réponses, les allégations des témoins, ne viennent pas éclairer une assemblée qui offre plutôt un second degré de juridiction qu'un tribunal de recours, et qu'enfin ceux dont la décision n'est que provisoire soient entourés de tous les élémens de conviction que la loi refuse à ceux dont la décision sera irrévocable. Mais le caractère consciencieux et la sollicitude individuelle des Genevois sont venus en quelque sorte au secours de cette défectuosité de la loi. Assidues aux audiences criminelles, les personnes qui pourraient être constituées juges par un recours, viennent demander à la première instruction de quoi éclairer leurs futures décisions : il est rare qu'une affaire importante ne voie pas réunis dans une même salle et les juges actuels et ceux qui le deviendront.

Genève, rendue à elle-même, n'a encore frappé de la peine capitale que deux étrangers, qui, en 1814, avaient commis un assassinat. Il semble que la disposition réclamée par M. de Selon soit dans les mœurs publiques : les journaux français vous ont entretenu d'un livre relatif à l'abolition de la peine de mort. Un jury a été formé pour décerner une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire sur ce sujet.

Pour achever le tableau de la prospérité de Genève, je vous dirai qu'il règne une parfaite harmonie entre les deux cultes, entre la population calviniste de la ville et les communes catholiques des campagnes; leurs ministres mêmes en donnent l'exemple. Il en est du sacerdoce comme des fonctions publiques : quand l'ambition n'y trouve point de place, on n'y voit aspirer que des hommes à vocation. La conscription du rosaire n'a donc point ici remplacé celle du sabre; et quand les pasteurs du peuple lèvent les mains au Ciel, ce n'est pas pour les laisser retomber plus pesantes sur la terre. Je suis, etc.

XIV.E LETTRE. GENÈVE, 2 Septembre 1826.

A la Même.

SI l'on ôtait aux sciences et aux lettres ce qu'elles doivent à Genève, elles en souffriraient d'irréparables pertes; car elles seraient privées désormais de leur plus éloquent écrivain, des découvertes hardies de M. de Saussure et des progrès que M. de Candolle a fait faire à la botanique. Genève n'a donc point suivi simplement l'impulsion générale donnée par la civilisation; elle s'est mise en tête du mouvement, elle a marché d'un pas plus rapide à la fois et plus assuré : elle nous a créé des historiens qui se sont écartés des routes vulgaires, comme M. de Sismondi, ou qui ont porté la lumière sur des siècles antérieurs à l'histoire même, comme M. Picot. Je regretterai toujours que l'absence de ces hommes distingués m'empêche en ce moment de faire leur connaissance.

Les talens sont ici resserrés dans un petit pays, et leur essor peut-être serait susceptible de plus de développemens; cependant il semble que cela même tourne au profit de Genève : les lumières y sont générales; le peuple y est éclairé, et l'on est dans toutes les classes de la société à même d'apprécier les travaux européens des Pictet, des Maurice, des de la Rive, des Lullin de Châteauvieux et des philologues distingués qui publient chaque année d'utiles ouvrages pour l'étude des langues anciennes. Si MM. Humbert, Vaucher, Tœpfer, sacrifient leur temps à propager, sans aucun intérêt pécuniaire, des éditions classiques, du moins ils le font pour un peuple qui leur en sait gré jusque dans les classes les plus étrangères à ses études.

Voltaire a pu dire en plaisantant : *Quand je secoue ma perruque, je poudre toute la république.* Mais le plus grand avantage dont une cité libre puisse se féliciter, c'est d'avoir un petit territoire, c'est que la patrie soit la famille. C'est en présence d'un peuple comme celui-là que le patriotisme inspire tous les sacrifices. M. de Selon, qui ne cesse de faire des efforts pour l'amélioration de la législation; M. Eynard, le protecteur des Grecs, quand les souverains les abandonnaient; le lieutenant-général Rath, qui, loin de sa patrie songeait à l'embellir et à l'honorer, ont tous employé leurs fortunes au bien-être de Genève; et ces grands citoyens, parmi lesquels il serait injuste de ne pas ranger le savant M. Fabre, ont trouvé dans l'estime de leurs compatriotes la seule récompense que leurs cœurs généreux pussent briguer.

Pourquoi donc la plupart des voyageurs se croient-ils obligés à répéter comme un lieu commun, ressassé dans toutes les relations, que l'intérêt dessèche l'esprit des Genevois, que les

femmes manquent de grâce. Ne devraient-ils point rappeler avec quel empressement elles se distribuèrent le soin de copier les dessins d'une collection de plantes américaines confiée pour peu de temps à M. de Candolle, et comment cet aimable dévouement contribua aux progrès de la science? Ne feraient-ils pas mieux de nous apprendre qu'elles se distinguent par leur esprit, leur instruction? Cela serait à la fois plus vrai, plus obligeant, et plus facile à croire, quand il s'agit de la patrie de M.me de Staël et de M.me de Broglie.

J'ai visité la maison pénitentiaire : elle devrait servir de modèle à toutes les prisons de l'Europe. Quatre ailes partent en forme d'éventail du principal corps de logis, dans lequel est placée l'administration : de ses bureaux on peut, à travers une imperceptible ouverture, juger tout ce qui se passe dans les quatre salles de travail : à côté de ces ouvertures se trouvent affichés les noms de tous les détenus qui sont renfermés dans le bâtiment auquel elles correspondent. Mettre en pratique le système panoptique de Bentham, appartenait plus particulièrement à la patrie du savant M. Dumont, auquel la France doit une excellente traduction des œuvres du jurisconsulte anglais. Les prisonniers apprennent un métier qui puisse suffire à leur entretien quand leur peine sera expirée : on a soin aussi de les instruire et d'opérer leur régénération morale. Mais leur peine même n'est pas définitivement fixée : l'espérance les accompagne dans tous leurs travaux; car une commission de recours, instituée pour les prisons, a le pouvoir bienfaisant de réduire la durée de leur détention.

La philanthropie n'a pas moins présidé à l'organisation de l'hôpital, qui est l'un des meilleurs de l'Europe, et qui ne doit pas manquer de bons médecins dans une ville qui fut la patrie de MM. Tronchin, Jurieu, Odier, et qui l'est aujourd'hui de MM. Butigny, Maunoir et Chernoy.

Mais quittons l'humanité souffrante, et tournons vers d'autres objets des regards satisfaits du moins de l'avoir vue soulagée. Les parens désormais auront pour leurs jeunes enfans un lieu de réunion : l'on sait combien de malheurs arrivent à ceux de la classe ouvrière quand le travail fait déserter la maison, où on les abandonne à eux-mêmes. On pourra les mettre dorénavant sous une surveillance commune, dans un lieu où ils passeront la journée, qu'un âge trop tendre ne leur permet pas encore de vouer à l'étude.

Genève a un jardin botanique, que M. Eynard vient de traiter en bon voisin : on pose en ce moment une grille magnifique, dont il a fait cadeau à cet établissement. A côté de la munificence du riche il serait injuste de ne point rappeler le travail généreux du pauvre. Il y a quelques années les ouvriers ne voulurent accepter aucun salaire lorsqu'ils furent appelés pour opérer des changemens importans dans la disposition de ce jardin. Une chose bizarre c'est que ces Genevois qu'on dit si spéculateurs, si avares, si intéressés, ont cependant un musée d'histoire naturelle et un musée d'antiquités qui ne sont formés que de leurs dons, et qui m'ont étonné par leur richesse, surtout à raison du peu de temps qui s'est écoulé depuis

leur fondation. Il faut avouer aussi que le hasard a merveilleusement servi ces établissemens. L'année dernière un éléphant échappe à ses gardiens : furieux il parcourt les rues, menaçant toute la population, qui s'était grossie de celle des campagnes; c'était un jour de marché : aussitôt une pièce de canon est braquée, et voilà l'éléphant dans le musée, lui qui depuis l'invention de la poudre s'est retiré des champs de bataille. Près de lui j'ai vu un léopard, mort d'un excès de gloutonnerie; puis, une belle giraffe, un chien du Saint-Bernard, un chien de Terre-Neuve, un requin, un boa, et, dans une cour, où elle se remue plutôt qu'elle ne se promène, une autruche vivante. Les objets que possède le musée sont très-nombreux; ils remplissent plusieurs salles. Je ne vous ai cité que l'état-major du règne animal. Le musée d'antiquités, sans être aussi riche, a des objets très-dignes d'attention : il y a des caisses de momies, des papyrus, des hiéroglyphes, donnés par M. Fleuret; et l'on demande à grands cris MM. Champollion, qui trouvent ici des admirateurs éclairés et nombreux.

Les journaux littéraires de l'Europe entière viennent se placer sur le tapis de la société de lecture, qui est dans le même local que les musées : elle a de plus une superbe bibliothèque. Quant à celle de la ville, elle possède plus de cinquante mille volumes, et des manuscrits rares et précieux, parmi lesquels je citerai ceux de Calvin, puis un Quinte-Curce pris à Granson, dans la tente de Charles le Téméraire, et des comptes de Philippe-Auguste, écrits sur bois, avec un style : il y a de nombreux portraits d'hommes célèbres. Mais, au lieu de vous entretenir de ces vénérables croûtes à rabat et à perruque, il faut que je vous dise au moins quelques mots du musée Rath.

Le lieutenant-général Rath, étant mort au service de Russie, a laissé à deux sœurs âgées une fortune considérable, voulant qu'après leur mort on en employât une partie à la construction d'un musée de peinture, ouvert aux ouvrages d'artistes suisses. Par un désintéressement dont on ne voit d'exemple que dans les petits états, les demoiselles Rath ont fait de suite élever cet édifice, sous la direction de M. Samuël Vaucher. On y monte par plusieurs degrés, sous un péristyle surmonté d'un fronton. Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous parler en peintre de tous les tableaux qui y sont exposés. Mais comment n'être point frappé de l'excellence des portraits de femmes? J'en ai vu peu d'aussi grâcieux. De peur de tomber dans quelque méprise en vous faisant le détail de ce qu'il y a de perfections dans les ouvrages du musée Rath, je vous citerai seulement quelques sujets. Une famille savoyarde est atteinte par une avalanche : les religieux du Saint-Bernard et leurs chiens viennent la secourir. On croirait voir rentrer la vie par degrés dans les membres engourdis d'une femme étendue sur leurs bras : l'auteur du tableau, M. Chaix, a réussi surtout à bien rendre l'expression de charité qui distingue la figure de ces bons pères, et qui semble animer jusqu'aux chiens eux-mêmes. On doit au même artiste un bon tableau représentant la reine Berthe dans son château de Wufflens : elle donne une bourse à un pauvre vieillard. La délivrance de Bonnivard a inspiré noblement

le pinceau de M. Munier-Romilly; et M.me Eynard-Châtelan a pris dans les écrits de M. de Saussure l'heureuse idée de peindre le retour du chasseur de chamois, que déjà sa femme n'attendait plus que comme un spectre plaintif; car l'homme qui a péri dans les glaces apparaît à la personne qu'il aimait le plus, pour lui dire où est son corps et pour réclamer la sépulture. Je n'ai pas été moins frappé de la *dernière consolation,* un jeune enfant lit la Bible à un vieillard; et j'ai admiré le beau serment des Suisses sur le Gruttli, qui est de M. Lucardon, dont le pinceau a fidèlement aussi retracé les horreurs du souterrain de Chillon. Les paysages suisses, et surtout les vues du Mont-Blanc, abondent au musée Rath. Cette exposition fait honneur à Genève : elle montre que les arts n'y sont pas moins florissans que les sciences et les lettres. Il faut toute la force de l'amour de la patrie pour ne point céder au désir de se faire inscrire parmi les citoyens de cette heureuse ville : toutefois, si j'avais quelque chose à changer à ma destinée, une autre attraction, beaucoup plus puissante encore, doublerait bientôt la distance qui m'en sépare. Je suis, etc.

Pavillon du Château de Ferney.

Lith. de Engelmann

XV.E LETTRE.

CLUSE, 3 Septembre 1826.

A Madame la Comtesse Joly de Fleury,

CE matin je me suis séparé de mon ancien ami Cramer: il me semblait, en le quittant, que c'était lui qui, pour la seconde fois, abandonnait la France. L'habitude de voir ceux qu'on affectionne se reprend si vîte! on y renonce si difficilement! Sans rien envier aux divinités de leurs prérogatives, que ne puis-je comme elles attacher ma présence à ma pensée, me fixer, au moins pour quelques instans, auprès des personnes dont mon ame ne s'éloigne jamais! Je reviendrais souvent près de ce digne ami; mais aussi je serais souvent à vos côtés : inaperçu je verrais naître sous votre habile crayon ces images auxquelles vous donnez la vie, ou bien j'écouterais ces nocturnes, ces romances qui reçoivent de la douceur de votre chant un charme dont le compositeur ne se doutait pas, quel que fût son amour pour son ouvrage.

Notre premier soin, en sortant de Genève, fut d'interroger les montagnes. La France est toujours le point vers lequel se tournent les regards quand on veut savoir si le ciel promet des jours sereins. Puisse cette heureuse cité n'en jamais recevoir d'orages que ceux annoncés par les nuées du fort de l'Écluse. Il nous parut tellement écrasé sous leurs masses, que les espérances de la journée furent entièrement détruites. La brèche du Salève n'apportait aucune compensation à ces menaces : elle ne laissait point apercevoir le Mont-Blanc; elle ressemblait à ces cadres dont on a enlevé le tableau. Mais dans les montagnes le temps ne suit pas les règles ordinaires; et, malgré les continuelles apparences de tempête et le mauvais état du baromètre, nous irons à Sallenche ou même à Chamouny attendre le moment où le capricieux monarque des Alpes daignera nous montrer sa tête majestueuse et l'éternelle couronne dont ses aiguilles de rochers l'ont ceinte dans les régions éthérées.

Nous sommes donc entrés en Savoie, après un dernier coup d'œil sur l'onde du Léman, sur les hauteurs de Ferney, sur la chaîne majestueuse du Jura. Ma lettre deviendrait un inventaire, si je vous parlais de tous les objets qui m'ont frappé en chemin. Mais comment garder le silence sur l'agréable et bizarre disposition des champs voisins du beau village de Chêne : leurs limites serrées et rapprochées les coupent en longues bandes, divisées par des ceps de vigne, qui s'alignent jusqu'au pied du Salève. Ici la masse ronde et obtuse de cette montagne lui donne un tout autre aspect que celui qu'elle présente à Genève : sa croupe

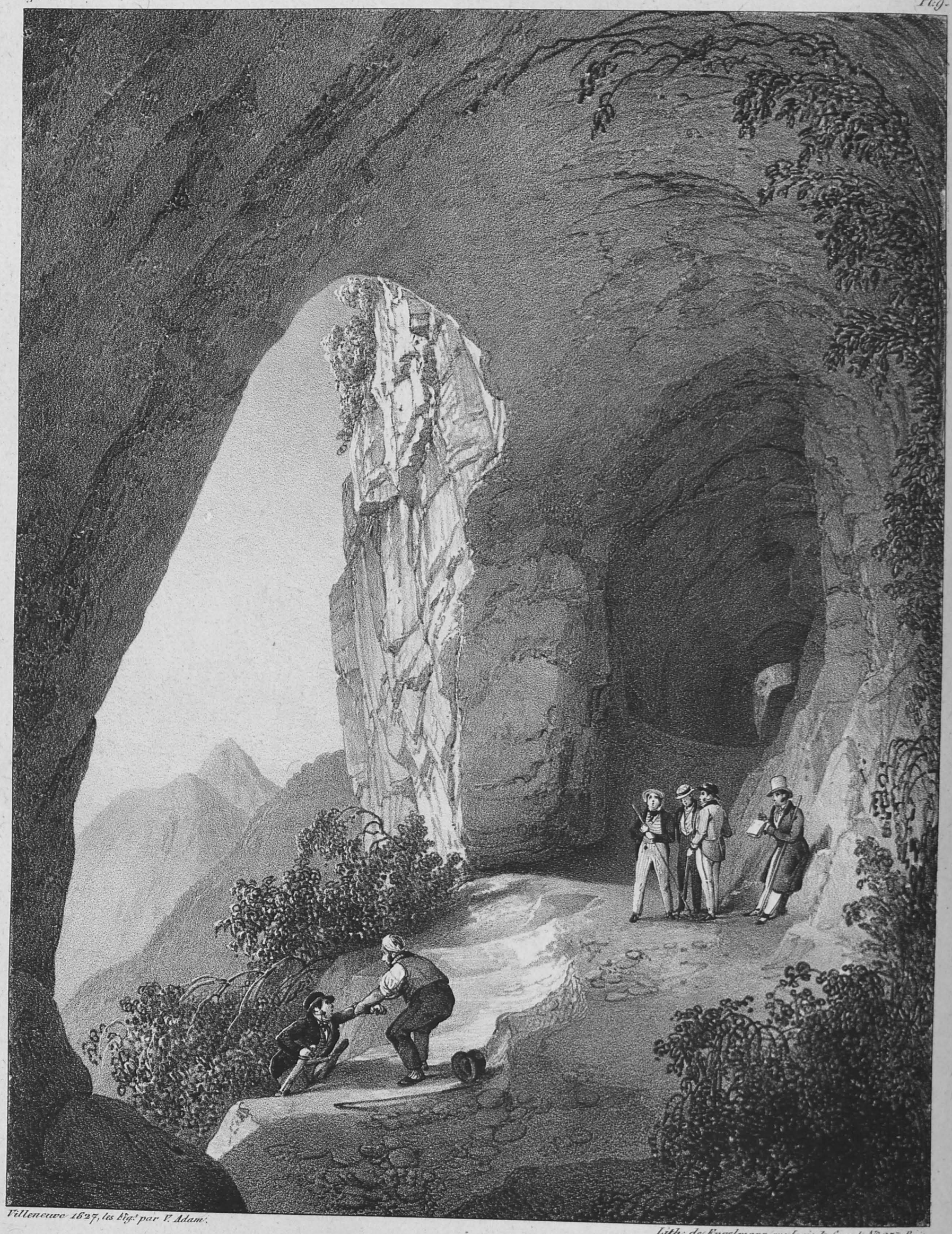
retombe brusquement sur la plaine, et contre sa base on aperçoit un château gothique orné de jolies tourelles. Un peu plus loin un précipice s'est ouvert subitement à côté de la route : dans le fond, la Venoge coule au milieu des prairies. Bientôt le Môle vient occuper le centre du paysage, qui se divise en deux vallées : le Môle est une montagne jetée sur le sommet de la chaîne qui les sépare. On parle de ses cristaux; on s'étonne de sa prodigieuse hauteur, de ses flancs escarpés, qui font face, vers le nord, à la ligne des Voirons; vers le sud, au Montbazon, dont les stratifications se présentent en sens inverse. J'ai vu dans une prairie voisine de la route un rocher s'élever isolé comme la vieille pierre du druide dans le champ du Celte. A côté de ce *peulvan* de la nature, le moyen âge a construit un château à l'imitation du roc. Cependant le roc subsiste : rien n'est changé à sa forme primitive, tandis que le château ne lui ressemble plus. Du faîte de ses ruines on voit sortir des arbres et des broussailles comme on en voit au haut du rocher; mais celui-ci ne refusera jamais aux siens le sol dont ils ont besoin : et quand ces vieilles murailles se déroberont par leur chute aux racines qui les ont lézardées, quand leurs pierres, employées à de nouvelles constructions, auront passé d'édifice en édifice, se seront écroulées de débris en débris, ce bloc éternel sera encore en possession du champ où l'ont jeté les révolutions du globe.

La Bonneville est située au bord de l'Arve, dans une vallée que le torrent couvre de cailloux : on arrive à ce bourg par une longue et belle avenue de peupliers. Mais du côté de la Savoie son aspect est bien plus remarquable. On a peine à se persuader que les maisons du faubourg aient été construites pour des hommes : elles sont fort basses; leur toit est rabattu sur les côtés; leur pignon est pointu; la porte, sauf un petit jour, occupe à elle seule toute la façade : enfin, il est difficile de ne pas les prendre pour tout autre chose; et l'on tient involontairement le milieu de la rue, de peur qu'une chaîne trop longue ne permette au seul habitant qu'on suppose y dormir un bruyant élan vers la route. Ces niches, ou, si l'on veut, ces demeures, renferment cependant des ménages entiers. Il ne faudrait pour en faire des voitures nomades que des roues, on les emmènerait presque aussi facilement que la cabane errante du berger picard.

De la Bonneville à Cluse la vallée se rétrécit : les montagnes deviennent plus escarpées; mais la végétation, toujours belle dans le fond, contraste toujours avec le lit pierreux de l'Arve. On entre enfin dans Cluse; et, après avoir tourné une roche qui a l'air de fermer la route, on ne suppose plus d'autre moyen d'en sortir que de revenir sur ses pas. C'est un parti que je prendrais volontiers s'il me ramenait jusqu'à vous; mais, comme il n'en est pas ainsi, je vais dîner. Je suis, etc.

4.e P.

Pl. 9.



Villeneuve 1827, les fig.s par V. Adam.

Lith.e de Engelmann, rue Louis-le-Grand N.o 27 à Paris.

GROTTE DE BALME.

XVI.E LETTRE.

SAINT-MARTIN, 3 Septembre 1826.

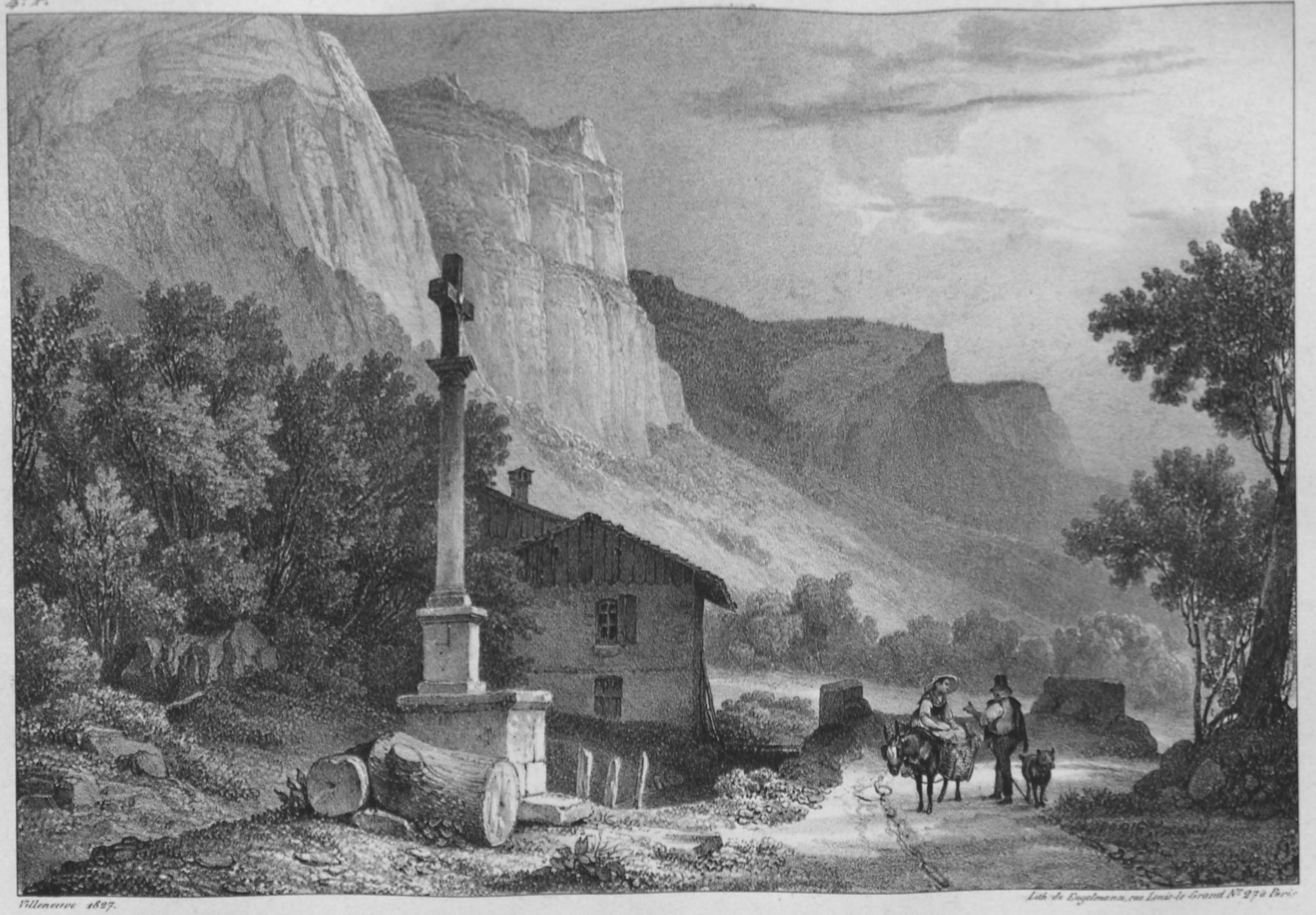
A la Même.

Nous avons trouvé derrière Cluse une déchirure verticale. L'Arve s'échappe en grondant des roches décharnées, qui de toutes parts environnent cette petite ville et se penchent sur ses édifices : le chemin est suspendu à côté du cours du torrent. Il n'y a dans ces lieux que stratifications de pierres, que couches superposées en différens sens. C'est une galerie étroite et profonde : et pour décrire il faudrait appeler à son secours toute la terminologie minéralogique, parler de granit, de pierres calcaires, de schistes, de poudingues; j'aime mieux vous dire que la végétation ne se montre qu'au sommet de ces masses, qu'au sein des nuages. Quelques arbres, comme s'ils se fussent arrêtés dans leur chute, quand l'ouragan les précipita de ces hauteurs, ont accroché leurs débiles racines aux parois de l'escarpement. On marche assez long-temps le long de l'Arve, sans que rien vienne distraire de ces images de destruction. Peu à peu le fond s'élargit, et bientôt on remarque, à sa gauche, l'ouverture de la grotte de Balme : elle est au haut des rochers, comme un observatoire ouvert aux êtres surnaturels dont l'imagination se plaît à peupler les entrailles de la terre.

Les cochers sont tellement habitués aux allures des voyageurs, que le nôtre s'arrêta de lui-même. A peine j'étais descendu de voiture, qu'une dame, élégamment vêtue, me félicita sur l'heureux moment que le ciel m'accordait pour y jouir de la vue. *Jamais l'effet n'en avait été plus beau : je ne pourrais me lasser d'admirer. Les cristaux brilleraient de tout leur éclat, l'écho retentirait à mes oreilles, Maglan, Sallenche, les aiguilles, viendraient tour à tour charmer mes yeux.* Je la prenais pour une voyageuse un peu prévenante; cependant sa démarche n'avait rien d'absolument extraordinaire, et j'attribuais cet épanchement à l'enthousiasme qu'elle éprouvait encore : enfin, je me confondais en politesses pour répondre à cet aimable accueil. Mais tout à coup son sourire s'arrêta, sa figure se rembrunit..... J'avais, à cause de l'heure avancée, remis à un autre voyage la visite de la grotte; et, quand le char se mit à rouler elle ne me rendit point mon salut. *C'est dix francs que vous lui ôtez,* me dit le cocher. *La grotte lui appartient : on n'y pénètre plus qu'en payant.* Le regret de négliger l'une des merveilles du pays, le désir de vous en parler, peut-être même la singularité du fait, nous firent revenir sur nos pas. Un dessin de Villeneuve, que je détache de mon porte-feuille, vous fera voir la grotte de Balme telle qu'on la visitait il y a peu de temps encore : en effet,

c'est de l'intérieur qu'il a pris son point de vue. Vous apercevrez au bord de l'ouverture le dernier des échelons qui servaient à y grimper. On s'avançait d'abord à travers les broussailles jusqu'au pied du roc : on se suspendait ensuite avec précaution à ses inégalités; puis, pour ne pas courir les dangers d'une chute mortelle, l'on se faisait attacher une corde autour du corps, et l'on entrait enfin dans le vestibule de la grotte. La vue de ces beaux cristaux en stalactites; ces longs corridors, dans lesquels il faut souvent marcher accroupi, tandis qu'en d'autres endroits il y aurait place pour des géans; ces abîmes obscurs et profonds, dans lesquels la chute d'une pierre se fait entendre pendant plusieurs secondes; enfin, les brillans effets de lumière que la clarté d'un flambeau promène sur des voûtes qu'on voit rentrer dans leurs ténèbres à mesure qu'on s'en éloigne; tout cela existe encore, tout cela est d'une éternelle beauté. Mais on y parvient sans difficulté. On n'a plus le charme de ce danger que l'on bravait, parce qu'on n'y croyait qu'à demi : l'étrange, le pittoresque ont disparu. Je ne désespère pas de voir bientôt un livre de poste accorder le troisième cheval pour monter à la grotte de Balme. Déjà une route, disposée en rampes croisées, a été pratiquée dans le roc. Plus d'échelle, plus de corde de sûreté : au lieu de cela, une guinguette établie sous un cerisier, une pièce de canon dont le tonnerre ébranle ces voûtes caverneuses, et fait retentir au loin les échos de la vallée. Il n'y a pas jusqu'à l'entrée de la grotte qui ne soit fermée d'une balustrade, comme un amphithéâtre; enfin, cette pièce de cent sous qu'on donnait avec tant de plaisir à l'homme dont la corde préservait d'une chute, payée désormais pour un billet d'entrée, gâte tout ce que la nature promet de jouissance. En descendant j'ai revu la dame à la même place : elle ne s'est plus occupée de moi; elle vantait sa grotte à d'autres voyageurs, prête à les bouder s'ils n'y entraient pas.

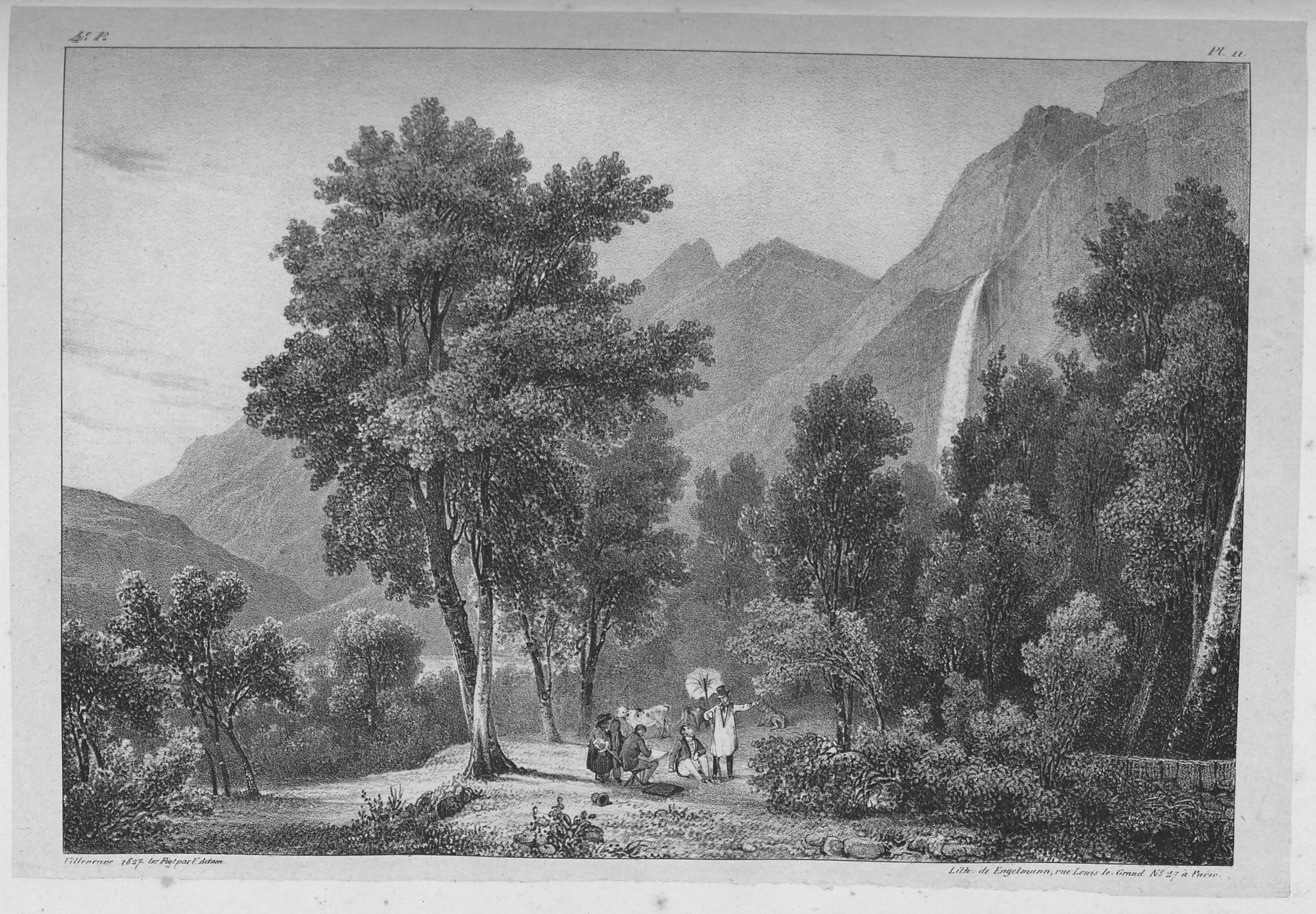
Les rochers continuaient toujours à resserrer la vallée sur les deux rives de l'Arve : leurs cimes prenaient les formes les plus bizarres et les plus variées. Au nord elles présentaient souvent, à une élévation de mille pieds, l'image de forts construits de mains d'homme : une pointe s'élançait-elle de ces murailles imaginaires, elle nous montrait comme une guérite gigantesque d'où la sentinelle veillait au salut de la place; plus loin, une niche immense semblait attendre la retraite de quelque géant. Mais dans le fond, où roulait notre char, tout était vert, fertile et gracieux. La vallée de Maglan, et le village qui l'a nommée, offrent tout le charme d'une nature étrangère aux grandes commotions occasionées par l'écoulement d'un lac; et cependant ils occupent précisément le lieu où jadis ce lac brisait en mugissant ses barrières, et leurs sites rians sont enfermés étroitement entre les flancs nus et décharnés par cette effrayante révolution : on dirait que la montagne a été fendue, puis séparée, et retirée en deux sens opposés, pour faire place à des prairies, à des vergers. Le pont et le crucifix qu'on trouve à la sortie du village ont été pour Villeneuve le sujet d'un charmant dessin. Je voudrais y joindre la description d'une cascade qui se jette du sommet des rochers, comme pour tomber



Villeneuve 1827.

Lith. de Engelmann, rue Louis-le-Grand N.° 27 à Paris

VUE DE LA SORTIE DU VILLAGE DE MAGLAN.



NANT D'ARPENAS.

dans la vallée, qui disparaît ensuite l'espace de plusieurs centaines de pieds; puis se montre de nouveau, comme si elle s'échappait pour la seconde fois du sein de la montagne. Mais je l'abandonne pour le Nant d'Arpenas. Le dessin qu'en a fait Villeneuve étant pris à quelque distance, il me reste à vous peindre l'effet que cette cascade produit de près. Représentez-vous, à huit cents pieds d'élévation droite, une entaille faite au roc vif, et d'où s'élance avec rapidité une colonne écumeuse d'eau plus blanche que la neige. Au lieu de retomber sur le spectateur étonné, elle semble rester dans les airs : agitée d'abord par les vents, comme une gaze flottante, elle n'a plus de chute perpendiculaire; elle est entraînée obliquement en poussière légère, en gouttes argentées, qui mouillent au loin la surface du roc rembrunie par l'humidité. Ce n'est plus une cascade, c'est une vapeur sans corps, un voile aérien. Bientôt on voit reparaître des filets d'argent, qui s'attachent aux flancs de la roche : trois lames brillantes sillonnent ainsi la pierre de leurs ondes, et toutes trois se réunissent de nouveau dans un bassin, qui paraît les absorber et les engloutir; mais elles s'en échappent encore, et retombent avec fracas entre deux grandes parois, dont elles ont creusé et poli la superficie. Parvenu dans la prairie, le Nant devient un innocent ruisseau, aussi paisible qu'il était impétueux : il serpente au milieu des troupeaux qui paissent sur ses bords; et, traversant la route, il va mêler son onde à celle de l'Arve. Je renonce absolument à vous donner une juste idée de la hauteur de cette chute, qu'on ne peut mesurer de l'œil sans être en quelque sorte renversé par l'escarpement. Il me serait aussi difficile de vous faire concevoir l'effet de cette fumée aquatique, plus légère que l'atmosphère, que le vent agite et promène au-dessus de la tête du voyageur, sans qu'il en reçoive une seule goutte : on dirait qu'une force d'attraction inconnue à la science la ramène au rocher, au lieu de l'abandonner aux lois générales de la gravitation.

Dans la disposition où m'avait laissé ce beau spectacle, j'écoutai à peine le directeur d'un parc d'artillerie, composé d'une boîte et de deux canons de fusil. Ce n'est point une ligne de défense opposée par le roi de Sardaigne aux invasions de l'étranger : on ne me demandait point le mot d'ordre. Ces canons-là ne doivent faire que du bruit; mais aussi ils ont la prétention d'en faire plus que tous les autres : leur éclat, frappant rapidement tous les rocs de la vallée, se prolonge en roulant, comme si l'on avait exécuté une salve tout entière. On aime toujours sa patrie. Je me rappelai aussitôt le bel écho du Montet, près Nancy, qui souvent me renvoyait distinctement un vers alexandrin tout entier, et, me laissant le loisir de le prononcer, différait sa réponse au point de me faire craindre qu'il n'eût abandonné son poste.

Nous étions près d'arriver à Saint-Martin. Les montagnes du sud s'arrondissaient en amphithéâtre, couronné par les cimes du Dorant : celles du nord s'élançaient encore plus haut dans les airs, jetant au milieu des nues l'Aiguille de Varens. Le bassin riant du fond devenait plus large et plus riche; enfin, l'Arve coulait tranquille au milieu des prairies de

Sallenche. Mais je ne demandais que la vue du Mont-Blanc : il n'avait point encore écarté ses voiles, que le mouvement des nuages semblait parfois éclaircir. Tout à coup la tête du géant m'apparut interceptée par leurs masses flottantes. Je le reconnus à ses neiges d'une nuance plus prononcée, à ses roches noires jetées au milieu d'elles, à son immobilité dans le mouvement général. L'hôte de Saint-Martin m'apprend que ce n'est là qu'une faible partie du dôme de Gouté. Les nuages ne se dissipant point, je me suis mis à vous écrire : une soirée où il m'est donné de songer à vous sans distraction, vaut mieux qu'un beau jour.

Je suis, etc.

XVII.E LETTRE.

SAINT-GERVAIS, 4 Septembre 1826.

A la Même.

Dès cinq heures du matin toute l'auberge de Saint-Martin était en mouvement. On se succédait avec empressement devant un baromètre placé dans le corridor : chacun demandait à son voisin ce qu'il pensait de la journée. Assurément ce n'est point dans ces Alpes que, pour désigner les conversations oisives, on a imaginé l'adage de la pluie et du beau temps; car la pluie et le beau temps sont ici la principale affaire. Pendant le déjeûner, des chars attelés de deux chevaux viennent les uns après les autres se ranger devant l'auberge, pour conduire à Chamouny les nombreux voyageurs qui ont couché à Saint-Martin : l'on se réunit pour le départ, et les liaisons sont établies du souper de la veille comme entre de vieux amis.

Je ne voulais point aller à Chamouny sans passer à Saint-Gervais, dont on m'avait vanté les bains. L'aubergiste cependant s'opposait prudemment à ce projet : il me représentait que le chemin était impraticable, que le pont de Chède fléchirait sous notre char, et que, si je voulais à toute force visiter les bains, il me faudrait revenir à Saint-Martin manger un déjeûner qu'il aurait soin de préparer. Je n'eus pas de peine à préférer son vin à l'onde de l'Arve, dont il menaçait de faire le Styx, et je promis de revenir à sa table, qui est aussi bonne que lui-même est obligeant et prévenant. Je partis donc pour Saint-Gervais : en traversant l'Arve, Sallenche et les prairies, nous admirions les belles coupes des montagnes, la pointe de l'Aiguille de Varens et le bloc effrayant qu'elle suspend au-dessus de l'auberge de Saint-Martin; plus loin, sur le prolongement septentrional de la même chaîne, l'Aiguille de Platet s'avançait horizontalement en proue de vaisseau, comme si elle se disposait à franchir la vallée, ou bien comme si le lac

Villeneuve 1827.

Lith. de Engelmann, rue Louis-le-Grand N.o 27 à Paris.

BAINS DE St. GERVAIS.

antique qui s'est écoulé de ces lieux avait abandonné ses navires aux pétrifications des siècles. Peut-être la nature a-t-elle voulu laisser ici un symbole de la navigation; peut-être a-t-elle construit à dessein cette nef, qui ne doit quitter sa station, qui ne pourra secouer sa cargaison de neige que quand tous les navires humains auront fait naufrage, que pour accomplir le dernier jour du monde. Des buissons de romarins et d'épine-vinette, puis des bosquets, enfin l'entrée d'une gorge étroite près du pont de Bonnant, nous ont conduits dans le lieu solitaire où l'on a caché les bains de Saint-Gervais. Le principal corps de logis, serré entre les rochers et le torrent, présente deux pavillons arrondis, que rejoint une élégante galerie. On a eu la singulière idée de mettre une gazelle à la lucarne de chacun des pavillons. Dans la cour intérieure il y a des cabinets commodes pour les baigneurs. La source est sulfureuse et thermale : l'eau est d'une odeur désagréable, pareille au goût de celle de Cotterets. Il n'est pas besoin de vous dire qu'elle guérit les rhumatismes, les maladies de la peau; qu'elle est lénitive, purgative, détersive. J'aime mieux appeler votre attention sur le pont zigzagué que Villeneuve a dessiné, et sur la belle cascade du Bonnant, vers laquelle conduit ce pont. Cent moulins à la fois ne produiraient pas un pareil tapage; car elle est encaissée entre des rochers qu'elle heurte en tournant dans une galerie profonde, plus éclairée que le bassin qui la reçoit. Ce singulier effet de lumière, et la courbure subite et violente des flots, commandent l'admiration. Les bords de ce bassin sont ornés d'une abondante végétation. Par un jeu de la nature les rochers forment des espèces de voûtes en arcades, comme pour servir de support à la montagne boisée qui renferme ce lieu sauvage. Le Nant d'Arpenas n'est pas aussi nourri; cependant il est beaucoup plus étonnant: ici l'onde ne se répand pas en poussière humide par le seul effet de la hauteur de sa chute, elle rejaillit du fond de son nouveau lit; enfin, pour se précipiter, le Bonnant arrive entre les montagnes, et ne tombe pas comme le Nant de la région des nuages.

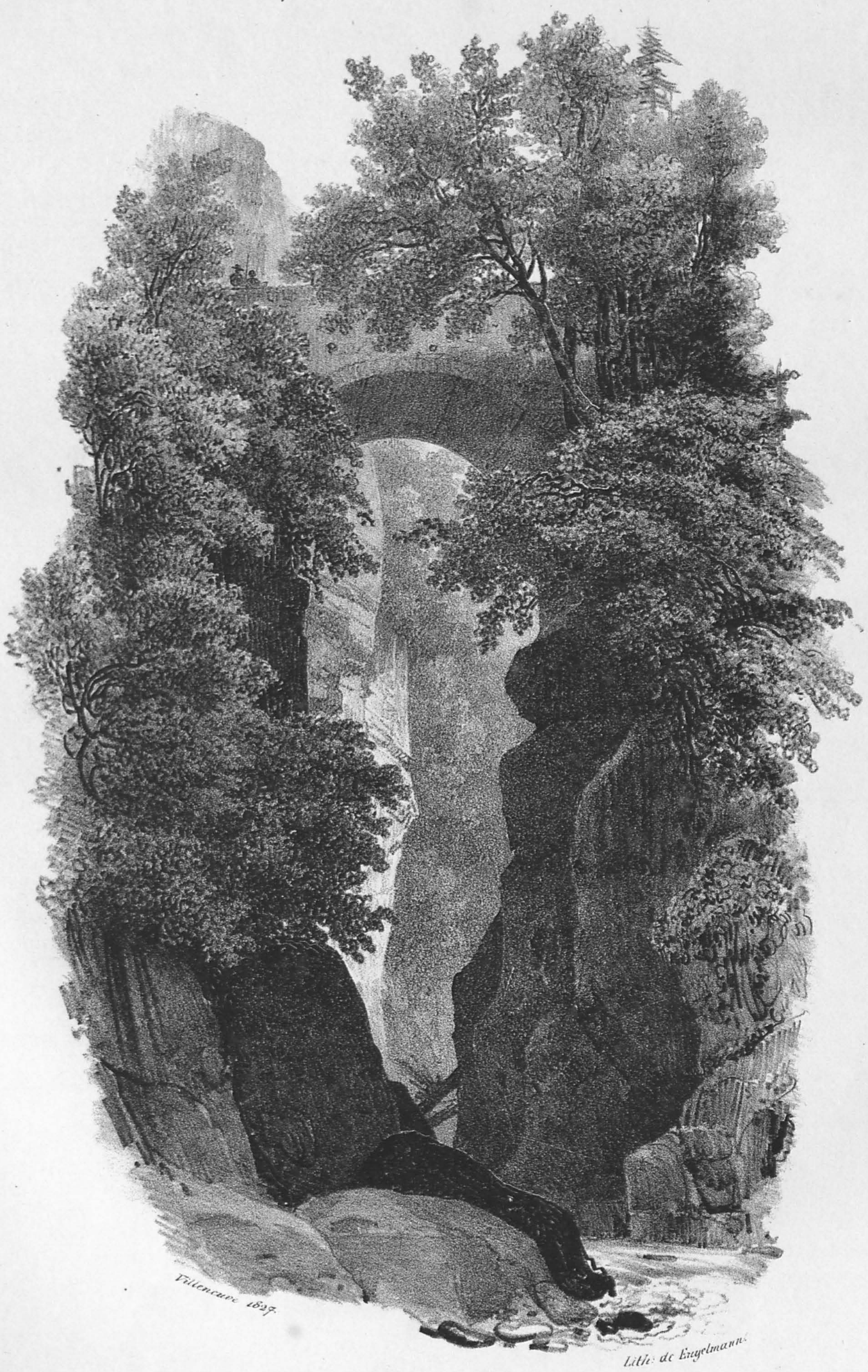
A notre retour nous sommes montés au village par un sentier toujours tournant, toujours revenant sur lui-même : on s'élève si haut qu'on ne voit plus les bains; et si l'on entend encore gronder le Bonnant, le précipice est trop profond, la montagne opposée est trop rapprochée pour que l'œil puisse y plonger; il n'aperçoit que la cime des sapins qui en descendent. Le clocher de Saint-Gervais, placé au bord de ce goufre, fait briller sa flèche de fer-blanc sous les rayons du soleil : elle contraste avec les noires aiguilles des arbres de la vallée, avec les glaces et les neiges du Miage, qui s'élève au-dessus de Saint-Gervais, et qui s'enfonce dans la chaîne du sud comme une haute galerie blanche. C'est là l'entrée de la vallée de Monjoie, qui se prolonge jusqu'au Col du Bonhomme, et dans laquelle se trouve caché le charmant village de Contamines. Combien je voudrais qu'il me fût permis de le visiter, de gravir cette chaîne sauvage, et de descendre encore chez les successeurs de ces fiers Salassiens que la toute-puissance d'Auguste ne put réduire à l'obéissance que par les efforts les plus grands!

Un siècle auparavant le consul Appius et cinq mille Romains avaient été massacrés par ce peuple belliqueux. J'aimerais à marcher sur ce sol où combattit Messala, plus célèbre encore par l'amitié de Tibulle que par celle d'Auguste, à fouler cette terre où Varron établit un camp, qui devint ensuite l'*Augusta* des prétoriens. Mais il faut renoncer à ces excursions archéologiques; car le temps nous promet quelques instans favorables, et le Mont-Blanc pourrait bien s'envelopper de voiles désormais impénétrables pour nous, si nous le négligions pour la cité d'Aoste, quand il voudra bien recevoir le tribut de notre admiration.

Il faut donc nous contenter du spectacle que la vallée de l'Arve étale à nos regards : du haut de Saint-Gervais, ils se portent sans cesse sur l'amphithéâtre aérien du Dorant, dont les gradins s'élèvent successivement, et comme par étage, jusque dans les nues, laissant Sallenche et ses prairies dans le centre de son arène, tandis qu'à l'opposite l'Aiguille de Varens semble couronner l'avant-scène de ce théâtre sublime, dont la nature fait seule les frais. Dans le lointain on distingue encore la vallée de Maglan : on la voit s'enfoncer et se rétrécir entre le Dos-du-Mulet et les parois de la grotte de Balme; mais à droite de ce tableau superbe, et vers cette immobile proue de l'Aiguille de Platet, on reconnaît la route de Chamouny. Au-dessous du hameau de Passi on voit aussi se rejoindre la chaîne d'où le navire de rocher paraît s'élancer, et celle d'où l'on contemple tant de beautés : l'Arve seul les empêche de se rencontrer; et le chemin, ne trouvant plus même à se placer sur ses bords, monte tout à coup vers les hauteurs de Platet. Il est peu de sites comparables à celui-ci : chaque pas en change la disposition : et si l'imagination réclame des souvenirs historiques, elle se reposera avec satisfaction sur un brave de l'armée qui naguère fut nommée *grande* par celui qui lui devait sa grandeur, sur un homme qui fut à la fois guerrier, savant et peintre habile. Le général Bacler d'Albe, auquel l'Italie doit ses meilleures cartes, avait fait à Sallenche un séjour de sept ans : il était peintre avant de vouer son épée à la France. Étonné de la beauté de ce pays, il s'était arrêté au pied des Alpes pour étudier la nature, au lieu d'aller voir au-delà des monts les ouvrages des hommes. Dans la suite, Bacler d'Albe revint dans ces lieux, dont il avait tant aimé le séjour; puis il combattit encore, et la victoire ne connaît le nom d'aucun champ de bataille où elle ne l'ait aperçu à côté de celui dont elle avait fait son favori..... Sallenche est riche d'une des plus jolies conceptions de Florian : il y a donné un asile à sa Claudine, délaissée par son séducteur.

Le diable est l'architecte obligé de tous les ponts difficiles à construire : il a fait aussi celui de Saint-Gervais, qui se jette d'un roc à l'autre, à plus de cent pieds au-dessus du Bonnant. Du sein même de la pierre s'élancent des arbres aussi vigoureux que si la terre la plus féconde nourrissait leurs racines. C'est une merveille de la nature; en voici une d'un autre genre. Tous les soirs, dit-on, Satan lui-même, sous la forme d'un chat, vient s'asseoir sur le parapet du pont. J'aurais désiré savoir s'il grossissait à la vue, s'il prenait d'autres formes, s'il s'attaquait

aux passans; mais mon guide était un de ces esprits forts qui gâtent toutes les traditions : il alla même jusqu'à dire que la constance de ce chat infernal venait uniquement de ce qu'il y avait des rats logés dans le roc. J'eus beau le presser de questions, lui citer un autre pont d'où l'on voit chaque nuit se précipiter l'ame d'un malheureux, en punition de ce qu'il s'était ainsi donné la mort; j'eus beau le prier de me dire, du moins, ce qu'en rapportaient les gens plus crédules..... *C'est un chat,* m'a-t-il répondu; *un chat, rien de plus, et puis bon jour.* Où allons-nous? Vous voyez bien qu'il est temps de mettre un terme aux progrès du philosophisme : même en Savoie le peuple s'aperçoit que la principale affaire des chats est d'attraper les souris. Je suis, etc.



Pont du Diable à St. Gervais

4e P.

Pl. 13.

Villeneuve 1827.

Lith. de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N.o 6.

VUE D'UNE PARTIE DU VILLAGE DE St. GERVAIS.

XVIII.E LETTRE.

Aux bains de Saint-Gervais, 4 Septembre 1826.

A Madame la Comtesse Toby de Fleury,

Pour rejoindre notre char il a fallu redescendre aux bains, et je n'ai point voulu quitter ce charmant village sans le parcourir tout entier. Chemin faisant nous avons rencontré quelques jeunes gens qui paraissaient s'éloigner de leur pays. Mon guide m'apprit qu'ils allaient à Paris pour y faire le métier de commissionnaires. C'est en effet de la Savoie que nous viennent les plus fidèles serviteurs et les ouvriers les plus actifs. Mais comment se peut-il qu'ils abandonnent ces beaux lieux pour chercher, dans une grande ville, une vie pénible et laborieuse? On en cite un assez bon nombre qui rapportent ensuite ce qu'ils ont épargné; et, de retour en Savoie, ils ajoutent à une aisance honnêtement acquise le bonheur d'en jouir dans leur patrie, au milieu des plus beaux sites de l'Europe.

Je vous envoie un joli dessin que Villeneuve a fait de quelques maisons du village : on y voit pour ainsi dire la cime des arbres descendre par degrés dans le gouffre, au fond duquel mugit le Bonnant; mais vous ne pourrez connaître sa profondeur. Nous avions mis près d'une heure à gravir l'escarpement : il nous fallut beaucoup moins de temps pour redescendre, en courant sur les détours d'un sentier plus rapide. La cour des bains nous paraissait d'abord fort petite : les chevaux et les hommes qui s'y trouvaient, recevaient de notre élévation cette apparence d'êtres microscopiques, que prennent les habitans d'une ville aux yeux de celui qui les regarde du haut d'un clocher élancé dans les airs. Enfin nous voici de retour au milieu des baigneurs et des étrangers : plusieurs se disposent à partir pour Chamouny.

Les piétons s'y rendent quelquefois en franchissant les montagnes qui sont au-dessous de Saint-Gervais. C'eût été pour nous le parti le plus prudent; car je vous ai parlé des menaces que notre hôte de Saint-Martin nous avait faites d'être placés entre la nécessité de revenir passer l'Arve vis-à-vis de son déjeûner et le danger de franchir le pont de Chède, qui ne pouvait manquer, disait-il, de verser ses voyageurs dans le torrent. Mais la fortune protège toujours l'audace, et rien ne détourne d'un déjeûner à faire à trois lieues, comme un déjeûner qu'on a sous la main : celui que nous venons de prendre à Saint-Gervais ne me permet plus de calculer que l'ennui du grand détour qu'il faudrait faire pour parvenir à un point qui est presque vis-à-vis l'endroit où nous allons sortir de la gorge du Bonnant. D'ailleurs je viens de

recruter d'autres voyageurs non moins osés : nous passerons de compagnie; et, quoiqu'il soit plus périlleux de faire peser sur un pont en ruines deux voitures qu'une seule, le danger s'affaiblit en apparence de tout ce qu'il gagne en réalité. On dirait qu'en augmentant le nombre de ceux qui s'y exposent, on déploie contre lui des forces plus imposantes : l'on raisonne pour éviter une chute, comme s'il s'agissait d'attaquer un ennemi ou de se défendre contre une troupe de brigands, et l'on part avec sécurité. Adieu; le premier char roule déjà, et je m'élance dans le second. Je suis, etc.

XIX.E LETTRE.

Servoz, 4 Septembre 1826.

A la Même.

Je ne veux pas que vous puissiez penser qu'en s'écroulant sous nos pas le pont de Chède a mis fin à mon attachement pour vous. Nous nous en sommes bien tirés. Sa surface inclinée nous a laissé quelques points d'appui, et les chars eux-mêmes, dégagés de leurs poids, ont franchi l'Arve sans qu'une violente métamorphose en ait fait des nacelles chavirées.

Le village de Chède est par lui-même assez peu de chose : ses habitations ont une apparence de pauvreté que l'aspect de la population confirme pleinement. Je crois en effet qu'il n'y a dans ce lieu d'autres propriétaires que ceux de la cascade, et qu'elle appartient par indivis à tous à la fois. Rien de plus insupportable que cet impôt que la mendicité prélève sur l'admiration; cela vous arrache si désagréablement à la contemplation de la nature. Plus de solitude! plus d'illusion! A peine êtes-vous descendu de voiture, qu'une multitude de petits guides déguenillés s'empresse à vous conduire vers la chute d'eau. En avez-vous choisi un, tous les autres vous suivent en troupe. Les hommes et les femmes s'y joignent bientôt, ou bien ils vous attendent au bord de chaque fossé, aux limites de chaque champ; et quand vous franchissez la moindre rigole, une planche se trouve sous vos pieds, et tout aussitôt on vous crie : *Monsieur, c'est ma planche.* Votre monnaie a-t-elle répondu à l'avertissement, une autre voix vous dit : *Monsieur, c'est mon champ.* Vous achetez votre droit de passage au moyen de tout ce qui vous reste d'argent menu. Enfin vous voilà près de la cascade; vous l'admirez : et sa double gerbe, son élévation au-dessus de votre tête, sa profondeur sous vos pieds, vous absorbent dans une contemplation qui va devenir délicieuse. *Monsieur, ce banc sur lequel vous êtes assis, je l'ai fait faire, afin que vous pussiez mieux jouir de la vue; donnez pour ce banc.....*

Mais vous n'avez plus de monnaie, et, forcé de regarder la cascade à crédit, vous assignez à votre cocher, et cette femme prévoyante et beaucoup d'autres qui viennent s'y joindre de tout le village pour réclamer le prix de tous les pas que vous avez faits ou que vous ferez encore. Excédé de tout cela, vous redescendez promptement, accompagné de tous les créanciers mendians envers lesquels vous avez contracté des obligations ou qui sollicitent encore des promesses, et vous vous estimez fort heureux quand le char vous éloigne d'un lieu d'où l'on ne s'arracherait qu'avec peine, si la nature y était seule en possession d'occuper l'attention de l'étranger.

Avec un volume d'eau tout aussi considérable que celui de la chute du Bonnant, la cascade de Chède fait beaucoup moins de bruit. D'abord elle n'est point enfermée entre les rochers, elle se précipite le long de leurs parois, en distribuant ses ondes de la manière la plus pittoresque; tandis qu'à Saint-Gervais le Bonnant rassemble toutes les siennes, comme si son principal objet était de faire le plus de bruit possible. A Chède c'est un torrent qui du sommet de forêts aériennes tombe de bassin en bassin jusqu'au fond d'un abîme. Le dessin ne peut vous en montrer la hauteur; il ne peut vous donner tout entière la cascade, qui se compose de cinq gerbes ou de cinq étages; car le banc sur lequel on se place est fort élevé au-dessus des bassins inférieurs, d'où l'on voit l'onde rebondir encore et rouler sur elle-même en écume brillante avant de s'écouler vers l'Arve. On dirait qu'en se ménageant plusieurs réservoirs intermédiaires, ce torrent a voulu se préserver lui-même d'une chute si profonde. Si l'on en considère le sommet, l'onde paraît d'abord se retenir entre les arbres de la forêt : elle ne s'élance pas immédiatement comme le Nant d'Arpenas, elle se creuse un talus; mais bientôt elle est obligée de le quitter pour tomber, rebondir et retomber cinq fois, soit qu'elle se forme en gerbes serrées, soit qu'elle divise en deux nattes d'argent sa chevelure humide. La végétation cependant n'abandonne point le torrent; et, comme pour lui rendre ce qu'elle lui doit d'agrément, la forêt fait descendre à ses côtés quelques beaux arbres : elle entoure ses bassins, et les enrichit de la verdure la plus variée. On conçoit aisément comment cette chute, souvent interrompue, et partout suivie par la forêt, paraît moins étonnante que le Nant, qui se sépare brusquement des flancs de la montagne, tombe sans intermédiaire au fond de la vallée, et ne se repose qu'en s'arrêtant pour ainsi dire dans les airs, qu'en dispersant en poussière l'eau, qui, réunie, serait obligée de se précipiter avec impétuosité. D'ailleurs, pour contempler le Nant, le voyageur est au pied de l'escarpement : pour regarder la cascade de Chède, il monte lui-même à une assez forte partie de sa hauteur. C'est l'aiguille de Varens qui fait à la vallée ce beau présent. Au commencement de l'été elle en augmente ordinairement la magnificence, en se dépouillant de ses neiges au profit du torrent. Dans les Alpes les eaux suivent une règle inverse de celle qui les gouverne partout ailleurs : c'est toujours en été qu'elles sont le plus abondantes.

Mais l'aiguille de Varens a fait à cette vallée de plus funestes dons. Pour aller à Servoz, nous avons passé sur les débris d'un effroyable éboulement. Le sol n'est composé que de fragmens de rochers, et le Nant noir, qui tient son nom de la couleur de ces ruines de la nature, s'échappe tristement à travers leurs pierres sinistres. Il n'y a pas soixante-quinze ans qu'elles étaient encore sur les hauteurs d'où s'élancent et le Nant d'Arpenas et la cascade de Chède. Un jour des mugissemens affreux se font entendre : la montagne d'Anterne se brise; elle vole en poussière et en éclats, et pendant plus d'une semaine elle lance sur la vallée trois millions de toises cubes de rochers. Un naturaliste envoyé de Turin eut encore le temps d'arriver, de contempler et d'étudier cet effroyable phénomène.

Après une montée longue et pénible nous avons passé à côté du lac de Chède. Dans un pays où tout est si grand que les mots sont toujours impuissans pour répondre aux images qu'on leur demande, on a droit d'être surpris de voir appeler lac ce qui serait à peine un étang. Cette pièce d'eau n'est ni large ni belle; mais elle est couchée sur ce plateau comme un miroir limpide, chargé de réfléchir le Mont-Blanc. Le lac de Chède en reçoit la cime neigeuse: il la plonge dans ses profondeurs imaginaires autant qu'elle s'élève réellement dans les régions éthérées. L'image de ce colosse s'y montre plus douce; et quand les feux du soleil rendent l'éclat de ses glaciers trop vif pour les yeux, on peut admirer ce beau spectacle dans le lac, à peu près comme on observe une éclipse de soleil au fond d'un baquet. Si la comparaison est étroite, du moins elle est autorisée par le peu d'étendue de son objet. On vante beaucoup la fraîcheur de cette eau : les enfans de Chède ne manquent pas de se trouver là pour la puiser à l'endroit où elle est le plus froide; et, pour peu qu'on ait gravi la côte à pied, on peut au moyen de quelques sous faire l'acquisition de rhumatismes et de fluxions de poitrine.

Auprès du lac de Chède on entend gronder l'Arve, dont la chute pittoresque remplit d'écume l'étroit défilé dans lequel le resserre la montagne. On admire ordinairement ce beau spectacle sur le pont des Chèvres, qui est à quelque distance de la route : mais trop de personnes s'offraient à m'y conduire, pour que je voulusse y aller; et, dans la crainte qu'on ne me gâtât encore la nature comme tantôt à la cascade, j'aimai mieux ne pas voir la chute de l'Arve que d'être empêché d'en jouir. Je suis donc descendu dans la vallée de Servoz, et, pour me dédommager, je me suis arrêté dans une prairie qui en occupe le fond, sur le lieu même où, l'année dernière, Villeneuve a fait du Mont-Blanc un dessin qui m'épargne une description impossible. Veuillez remarquer toutefois que l'artiste n'a pu vous donner l'idée de la hauteur des sommités qui se jettent au devant de ce pic énorme, et qui lui servent en quelque sorte de cadre. Il y a entre les montagnes qui sont sur le premier plan et celles du second, des profondeurs immenses. Derrière celles-là, ces croupes majestueuses frappent l'imagination de quelque chose d'indéfinissable : il y a du vague jusque dans la précision de leurs formes. La pensée demeure étonnée, confondue, et ne peut comprendre où finit cette

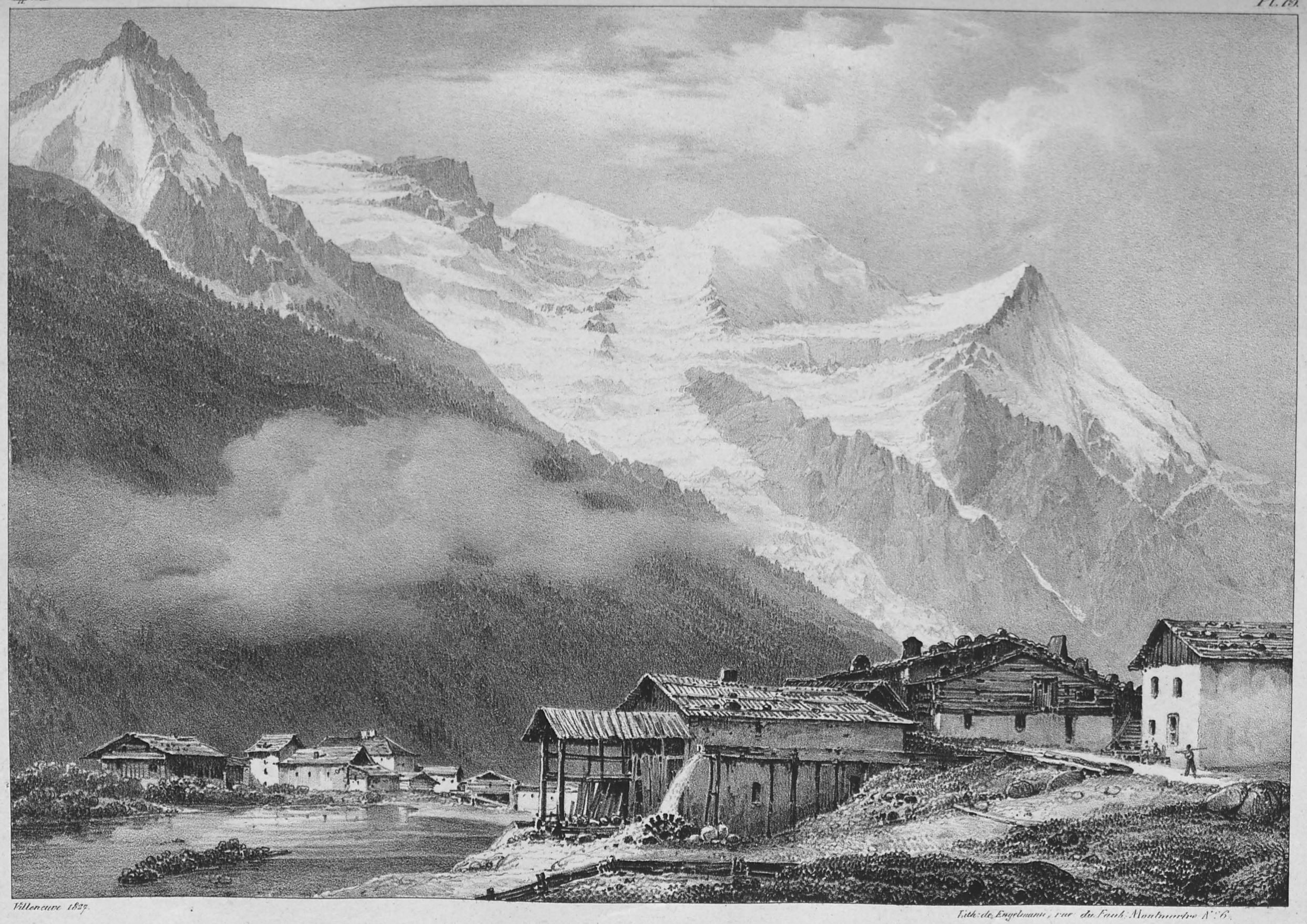
Villeneuve 1837.

Lith de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N.°6.

VUE DU MONT-BLANC PRISE DE SERVOZ.

4. P.

Pl. 65.



Villeneuve 1827.

Lith.de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N.°6.

VUE DU MONT-BLANC ET D'UNE PARTIE DU VILLAGE DE CHAMOUNY.

masse, où commence l'atmosphère, et cependant l'œil ne s'égare pas : c'est pour le grand architecte du monde le comble de l'édifice. Si nos organes étaient moins imparfaits, si la surface du globe était plus unie, nos regards s'étendraient de là sur tout le continent; la carte européenne se déroulerait à nos yeux sans être rétrécie à la mesure d'aucune échelle. M. Bourrit y a très-bien reconnu la Méditerranée. Que l'on me dise que ma vue s'étendra jusqu'à vous, je ne connaîtrai plus de péril, j'y monterai; et, content du résultat de mon voyage, je me soucierai peu que le reste de la terre se montre à découvert, ou me reste caché.

Je suis, etc.

XX.e LETTRE.

CHAMOUNY, 4 Septembre 1826.

A la Même.

LE village de Servoz est construit sous des arbres à tiges droites et grêles, et se trouve comme divisé en deux quartiers par une belle pelouse de verdure qui vient interrompre ces bosquets régulièrement alignés. Les cabanes sont la plupart de bois. A côté de l'auberge où nous nous sommes arrêtés, il y a un beau cabinet d'histoire naturelle, où les voyageurs peuvent acheter tout ce que les Alpes offrent de remarquable en fait de cristaux, de plantes et d'objets d'histoire naturelle.

A la sortie de Servoz nous avons aperçu le tombeau du malheureux Eschen, qui a fait en vers une excellente traduction d'Horace. L'amour de la science l'avait attiré au sommet du Buet. Eschen était demeuré sourd aux exhortations de son guide; toujours il marchait de quelques centaines de pas en avant. Tout à coup il disparaît : en vain son ami, M. Simschen, l'appelle; il était dans une crevasse de plus de cent pieds de profondeur. Le guide et M. Simschen coururent à Servoz chercher du secours, et .sans perdre un instant on se remit en route; mais Eschen était gelé: il était debout, et tenait ses bras étendus au-dessus de sa tête. A côté de ce tombeau on voit des bâtimens qui servaient à l'exploitation d'une mine de cuivre, de plomb, et même d'or et d'argent. Cette mine, qui date du régime français en Savoie, est maintenant abandonnée : peut-être que les résultats ne répondaient pas à l'attente des entrepreneurs.

Le chemin qui sort de Servoz pour aller à Chamouny est fort justement nommé *les Montées*: il s'élève sans cesse le long de l'Arve, qui, toujours plus serré contre les rochers opposés, gronde toujours plus impétueux dans des précipices toujours plus profonds et toujours plus étroits.

Bientôt ce ne sont plus que roches noires coupées à pic, que maigres sapins suspendus à leurs flancs stériles. Enfin, après avoir franchi *les Montées,* l'on entre dans la vallée de Chamouny. La scène change : la rivière, au lieu de se cacher au fond d'un abîme de plusieurs centaines de pieds, coule presque au niveau de la route. Successivement on aperçoit les pointes qui s'élèvent à l'orient du Mont-Blanc : on distingue l'aiguille du Midi, celles de Tacul, d'Argentière et du Tour; elles élancent leurs aigrettes de rochers effilés à des hauteurs rivales du sommet principal. Les pyramides éblouissantes du glacier des Bossons se détachent de la sombre verdure des forêts de sapins; et, plus loin, le glacier des Bois se présente comme l'écoulement imaginaire de la mer de glace. C'est assurément une chose bizarre que de commencer la description d'une vallée par annoncer qu'elle est à près de trois mille deux cents pieds au-dessus de la mer. Mais peu importe cette singularité, quand on se trouve au-dessous d'un dôme de neige qui lui-même élève à onze mille cinq cents pieds plus haut sa bosse de dromadaire, et qui s'entoure, à plus de huit mille deux cents, d'une couronne de pointes de granite acérées comme des aiguilles, et semblables aux tourelles d'un édifice gothique. On voit descendre de ces sommités effrayantes de longues langues de glace; elles s'avancent par intervalles sur les champs de la vallée, et toute cette masse paraît supportée et encaissée par de vastes contre-forts, du sein desquels le Mont-Blanc sort comme d'un calice immense dont la coupe reposerait sur les montagnes méridionales. Le prolongement de cette chaîne porte le Montanvert et la mer de glace, puis les aiguilles de Charmoz, et enfin le glacier d'Appendant. En face, une chaîne non moins droite et parallèle dans sa direction précède et le Brevent et le glacier du Buet : elle est armée aussi d'aiguilles nombreuses, qu'on nomme *les aiguilles rouges;* et, comme la ligne du sud, elle court rejoindre à l'est le col de Balme, qui ferme cette vallée. Le fond n'a pas un demi-quart de lieue de largeur, tandis que l'ascension droite des montagnes est de près d'une lieue. En plusieurs endroits, et surtout là où des glaciers en descendent, il y a des collines qui s'avancent, et servent comme de cloisons pour diviser ce long corridor en compartimens : telles sont celles des sources de l'Arveyron, celle du glacier de l'Appendant; mais ces collines ne se montrent qu'après Chamouny, et n'empêchent pas d'ailleurs que la vue ne puisse mesurer la longueur de la vallée. Les maisons de Chamouny sont groupées autour du prieuré et sur les bords de l'Arve, et les chalets du village bordent çà et là les lisières de la forêt. En arrivant j'ai vu récolter de maigres et tardives moissons, que l'industrie des habitans arrache péniblement à l'âpreté d'un climat où l'hiver dure depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai.

C'est une chose surprenante que la facilité avec laquelle on accrédite les contes du plus absurde charlatanisme. J'ai lu partout que cette vallée, inconnue jusqu'en 1741, avait été miraculeusement découverte par l'audace sans exemple de l'Anglais Pokoke et de son compagnonWindham. On nous rend compte de leur hasardeuse expédition vers les *montagnes maudites;* c'est ainsi qu'on les appelait alors : on en parle avec non moins de pompe que

4e l.

P. 16.

Villeneuve 1827.

Lith. de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N.° 6.

Fig. par V. Adam.

VUE DU MONTANVERT ET DE LA MER DE GLACE.

s'ils eussent enrichi nos cartes d'une île de l'océan Atlantique, ou d'un passage vers la baie d'Hudson. Grand récit de préparatifs militaires, grandes précautions nutritives; on arrive ainsi vers le 40.e degré 41′ 52″ de latitude, et l'on pénètre jusqu'à dix-huit lieues dans l'intérieur des terres au-delà de Genève. Cependant l'on n'a garde d'entrer dans les cabanes des naturels : on campe, on bivouaque, et l'on s'en retourne bien vîte pour raconter à M. Baulacre, bibliothécaire de Genève, ce qu'on a fait de conquêtes pour la géographie; enfin, une belle relation apprend à l'Europe et au monde entier qu'il y a dans cette vallée, chose étonnante! miraculeuse!..... un village sans auberge. Mais ce que ne dit point cette ambitieuse relation, c'est que les douces vertus de S. François de Sales y avaient répandu leurs bienfaits deux siècles avant cette ridicule parade; elle se tait sur les rapports du prieuré avec l'évêché, et n'a garde de rappeler qu'à la fin du 11.e siècle un comte de Genève y établit un couvent de bénédictins. Tout est découverte pour les gens qui ne savent rien.

Aujourd'hui c'est bien différent : il y a dans cette Tombouctou de Pokoke trois beaux hôtels, où règne une telle affluence d'étrangers, que souvent ils suffisent à peine. Jamais la nature n'a été plus à la mode, ni la mode plus près de la nature. Des dames parées à robes garnies, des Anglaises en robes de voyage richement brodées, des hommes en habit noir et en grande tenue. Qui croirait qu'il s'agit de gravir le Montanvert et de s'en aller au sommet des Alpes? Tel est cependant le spectacle que nous offre à présent l'auberge de l'Union. On sert un dîner de soixante couverts; et quelques dames, en l'attendant, occupent le piano; d'autres, le coin du feu; car il en faut souvent, et même en été. Les voitures ne cessent d'arriver devant la porte; et, de peur de n'avoir plus de places à table, on court les marquer par sociétés de cinq ou six. M. Charlet, c'est l'aubergiste, va, vient, anime ses garçons de la voix, du geste, du regard : il n'y a pas plus de mouvement sur un navire pendant la tempête. Le maître de la maison est un ancien officier revenu dans sa patrie, et il est difficile de rien imaginer de mieux que ce que l'on trouve chez lui.

Tantôt le Mont-Blanc s'enveloppait de nuages épais, tantôt il dégageait une partie de ses aiguilles et de ses dômes. Nous le voyons en ce moment tout entier, et rien de ce que le dessin de Villeneuve a fixé ne se dérobait plus à notre vue : il vous l'a montré de Servoz; c'est encore lui qui vous le fera connaître de Chamouny. Quelle dut être l'anxiété de M.me de Saussure quand son intrépide époux gravissait à sa vue ces masses de neige et de glace! Restée à Chamouny, de quels vœux elle accompagnait cette caravane périlleuse qu'elle voyait s'avancer péniblement vers le sommet, et qui, après deux jours de marche, eut besoin de deux heures encore pour monter seulement de cent cinquante pieds de plus sur ce terrain mouvant. Alors toutes les cloches de la vallée s'ébranlèrent, tous les êtres vivans semblaient suspendre leurs travaux habituels pour participer aux efforts de ces courageux compagnons du naturaliste. Sa troupe ne pouvait plus faire dix pas sans se reposer, tant la rareté de l'air épuisait les

forces. Le pouls de M. de Saussure battait cent pulsations par minute; l'eau exposée au soleil se convertissait subitement en glace; le ciel paraissait d'un bleu foncé, et, quand on se mettait à l'ombre, on pouvait voir les étoiles. On retrouve partout l'image de cette célèbre expédition, et les petits tableaux qui représentent ailleurs des batailles ou des saints, montrent ici M. de Saussure marchant avec un bâton ferré, et ses dix-huit guides, portant, les uns, des échelles, les autres des haches, des vivres ou de la paille : on les voit tailler des escaliers dans les pyramides de glace, ou pratiquer un passage sur des crevasses. On parle moins des ascensions de M. Bourrit, qui cependant ne furent pas moins audacieuses. Pendant l'une d'elles, M. Woodley, qui l'avait accompagné et s'était égaré, eut les pieds et les mains gelés. Depuis, quelques Anglais ont encore osé entreprendre ce voyage. On dit même qu'en 1822 et en 1823 deux d'entre eux ont complétement réussi; mais, de retour à Genève, ils trouvèrent fort singulier qu'on leur demandât quelles étaient leurs observations : ils n'avaient affronté tant de périls que pour l'originalité du fait.

Pendant long-temps M. de Saussure entretint à sa solde une multitude de guides : il parcourut tous les glaciers voisins, et dépensa une grande partie de sa fortune à ces nobles travaux, qui sembleraient avoir été entrepris non par un particulier livré à ses propres ressources, mais par une nation privée des avantages du budget de l'intérieur. Je suis, etc.

XXI.E LETTRE.

CHAMOUNY, 5 Septembre 1826.

A la Même.

MOINS ambitieux que ces hommes qui veulent à toute force se faire connaître, ne fût-ce que par une périlleuse originalité; sûr d'ailleurs que la science ne gagnerait pas au sacrifice que je lui ferais de mes membres, je me bornai à voir la mer de glace et le Montanvert. Quel vacarme! quelle cohue que ce départ! On crie, on court, on se heurte dans les corridors. Parmi les mulets attachés par la bride au perron, chacun cherche le sien : des bâtons ferrés sont dans les mains des piétons. On voit partir une division, et puis une autre, tandis que les traînards déjeûnent encore. Chacun se compose à son gré une société de ceux avec lesquels il a soupé, et l'on arrive au bout du village, où le chemin s'élève tout à coup dans la forêt. La montée est fort pénible : souvent on s'arrête pour reprendre haleine. Comme on envie le sort de ceux auxquels on voit une avance de quelques centaines de pas! Durant cette pénible

ascension on cherche à juger du chemin qui reste à faire, par la hauteur comparée de la chaîne septentrionale et des aiguilles rouges. On n'ose interroger le guide, de peur d'une désespérante réponse; enfin, quand on se flatte de toucher au terme, il vous crie victorieusement : *La fontaine de Caillet! Messieurs, vous êtes à moitié chemin.* C'est à peine alors si dans ce désespoir vous pouvez consacrer votre admiration essoufflée aux touchantes scènes de Claudine; mais le nom de Florian a tant de charmes, qu'il reprend son empire dès qu'on a repris ses sens et que les agréables souvenirs de sa nouvelle prolongent le repos au-delà de la fatigue.

Tout à coup les guides se relèvent : et voilà les mulets qui emportent les dames, et voilà les fauteuils à bras en mouvement. Il faut bien s'en aller et se courber encore sur son bâton ferré : on gravit, on s'arrête, on fait quelques pas, on respire, on gravit encore. Enfin, après une heure de patience, ou plutôt d'impatience; après avoir fait une courte halte pour ressaisir sa respiration, on arrive au sommet dans un petit temple, d'où l'œil s'étend au loin sur les flots amoncelés de la mer de glace. On dirait qu'en un jour de tempête, quand l'Océan élevait dans les airs ses vagues, ses lames et son écume, un froid subit a tout consolidé, et que, pour l'éternité tout entière, il a suspendu ces ondes qui dans le moment même devaient retomber à leur niveau. Les crevasses qui les séparent ont de trois à quatre cents pieds de profondeur : on ne peut marcher qu'avec beaucoup de précaution; cependant il y a des voyageurs assez hardis pour s'aventurer jusqu'au *Jardin,* rocher couvert de verdure, qui est à une lieue, au milieu des glaces. Cette mer immobile s'étend, dit-on, l'espace de dix-huit lieues, et, tournant les sommets de la vallée, s'en va rejoindre le grand Saint-Bernard. Ce que nous en voyons est surmonté de beaux glaciers; les aiguilles de Charmoz et d'Argentière, le Chapeau, en flanquent les côtés au devant de la vallée, et dans le fond elle se prolonge et se recourbe entre le pic du Tacul et l'aiguille du Dru, derrière laquelle on la perd de vue.

Le petit temple, élevé à la nature par M. Félix Desportes, est aujourd'hui une cantine, où l'on trouve du vin, des liqueurs, de la crême et des fraises, dont on peut aussi faire provision en chemin, en les achetant aux enfans et aux jeunes filles qui s'attachent aux caravanes. Il y a bon feu, et l'on trouve de quoi s'asseoir. Quand on prend fantaisie de sortir pour regarder encore la mer de glace, on se croirait facilement au pôle : il n'y manque que des ours blancs.

Je vous laisse avec le dessin de Villeneuve, et je descends en courant vers les sources de l'Arveyron, qui sont dans la vallée près du village des Bois. Je devance ainsi la caravane, et j'espère voir plus long-temps que les autres cette belle grotte d'émeraude d'où s'échappe la rivière sous une voûte de plus de quatre-vingts pieds de hauteur. Hélas! rien de tout cela n'existe. L'Arveyron sort bien avec impétuosité des glaçons qui le couvrent; ce spectacle d'une rivière dont le cours souterrain se fait jour brusquement, a bien encore de la majesté; mais depuis 1806 les glaciers se sont avancés de douze cents pieds; et la voûte et les glaçons dans lesquels les feux du soleil imitaient les pierres précieuses, se sont écroulés sous d'autres glaçons.

Tout à coup j'entends un bruit sourd et terrible, un tonnerre lointain se fait entendre, une masse de neige descend avec fracas de la mer de glace vers l'Arveyron. D'ici cette mer est bien plus majestueuse; des rochers en entourent les flots, qui sortent comme d'un vase immense, en langues et en flammes de glaces.

L'opinion vulgaire veut que pendant sept ans les glaciers s'avancent sur la vallée, et que pendant sept autres années ils reculent. Celui des Bossons a fait, il y a quelques années, des progrès si rapides qu'on craignait qu'il ne vînt obstruer le lit de l'Arve. Heureusement qu'il s'en est retiré à une grande distance.

Mais voici la pluie; toute la caravane s'enfuit vers les mulets, qui sont descendus par un autre chemin : les dames se mettent au grand trot, et les hommes à la course. On va changer de vêtemens, et l'on se réunit à la salle à manger pour faire un dîner que la prévoyance de M. Charlet a eu soin de rendre excellent. Il y a du chamois sur toutes les bonnes tables; c'est la friandise du pays : quant à moi, je trouve que ce n'est pas la peine de l'enlever à ses montagnes, et je n'irai certainement pas l'en débusquer. Je vous ai déjà parlé des dangers de cette chasse, et de l'opinion qui permet au chasseur de chamois de faire au moment de sa mort des visites aux personnes qui lui furent chères. Je tâcherai pour vous revoir d'employer d'autres moyens de transport. Je suis, etc.

XXII.e LETTRE. — Trient, 6 Septembre 1826.

A la Même.

Ce matin le temps annonçait la pluie, et le baromètre, d'accord avec les nuages, semblait nous défendre de sortir de l'auberge de l'Union, où depuis la veille nous étions renfermés par une averse : cependant rien ne nous arrête; et, montés chacun sur un mulet, nous nous confions de nouveau à la garde du bon Messat, qui nous précède à pied, les tenant tour à tour par la bride : ils se suivent de si près, que la tête du mien touchait la queue de son compagnon. Telle est l'habitude de ces animaux, que toujours ils posent le pied là où leur prédécesseur a marché, sans en dévier d'une ligne : en général ils choisissent les mêmes endroits pour tout ce qu'un mulet peut faire en chemin.

A peine nous étions en selle, que le Mont-Blanc se dépouilla de ses vapeurs, et nous montra dans tout leur éclat l'aiguille et le dôme du Gouté, puis sa cime et toutes les pointes

qui l'entourent. Ce roi des montagnes était dans toute sa splendeur, et les feux du soleil doraient une ligne blanche assez semblable au sommet d'une tente, formation nouvelle, qui est venue rehausser encore ce pic déjà si grand. Mais les aiguilles de Chamouny frappaient encore plus notre attention. A partir de celle du Midi, à la gauche du Mont-Blanc, jusqu'à celle de Charmoz, elles sont au nombre de cinq. Cette dernière est accompagnée d'une pointe parfaitement semblable à une tourelle gothique à flèche pointue, comme si la nature elle-même, dans ce qu'elle a de plus sublime, avait jeté le moule de l'architecture le plus propre à élever l'ame au Créateur.

Nous revîmes avec plaisir et la mer de glace et la source de l'Arveyron, et, plus loin encore, près d'Argentière, cette mer se montre de nouveau, descendant toujours le long du vallon avec ses vagues immobiles, qui cette fois s'étendaient de l'aiguille Verte à celle d'Argentière.

Vos passeports! s'écrie une voix du fond d'une cahute voisine de l'Arve, et déjà mon porte-feuille s'ouvrait, quand j'appris que cette allocution s'adressait aux mulets, qui ne peuvent marcher qu'à tour de rôle, et dont les excursions, sans doute, doivent être constatées. Quand on eut reconnu et enregistré les signalemens de *Rosset* et de *Dragon,* notre guide nous fit voir le col de Balme. Nous étions au bout de la vallée de Chamouny. C'était l'instant décisif: il fallait choisir entre ce col et la Tête-Noire. Un chemin sur une pente nue et sans attrait se montrait au loin, et ce col était connu aussitôt qu'aperçu. Messat nous ayant dit qu'après avoir tourné la Tête-Noire, je verrais aussi le revers septentrional du col de Balme, je me décidai pour la Tête-Noire, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. D'abord nous montâmes entre des rochers incommensurables et dépourvus de toute végétation : l'espace qui les sépare sert d'introduction à la vallée de la Valorsine. En y descendant, nous saluâmes pour la dernière fois les belles aiguilles de Charmoz : bientôt le Cheval-Blanc, glacier voisin du Buet, s'éleva sur notre gauche, à côté de l'aiguille d'Ancousson; enfin, le Buet lui-même apparut entre cette aiguille et celle qui porte son nom : elle continue pour ainsi dire la chaîne des aiguilles rouges, qu'on voit se replier vers cette vallée, après avoir, depuis le Brevant, suivi les sommités de celle de Chamouny. Ici le pays change tout-à-fait d'aspect. Nous trouvâmes d'abord un village désert, dans lequel il n'y avait pas un habitant : il semblait qu'on fût transporté à ces temps de guerre où l'approche de l'ennemi faisait déserter toutes les maisons; mais cet ennemi n'est autre que l'arrière-saison. Ces cabanes, disposées en rues, ne sont réellement que des étables, où les vaches passent la nuit quand l'été les ramène sur ces sommets. Parmi ces bâtimens de bois épars au milieu des rochers, et que l'on confondrait facilement avec leur surface grise, il y a des maisons sur des pilotis de deux à trois pieds de hauteur : elles portent sur une plate-forme ou terre-plein en pierres. Ce sont les greniers où l'on emmagasine les grains, pour les mettre à l'abri des souris. Le premier de ces villages s'appelle *les Montets :* il a bien quelques demeures fixes, mais en très-petit nombre. De là on descend à Valorsine, dont l'église est entourée d'un glacis,

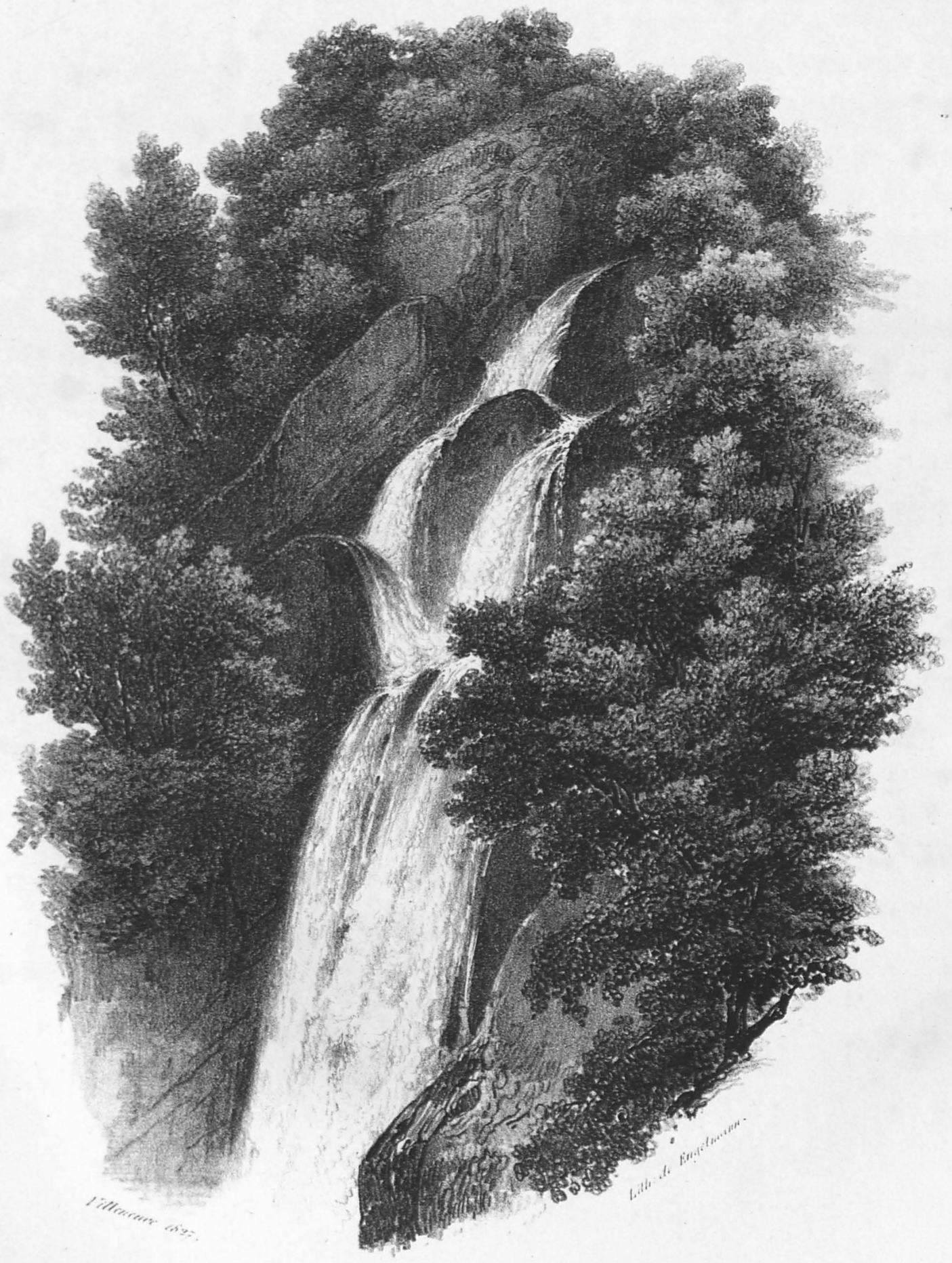
intérieurement revêtu d'un mur : son objet est de préserver des avalanches le lieu sacré. Ainsi l'homme abandonne aux plus affreux malheurs la maison où repose sa famille, tandis que celle du Dieu de l'univers est soigneusement abritée par lui.

Le chemin cependant devenait fort dangereux. La rivière grondait dans l'abîme, et sur ses bords escarpés un sentier rocailleux ne laissait de place qu'au pied du mulet, qui tantôt montait un escalier de dalles, tantôt descendait rapidement entre des pierres inclinées. De glissade en glissade, nous nous sommes trouvés en face de Barbeline et de sa cascade, et, bientôt après, contre un rocher qui vient barrer la vallée jusqu'à la Valorsine, prenant la forme d'un môle, et laissant à sa droite une faible ouverture, pourvue d'une porte. C'est la limite de la Savoie et du Valais, et ce passage s'appelle *porte du Chatelard.* Je ne sais si par cela seul qu'on se retrouve en Suisse, la nature se trouve obligée à plus de grandiose : on se croirait transporté ici au milieu des forêts vierges de l'Amérique. La foudre abat plus d'arbres que les habitans n'en pourraient employer : les troncs brisés restent couchés sur la pente du précipice, ou même s'en vont dans le fond embarrasser le cours du torrent, sans que personne daigne les enlever. Nous nous sommes arrêtés à quelque distance de la porte du Valais; puis, reportant nos regards sur le chemin que nous venions de parcourir, nous admirions et cette limite naturelle, et ce torrent dont le bruit se faisait entendre dans l'étroit précipice qui s'ouvrait à nos côtés, et cette pelouse de verdure ascendante qui va rejoindre dans le lointain, près de l'aiguille d'Ancousson, la base des montagnes au-dessus desquelles s'élève encore la pointe majestueuse qu'on nomme *le pic du Chatelard.*

Reprenant ensuite notre route, nous avons marché dans un gouffre qui domine la Triena : les bords en sont effrayans. Le chemin, taillé en corniche dans le roc, à huit cents pieds d'élévation droite, n'a le plus souvent aucune espèce de rampe. Les parois de la montagne s'avancent en saillie au-dessus de ce chemin, où un homme à cheval a peine à se tenir : recourbé vers le bord de la route, il ne voit pas sans frémir cette profonde chute qui le menace si le pied de son mulet venait à manquer. Joignez à cela la manie des mulets de marcher sans cesse à l'extérieur du chemin; manie tellement constante, qu'un mouvement de bride pour les ramener contre le roc leur fait tourner le derrière vers le précipice. Je vous assure que l'on n'est pas tenté de leur donner une seconde impulsion. Quelquefois un sapin avec ses branches et ses racines, ou bien un mélèze, était jeté d'un roc à l'autre, et présentait un simulacre de rampe : mais malheur à qui se fierait à cet appui, que la plus légère pression ferait rouler dans le précipice avec l'imprudent qui s'y serait abandonné. La Triena est une cascade perpétuelle par l'effet des troncs d'arbres et des rochers qui viennent sans cesse encombrer son lit. Enfin nous voici à Trient, avec un grand désir de repos : c'est une réunion de chalets qui semblent être tombés dans cette crevasse plutôt que d'y avoir été bâtis. Soit qu'on vienne de Savoie, soit qu'on arrive du Valais, on n'imaginerait pas qu'il pût exister entre le col

de Balme et la Forcla une pareille déchirure, encore moins qu'il y eût place dans cette fente pour un torrent et pour un village; mais quand on a, comme nous, choisi le chemin de la Tête-Noire, on pénètre dans ce gouffre presque sans s'en apercevoir. Ceux qui, au contraire, sont montés sur le col de Balme, doivent être surpris désagréablement à la vue de cette nouvelle ascension qu'il leur faudra faire après être descendus à Trient. Le chalet dans lequel nous venons de nous arrêter, est fort propre et fort joli; les lambris sont couverts de noms: c'est une manière de s'écrire chez les voyageurs futurs; et dans une auberge où il n'y a point de tableaux à regarder, où les fenêtres sont si petites qu'on n'y peut passer la tête, les plus obscurs sont toujours sûrs d'occuper quelques instans, et de conquérir, à la pointe de leur couteau, une célébrité qui dure au moins jusqu'à ce que le dîner soit servi.

Je suis, etc.



Cascade de Chède

XXIII.E LETTRE.

MARTIGNY, 6 Septembre 1826.

A Madame la Comtesse Joly de Fleury,

Nous voici dans le Valais, au milieu des anciens Veragres, des Seduni et des Nantuates, sur le lieu même où Sergius Galba, lieutenant de César, repoussa vaillamment l'attaque de ces barbares. Fatigué comme je le suis, je rends grâce à la civilisation d'avoir changé l'esprit de la population, et de me donner une bonne auberge à habiter, au lieu d'une circonvallation à défendre. Il est peu de trajets aussi pénibles que celui que nous avons fait depuis Trient. La Forclaz, qui vient serrer ce hameau contre le col de Balme, ne se laisse point tourner comme lui : il faut absolument monter, suivre de rampe en rampe, de détour en détour le chemin, d'où l'on voit successivement le gouffre se rétrécir et s'enfoncer davantage, les chalets se rapetisser et disparaître enfin totalement, parce qu'on n'aperçoit plus que la partie supérieure de la paroi opposée.

Au haut de la Forclaz le paysage change d'aspect. Une descente rapide, un chemin caillouteux, reproduisent, quoiqu'avec moins de danger, ces glissades qu'on a vu faire aux mulets au-dessus des précipices de la Valorsine. Au lieu des détours par lesquels on s'est élevé, on suit un chemin droit enfermé entre des sommets, qui s'alongent dans la même direction : c'est une galerie déserte, abandonnée. Bientôt la végétation se renforce et devient plus active : on retrouve encore ces villages d'étables, ces greniers sur pilotis dont je vous ai parlé; mais les troupeaux, qui seuls habitent ordinairement ces demeures, et les pâtres qui les gouvernent, se sont déjà retirés : tout rappelle un départ récent. A la vue de ces maisons sans maîtres, à l'aspect de cette morne solitude, il est impossible de se défendre d'un sentiment vague d'anxiété et d'inquiétude. On est entouré de mélèzes suspendus aux flancs des rochers, de blocs éboulés sur l'abrupte penchant des Alpes : il semble qu'effrayée de son audace, la population tout entière ait fui subitement devant une catastrophe imminente. Seul et sans ressource dans ces gorges épouvantables, on se retourne parfois avec une secrète terreur, comme pour interroger ces montagnes, comme pour s'assurer que l'avalanche devant laquelle tout a disparu, ne viendra pas vous engloutir de ses neiges ou de ses rochers.

On ne voit pas encore Martigny que déjà l'on aperçoit Sion : il est comme un point vaporeux, au détour d'une montagne lointaine, au bout d'une ligne droite que la route du Simplon

parcourt à travers les champs et les marais du Rhône. Ce fleuve arrive entre deux rangées de montagnes immenses : la plaine est unie, mais serrée. En descendant de la Forclaz on croit approcher d'une région d'un genre nouveau, d'un pays inconnu ; mais il ne l'est pas de nos guerriers : ces plaines ont été signalées en 1798 par une victoire éclatante des Français contre les Autrichiens. La route du Simplon ; le Rhône, qui se recourbe à gauche et s'écoule vers Saint-Maurice ; la vallée d'Entremont, qui s'ouvre à notre droite vers le Saint-Bernard : tels sont les objets remarquables autour de Martigny, qu'arrose la Drance, et qui se trouve en quelque sorte assis au confluent de trois grandes avenues.

Que j'aimerais à remonter le cours de la Drance, à gravir ces sommets où une nature ingrate et sauvage a reçu parmi ses plus grandes scènes d'effroi, l'institution la plus sublime que la religion puisse enfanter ! Que de souvenirs imposans l'histoire a légués à ces lieux ! Illisibles, brisés ou mutilés, les monumens du culte de Jupiter Penninus gissent auprès du monastère. Ce passage était le plus connu des Romains, et de tous le plus fréquenté. La charité cependant n'y avait point établi d'asile. Que pouvaient pour le salut des voyageurs ces antiques *ex voto*, ces vaines dédicaces tracées par la superstition ! Le christianisme a parlé, et les animaux mêmes ont répondu à sa voix : un seul des chiens du Saint-Bernard est plus puissant pour le bien, que le grand Jupiter dont le temple s'est écroulé. Dès 832 on cite un abbé du Mont-Jou : il y a donc dix siècles que, sans distinction de rang, de nation, de religion, on reçoit dans ce monastère tous les voyageurs. Le chapitre se compose de trente membres, qui suivent la règle de S. Augustin. Il y en a toujours huit à l'hospice et deux au Simplon ; deux parcourent la Suisse, et tous les autres desservent des cures, seule récompense réservée à la perte de leur santé. L'infatigable activité des chiens en a récemment diminué le nombre. Malgré la violence du froid, ils couraient sans relâche à la recherche des voyageurs, et souvent on les voyait périr plutôt que de ne les point ramener : leur principal soin est de remettre sur le chemin les hommes égarés, et quand ils les trouvent engagés dans quelque mauvais pas, ils se laissent saisir par la queue, et les conduisent au couvent.

C'est ici surtout qu'on a lieu de se convaincre combien les habitans d'un pays renoncent difficilement à un souvenir illustre : on veut qu'Annibal ait passé les Alpes au Saint-Bernard. J'avoue que l'entraînement vers de pareilles opinions est si aisé, qu'il y a tant de plaisir à fouler le même sol sur lequel a marché l'une des plus célèbres armées de l'antiquité, que si M. Letronne n'était le plus aimable des savans, comme il en est le plus exact et le plus profond, je lui en aurais beaucoup voulu d'avoir détruit cette assertion ; car mon imagination en avait besoin. En regardant la vallée d'Entremont, il me semblait encore y voir marcher ces Carthaginois redoutables : mes souvenirs prenaient un caractère moins vague, et les siècles s'évanouissaient pour ressusciter l'antiquité. Quoi qu'il en soit, cette opinion est fort ancienne : elle est fondée sur l'autorité de Tite-Live, puis sur une inscription qu'au 10.e siècle encore l'écrivain Luitprand

trouva entière sur le roc de Donaz. Il est fâcheux que cela soit tout-à-fait extravagant; néanmoins l'histoire de ce pays est encore assez riche. Cæcinna est entré dans ces gorges étroites pour aller au-delà des monts faire régner Vitellius; les corsaires musulmans en sont sortis pour piller Saint-Maurice. Rodolphe de Bourgogne, Charlemagne, Arnoud, les ont traversées; dix-sept mille Italiens ont échappé à leurs avalanches pour périr à Morat : l'armée de réserve y a fait des prodiges; on a vu des canons transportés par les soldats, là où les mulets eux-mêmes s'engloutissaient dans des précipices sans fond; enfin, l'hospice du Saint-Bernard a reçu sous un monument de marbre la dépouille mortelle d'un héros : Desaix repose dans son église. Élevé sur l'un des sommets les plus apparens de cette chaîne, il est pour ainsi dire exalté à la vue des diverses nations qui furent témoins de sa gloire; et quand le voyageur arraché à la mort se prosterne dans cet asile de la religion, quand la sollicitude des prêtres a rendu le mouvement à ses membres engourdis, il apprend, à la vue de cette tombe, que ces mêmes périls auxquels il vient d'échapper, trente mille Français les ont autrefois affrontés au nom de l'honneur et de la patrie.

Ces faits demeureront toujours empreints dans la mémoire des hommes. L'histoire en connaît qui n'ont pas besoin du secours de l'écriture, qui traversent tous les âges, et qui, portés par la tradition, s'en vont de génération en génération éterniser les renommées adoptées par la gloire. Le cultivateur les connaît comme le savant : il les retient comme il retient le souvenir des grands événemens de la nature, comme il sait que trois cents ans avant lui la terre est demeurée stérile, ou s'est parée d'une fécondité extraordinaire, ou bien comme il se souvient que le glacier s'est écroulé dans la vallée, ou que le torrent l'a couverte de ses eaux. Le vulgaire n'a point renoncé à toute connaissance du passé; il en voit encore les points culminans, tandis que nous nous attachons aux brins d'herbe qui les séparent. Le temps n'écrit dans la mémoire du peuple qu'en majuscules : à l'exemple de la géologie, il ne marque que les grandes époques.

Ainsi l'on se souvenait encore de l'inondation de 1595, quand celle de 1818 est venue exercer ses horribles ravages : on parle de cet événement avec effroi, et l'on m'a montré à Martigny-le-Bourg à quelle hauteur les eaux se sont élevées. Il semble qu'il s'agisse encore d'un malheur récent. Les bergers de la vallée de Bagne avaient remarqué, non sans inquiétude, que le torrent coulait beaucoup moins impétueux; ils en remontèrent le cours, et trouvèrent que le glacier de Getroz avait précipité une partie de sa masse au fond de la vallée. Les eaux s'accumulant, il en était résulté un lac, qui ne pouvait manquer de rompre tôt ou tard cette impuissante barrière. Un hiver rigoureux mit le mal à son comble. Cette digue s'éleva de soixante-dix pieds. Le détail des travaux entrepris pour la percer étonne l'imagination : ils durèrent plus d'un mois, au milieu de périls et de maux de toute espèce. On se croyait sauvé; mais un bruit effroyable se fait entendre, cette digue immense se rompt, et dans peu d'instans la Drance jette huit cents millions de pieds cubes d'eau sur le Valais, en poussant devant elle

une colonne aquatique de plus de cent pieds de haut, qui, chose miraculeuse, passa droit contre le village de Bauvernier sans le toucher, exhalant une fumée comme celle d'un incendie, chariant des débris immenses, et renversant quatre-vingts édifices à Martigny-le-Bourg, après avoir emporté déjà près de trois cents maisons et toute une forêt. Au milieu des plus grands malheurs la Providence souvent se plaît à montrer sa puissance, et souvent aussi elle offre même dans les désastres d'un siècle, un abri contre les malheurs d'un autre : un vieillard presque centenaire trouva son salut sur un tertre formé par l'inondation de 1595. Il me semble le voir, au milieu de cette scène de désolation, se suspendre à un arbre quand l'eau s'éleva jusqu'au sommet de son monticule: c'est une scène du déluge, c'est le magnifique tableau de Girodet.

On assure que toutes les précautions sont prises pour éviter à l'avenir de pareils malheurs. Il faut convenir que la menace de tant de maux gâte un peu le plaisir d'habiter ces belles contrées. Notre pays n'est pas aussi pittoresque; mais du moins, quand je dors, le ruisseau qui murmure à côté de mon jardin ne se change point en fleuve impétueux pour emporter mon lit au milieu des débris de mon vieux château. Je suis, etc.

XXIV.E LETTRE.

SAINT-MAURICE, 6 Septembre 1826.

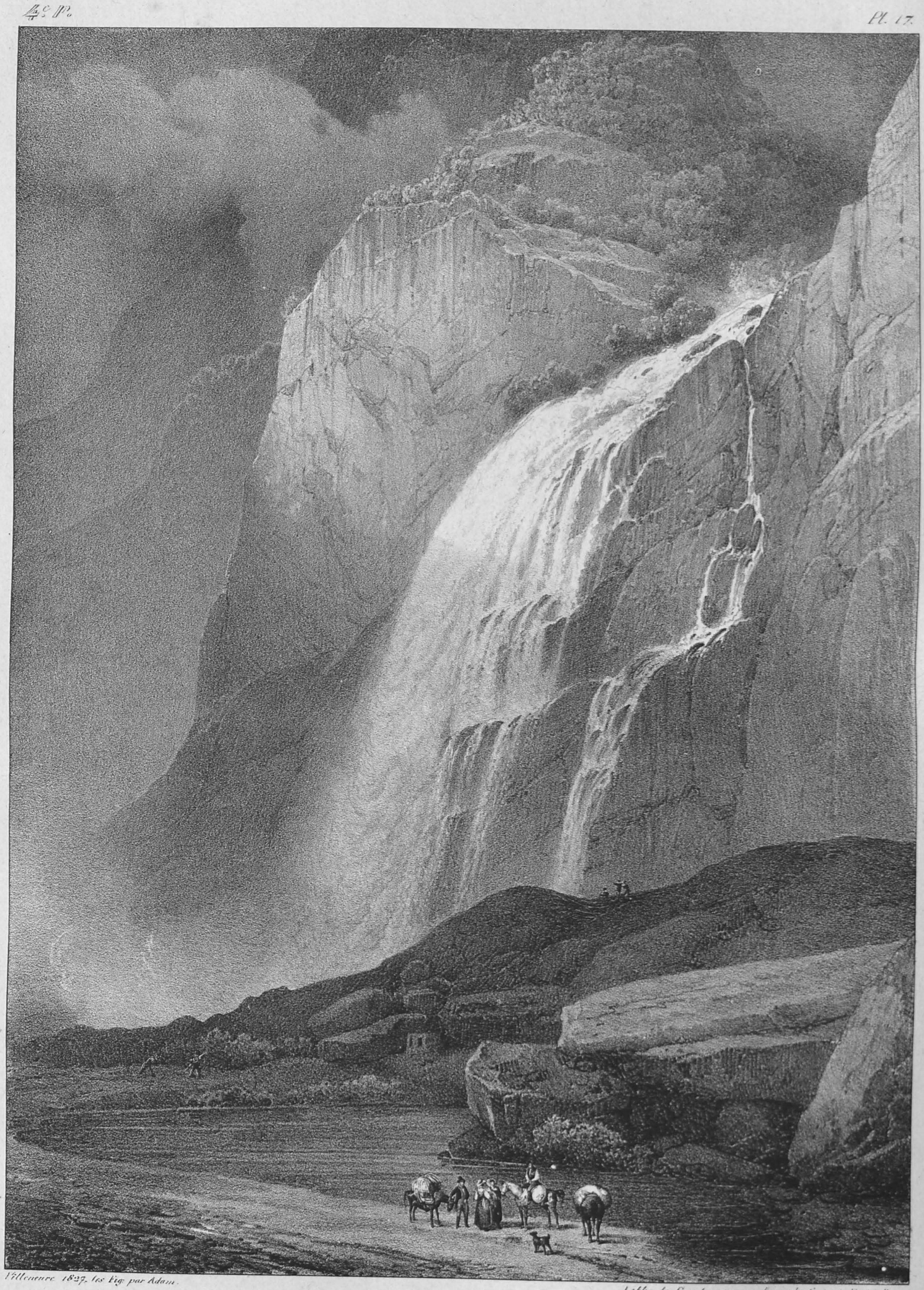
A la Même.

J'AI à vous envoyer deux dessins : l'un représente la cascade de Pissevache, l'autre le pont de Saint-Maurice. C'est une merveille de l'architecture romaine avec une merveille de la nature. Il semble que le grand peuple ait imprimé à ses travaux la durée de l'impérissable roc, et qu'il ne manque aux Romains de l'éternité que ce qui s'en était écoulé avant eux.

A peine arrivé à Martigny, je me suis remis en chemin; j'ai traversé le faubourg de la Bathia, près de la vieille tour de ce nom. Les oiseaux de nuit habitent seuls ce vieux donjon, qui fut fondé, dit-on, par Pierre de Savoie, et possédé par les Schiner, les Supersax et tout ce que le Valais connaît de plus noble. Peut-être les soupirs plaintifs des chouettes l'ont-ils peuplé de revenans lugubres et d'effrayantes traditions, tandis que les chartes ne nous fourniraient que des dates et des noms. Je n'ai le temps ni d'interroger celles-ci ni d'écouter celles-là : en Suisse la nature domine toujours le voyageur; à moins d'être aussi grande qu'elle, l'histoire en demeure absorbée. J'eus bientôt oublié la Bathia pour ne m'occuper que de la Sallenche, qui tombait aussi majestueuse dans le même bassin long-temps avant que le Valais ait connu des Schiner,

4e P.

Pl. 17.



Villeneuve 1827. les Fig. par Adam.

Lith. de Engelmann, rue Louis-le-Grand N. 37 à Paris.

CASCADE DE PISSEVACHE.

des Supersax, ou même des Veragres et des Seduni, et qui tombera toujours aussi belle alors que le temps aura effacé le souvenir de notre existence et les sciences à l'aide desquelles nous connaissons le passé. Nous sommes, devant ces prodiges sans fin, des êtres d'un seul instant, comme nous le paraissent à nous-mêmes ces moucherons débiles qu'une soirée voit naître, se reproduire et mourir. Le bruissement lointain de la chute, les sons sourds et continus qui s'échappent des flancs du rocher, pénètrent l'ame d'une grande sensation, et la disposent au spectacle sublime qui se prépare. Nous marchions à travers les marais du Rhône. Les sommités des montagnes étaient toujours grandes et majestueuses, et dans le lointain j'en distinguai quelques-unes que, peu de jours auparavant, on m'avait montrées depuis les bords du Léman. La pensée que je m'approchais de ce lac, ajouta quelque charme à ma rêverie : quiconque a vu cette délicieuse contrée, n'en perdra jamais la mémoire, et se sentira toujours entraîné vers elle.

Tout à coup s'ouvre à ma gauche un amphithéâtre : les montagnes quittent la route et la rejoignent en demi-cercle; leurs flancs ne s'inclinent plus du sommet vers la base, ils retombent perpendiculaires sur la prairie, et sont revêtus dans toute leur hauteur de rocs à surface unie, mais brisée et lézardée selon leurs diverses couches. Un torrent s'échappe sous mes pieds; je veux voir d'où il vient, et je n'aperçois qu'une étroite ouverture de deux toises. La montagne est fendue, divisée depuis sa crête jusqu'au niveau de la plaine : on croirait y voir l'effet d'une secousse terrestre. Le Trient, qui sort de la base de cette fissure, n'a point de bords, point de rivages : il arrive mystérieux; il semble interdire toute recherche sur son origine, sur les lieux qu'il a parcourus, et se hâte de gagner le Rhône, comme s'il éprouvait quelque gêne à couler en plein air sans être protégé par cet immense escarpement qui élevait ses bords si haut.

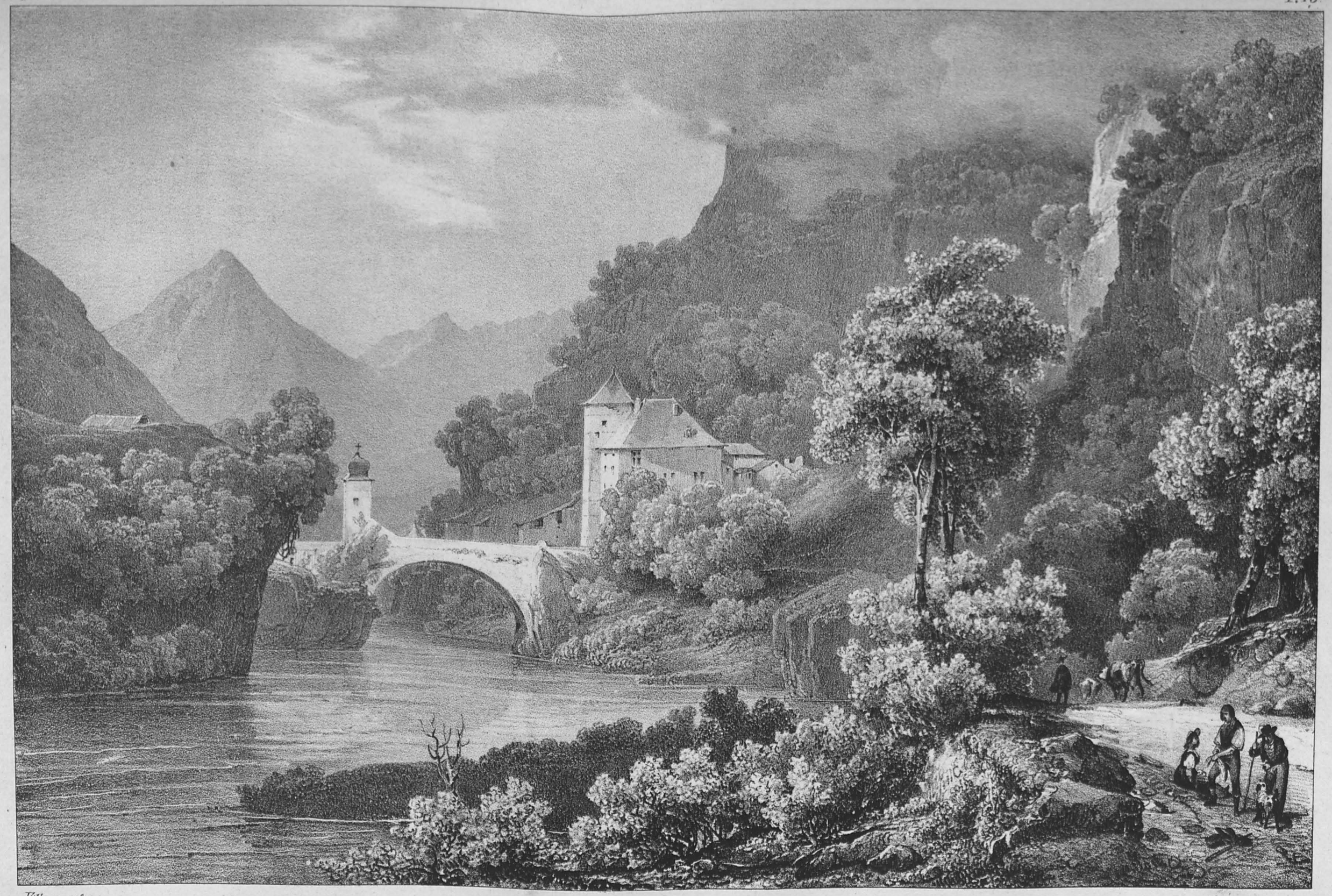
Pissevache jaillit du même amphithéâtre. La Sallenche n'est point, comme le Trient, sur le niveau qui la doit amener au fleuve : elle s'est, comme lui, frayé un passage à travers ces masses; mais elle ne les a point séparées jusqu'au sol. Les trouvant plus élevées encore, elle est demeurée elle-même à trois cents pieds : elle se précipite à travers les rochers, comme si elle devait continuer sa course; mais tout à coup elle manque de lit; forte encore de l'impulsion qu'elle a reçue, elle se soutient dans les airs avant de tomber; enfin, quand elle cesse d'obéir à ce mouvement, elle décrit une courbe majestueuse, dans laquelle des tresses d'argent roulent et se meuvent sur elles-mêmes en bouillons d'écume. Je pensais n'avoir plus rien à découvrir, lorsqu'un rayon du soleil vint jeter sa vive lumière sur la cascade. Qu'un arc-en-ciel s'arrondisse sur les nuages, vous voyez immobiles au firmament sept bandes régulières dont les nuances se confondent par une douce transition : ici elles ne sont pas moins admirables; mais, au lieu de cette immobilité, elles reçoivent de la Sallenche un mouvement précipité et toujours renouvelé; elles courent, s'agitent et se croisent avec l'onde dont le poids fait rejaillir du bassin, et ramène en sens inverse une poussière humide, qui remonte en colonne frémissante

le long de la grande gerbe aquatique, recevant comme elle ces belles couleurs natives, et les mêlant selon le mouvement des gouttes aériennes à travers lesquelles s'élance le torrent. On dirait qu'il vient d'enlever aux rochers du Valais des pierres précieuses réduites en poudre, et que le rubis, la topaze, l'émeraude sont venus embellir cette rivière de leur luxe et de leur richesse.

Cet effet est en général plus beau le matin. Pour en mieux jouir, il faut se placer à l'endroit même où Villeneuve a dessiné, entre Miéville et la cascade. Mais l'aspect de Pissevache est bien plus surprenant pour celui qui arrive de Martigny; il ne voit pas naître la cascade : pour lui la Sallenche n'a point d'antécédent, elle s'élance du roc comme cette source salutaire que la baguette du législateur divin fit jaillir miraculeusement de la pierre d'Horeb. La chute est si violente qu'elle a creusé un bassin très-profond : il y a de là jusqu'à la route plusieurs centaines de pas, et cependant on y est mouillé d'une pluie éternelle, répandue et dispersée au loin par la seule force de son incidence.

Je vous ai dit déjà que les rochers sont nus et arides. A côté de cette indicible merveille, la nature devait renoncer à tout ornement; la pensée ne devait être distraite par rien devant cet acte de la toute-puissance divine. Un auteur regrette que Pissevache n'ait pas un nom plus noble; il voudrait une naïade et son urne et les rêves gracieux de la mythologie payenne. Que nous importe le nom que les Romains pouvaient donner à ce prodige! Malheur à qui n'a que des sensations apprises, à qui ne demande à la nature que l'antiquité relative à l'érudition humaine, à qui veut les fictions de notre esprit, là où le Créateur parle au moyen de tout ce qu'il a conçu de plus sublime. Elle entendait mieux le langage du Maître du monde, cette héroïque légion thébaine qui périt non loin de ces lieux, plutôt que de méconnaître le vrai Dieu; et sans doute cet acte d'un dévouement inouï était inspiré par la beauté de la nature autant qu'il était dicté par la foi et commandé par la vertu.

A l'endroit où la tradition place le meurtre de ces martyrs s'élève une antique chapelle : on voit à côté de la route ses murs et son toit délabrés. Déjà l'on s'est éloigné de Pissevache : un autre bassin précède Saint-Maurice. A droite, le Rhône et l'immense dent de Morcles, au pied de laquelle la plaine s'enfonce, et forme un vaste creux, comme si elle s'affaissait sous le poids de cette masse énorme : à gauche, les ruines de la chapelle de Verolliez; puis une longue muraille de rochers qui s'arrondit en amphithéâtre, et, garnissant la base circulaire des montagnes, s'en va rejoindre l'hermitage de Cex, taillé dans ses flancs, au-desous de la dent du Midi, qu'on voit dans les airs le disputer de hauteur à la dent de Morcles. C'est le revers de cette cime neigeuse que j'avais tant admirée de Vevey. Les bases de ces montagnes se rapprochent sur les deux rives du Rhône : lui seul les sépare, et Saint-Maurice n'a presque trouvé de place que pour une longue rue, qui se glisse jusqu'au pont, en sacrifiant un de ses côtés; car le rocher vient en prendre la place sans que rien ne vous en avertisse : sa surface est comme le mur extérieur des maisons; elle semble en continuer l'alignement. Ce n'est qu'en élevant les yeux, qu'en



Villeneuve 1827. Lith. de Engelmann. Fig: par V. Adam.

VUE DU PONT DE St. MAURICE.

apercevant les branches d'arbres qui retombent du sommet de cet édifice sans porte et sans fenêtres, que l'on reconnaît sa méprise. Le pont n'a qu'une arche. Ce que vous voyez à la gauche appartient au canton de Vaud. Une porte se ferme sur le pont; une autre, vers ce canton : le petit terrain voisin du corps-de-garde est comme le vestibule de deux pays qui semblent avoir chacun leur entrée, tandis que le pont se jette d'une montagne à l'autre, comme un crampon pour sceller leurs bases, pour unir les Alpes du Chablais et la chaîne où sont les Diablerets.

A la chute du jour j'ai porté mes pas vers le monastère, j'ai fait retentir la clochette sous les voûtes ténébreuses du cloître. Avant de l'ébranler de nouveau, j'ai porté mes regards sur la tour antique qui domine l'église. Le style annonce qu'elle a survécu aux désastres qui ont fait reconstruire l'abbaye : elle a été fondée dans un temps assez voisin de l'événement dont elle doit perpétuer le souvenir, et ce souvenir a pour lui la légende et la tradition, puis je ne sais quel prestige qu'il reçoit de la nature, et même, en ce moment, de l'obscurité et du silence dont je suis entouré. La porte s'ouvre enfin, et devant moi s'alonge un corridor : j'en juge la profondeur par l'éloignement des dernières lueurs du jour qui pénètrent à la porte opposée. Mes pas retentissaient sous ses voûtes : ils arrivèrent jusqu'à l'oreille des religieux. L'un d'eux s'avança vers moi; il s'informa du sujet de ma visite, et s'offrit à me montrer demain les reliques : mais l'épée de S. Maurice a été envoyée à Turin. Sa vue, peut-être, eût achevé de me convaincre : tous les raisonnemens de Gibbon contre l'authenticité du fait s'étaient évanouis; et dans la disposition où j'étais, j'aurais, je crois, admis pour preuve jusqu'à cette tragédie en vers français qui fut jouée, en 1620, dans le verger de l'abbaye, par cent quatre-vingt-huit acteurs, et dans laquelle S. Maurice fut représenté par l'abbé George de Quartery. L'enthousiasme en effet ne raisonne pas. Quoi de plus beau que de conserver à l'esprit humain un noble sacrifice! La religion chrétienne était alors le besoin du siècle : le pouvoir seul luttait contre le torrent, et le torrent l'a entraîné. Lorsqu'il s'agit de gagner la cause de l'humanité, les hommes que leur dévouement expose à la persécution, vivent dans la mémoire de la postérité : il ne faut les en effacer que quand l'imposture de leur gloire est évidente, de peur qu'un jour aussi on n'oublie avec la même ingratitude ceux qui, comprenant l'état des sociétés modernes, se sont exposés pour la liberté, ont renoncé pour elle à leur repos, à leur fortune, à leur existence.

Les inscriptions et les monumens abondent à Saint-Maurice. On dit qu'autrefois l'abbaye était pavée de pierres tumulaires; qu'il y avait en ce lieu un rendez-vous général de sépulture; qu'on y portait les plus illustres morts, même depuis Narbonne, et que l'on s'y faisait inhumer avec encore plus d'ambition qu'au cimetière du père Lachaise. Le souvenir des Romains m'a ramené sur le pont. Assis à l'autre extrémité, il me semblait contempler la vieille *Tarnada* ou l'antique *Agaunum,* qui se sont succédé sur le même sol; puis je me rappelais cet empire adoptant enfin le christianisme qu'il avait persécuté, honorant ce Maurice qu'il avait immolé.

Je voyais les barbares renverser ensuite cette immense monarchie, et s'adoucir en même temps par les leçons de cette religion sublime. La réalité même avait son charme quand elle succédait à cette rêverie : ici j'étais sur le territoire du canton de Vaud, où sont écrits pour devise les mots *Liberté et Patrie,* où l'on jouit de l'une, où l'on chérit l'autre, où déjà les avantages et les droits pour lesquels on voit lutter les nations, existent immuables et sans contestation. J'eus quelque peine à m'en arracher, à repasser le pont, pour m'enfoncer de nouveau dans ce superstitieux Valais, où l'esprit paraît avoir suivi l'affaiblissement du corps, où la crédulité s'attache à tous les prodiges, où les phénomènes de la nature ne trouvent pour solution que des contes absurdes. Ainsi la chute des Diablerets et les malheurs qu'ils occasionnent sont expliqués diversement. Interrogez un paysan du canton de Vaud, il vous parlera des effets de l'infiltration des eaux à travers le roc. Répétez votre question au Valaisan, vous apprendrez que le diable a là son vestibule. Il faut être déjà un esprit fort pour en douter; et si vous vous montrez difficile, on vous répondra, sur le ton de la persuasion, que les jésuites de Sion l'ont autrefois assuré. Je suis, etc.

XXV.E LETTRE.

Sion, 7 Septembre 1826.

A la Même.

Deux montagnes isolées, au sommet fourchu, au large plateau, s'élèvent au centre de cette longue avenue du Valais, ou plutôt c'est une seule montagne à deux crêtes, laissant de l'une à l'autre un ravin, supérieur à la ville, et garni de champs cultivés. On imaginerait difficilement une cité dont l'aspect fût plus agréable au dehors, plus déplaisant à l'intérieur. Lorsqu'on arrive de Martigny, Sion se développe au pied de sa double colline : le fort Valère et le château de Tourbillon en chargent le faîte : les Romains, le moyen âge, l'architecture militaire, l'architecture religieuse, promettent à l'antiquaire une ample moisson d'observations, et le voyageur croit se reposer dans une ville grande et belle. Mais à peine a-t-on pénétré dans ces rues sombres, humides, étroites; à peine a-t-on marché au milieu de ces édifices irréguliers et mal-propres, que l'illusion est détruite. Ce n'est pas tout encore, une population dégénérée vient affliger la vue : des êtres sans force, sans intelligence, traînent une existence inutile et misérable; leur rire imbécille, leur regard fixe et étonné, inspirent le dégoût plus encore que la pitié. Comment vous peindrai-je un crétin? C'est la tête d'un vieillard sur le corps d'un enfant; c'est un immense

Villeneuve 1827. les Fig. par Adam.

Lith: de Engelmann, rue Louis le grand N° 27 à Paris.

VUE DE LA VILLE DE SION.

goître, presque aussi gros que la tête; ce sont des jambes grêles et incertaines, un ensemble sale et rebutant, des sons inarticulés, une démarche chancelante, et, quant aux facultés intellectuelles, la bête en a cent fois plus. Le dernier des animaux l'emporte sur le dernier des hommes; et comme la nature élève à notre espèce une échelle qui la rehausse au degré le plus voisin de la divinité, elle semble, par une funeste compensation, plonger ses derniers échelons si bas, qu'elle fasse redescendre quelques individus au-dessous de ses plus infimes créatures. Serait-il donc possible que ce souffle divin qui anime notre vie, cette ame immortelle qui étend notre domaine à l'éternité, habite emprisonnée dans ces corps chétifs où jamais la raison ne vient l'éclairer? On m'assure que ces crétins ne sont point admis aux sacremens. En effet, la brute qui cherche au fond de la bourbe d'un ruisseau une nourriture immonde, reste impur du repas des plus vils animaux, ne fait qu'obéir à un instinct de dégradation. Ce n'est pas le besoin qui conduit les crétins à cette vie errante et abjecte, ils suivent en cela la seule impulsion que la nature leur ait communiquée.

On connaît néanmoins plusieurs degrés dans le crétinisme; et de ceux qui articulent quelques sons à ceux dont les rauques accens n'ont aucun sens, il y a une assez grande distance. On attribue aux marais du Rhône cette funeste influence sur l'humanité, et cependant les étrangers qui viennent s'établir dans le Valais produisent beaucoup plus de crétins que les indigènes: on m'a assuré que rarement un Français, un Italien ou un Allemand donnait naissance à autre chose. J'ai lu quelque part qu'on acceptait comme un bonheur la présence d'un crétin dans une famille, soit qu'on le regardât comme le bouc émissaire, comme l'être chargé de l'expiation de tous, soit que l'on crût à la protection du Ciel pour l'innocence, ou plutôt pour l'imbécillité; mais je me suis assuré que ce préjugé n'existait pas, ou du moins qu'il n'était pas fort répandu. Je ne sais si l'on donnera suite au projet de dessécher les marais du Rhône. Il semble aujourd'hui que les montagnes ne se soient séparées que pour lui, et que ce long corridor des Alpes n'existe que pour en être inondé. Jamais ce canton n'aura de prospérité, de salubrité, ni d'agriculture, tant que l'on ne mettra point de bornes aux dévastations du fleuve.

Je suis monté au fort Valère pour voir autre chose que Sion: c'est comme un observatoire au haut d'un rocher. La vue resserrée entre les deux chaînes de montagnes se dédommage par la longueur de cette vallée, couverte d'îlots de verdure, de vergers, de vignes et de maisons de campagne: elle s'étend jusqu'à Martigny, se relève au nord-ouest sur les cimes des Diablerets; elle se rapproche et retombe sur les châteaux de Montorge et de Sion, que les rochers de la Savièse présentent entre le sommet et la base de la chaîne septentrionale. Ces ruines conservent le souvenir d'un horrible forfait. Vers la fin du 14.e siècle, Antoine de la Tour précipita d'une fenêtre dans l'abîme, l'évêque Guischard de Tavel, son oncle, et un autre prêtre, pendant qu'ils récitaient tous deux leurs bréviaires. Les hauts Valaisans vengèrent ce meurtre à la bataille de Saint-Léonard, que j'aperçois à l'est, au fond de cette galerie dont le Rhône longe la paroi

méridionale. Ce fleuve passe à un quart de lieue de Sion, comme s'il craignait de s'approcher de ses murs.

Le dessin de Villeneuve vous montre à gauche le château de Tourbillon, qui date de la fin du 13.e siècle, et qui en 1788 fut la proie des flammes. C'est toujours un grand malheur qu'un incendie; mais on ne se douterait point de l'intensité du mal, si on ne lisait dans un auteur valaisan « qu'on perdit à cette occasion tous les évêques, placés chacun à sa place et temps « comme ils se sont suivis les uns les autres. Hélas! personne sans doute qui les aura vus ne « pourra ne pas les regretter; car tel est le regret dû à ces illustres personnages. Mais aussi que « ne consume pas la vorace flamme d'un grand incendie! » Désespéré de ne plus trouver cette belle galerie de portraits, je ne suis pas allé au château Tourbillon, non plus qu'à Majorie, palais des évêques, qui a eu le même sort. Je ne me suis donc occupé que du fort Valère, qui, suivant le même auteur, a été bâti par les Romains, *et mis en forteresse par eux il y a plus de six siècles.*

Le fort Valère s'appelle aussi *Valerie,* et, d'après une inscription qui s'y est trouvée, il y a lieu de croire qu'il fut construit sous le règne de Dioclétien, consul alors pour la douzième fois. Mais mon passage est trop rapide pour que je puisse me livrer à la discussion d'antiquités romaines. Je vous parlerai uniquement d'une belle galerie taillée dans le roc, et qui paraît avoir servi d'entrée; puis, de quelques édifices religieux. L'église de Tous-les-Saints, que l'on voit entre les deux forts, est du style lombard primitif: la vétusté de ses murailles, et ses petites fenêtres bien sombres, semblent annoncer qu'elle porte avec elle tous les siècles écoulés depuis sa construction. L'église de la Vierge, qui est au sommet, ne m'a paru guère moins ancienne, surtout en ce qui concerne le chœur et les chapelles voisines. Il y a dans la nef des piliers et des colonnes engagées : le chœur en est séparé par une porte; il est garni de siéges en bois, ornés de sculptures magnifiques, qui représentent la Passion de notre Seigneur. Dans une chapelle latérale on m'a montré la tombe du doyen Will, mort en odeur de sainteté : son épitaphe l'appelle *exorcista potens* (puissant exorciste); aussi guérit-il de tout, et l'on soupçonne que ce fut lui qui empêcha l'église d'être dévorée par l'incendie de 1788. Les enceintes primitives, les tours du moyen âge, les arbres, les tourelles, font du fort Valère un ensemble très-pittoresque. Jetez un coup d'œil sur le charmant croquis de Villeneuve, vous apercevrez, au bas de Valère, l'église de Tous-les-Saints; plus haut, celle de la Vierge; dans le fond, une partie de Sion, et, dans le lointain, la plaine et la chaîne méridionale.

J'ai voulu faire quelques questions; mais dans l'église et sur mon chemin je n'ai aperçu que deux crétins. J'aurais désiré surtout qu'on me montrât, à côté du château épiscopal, la pierre des débiteurs insolvables : on les obligeait naguères à mettre culottes bas, et à s'asseoir trois fois sur cette pierre, en présence du peuple et du créancier, qui n'y retrouvait pas plus son argent, sans doute, que chez nos bons aïeux le calomnié ne retrouvait son honneur sous la queue du

Villeneuve 1823.

Lith. de Engelmann rue Louis-le-grand N°27 à Paris.

VUE DU FORT VALERIE.

chien dont le calomniateur était obligé de baiser le derrière, en faisant trois fois le tour de la place de Grève. Voici un autre usage moins burlesque : c'est un véritable ostracisme, particulier au Valais. Quand le peuple était mécontent de quelque abus ou de quelque complot tramé contre sa liberté, quelqu'un allait chercher une racine ou un tronc d'arbre : on lui donnait autant que possible la figure humaine, et cette singulière image s'appelait la *matze*. On la portait soit dans un pré, soit dans un lieu fréquenté. La foule ne manquait pas de s'assembler. Alors on interrogeait la *matze* pour savoir de qui elle avait à se plaindre; et comme elle ne répondait pas, on lui nommait un avocat pour défendre sa cause. Celui-ci feignait d'ignorer de quoi il s'agissait : il traitait divers sujets; enfin, il arrivait à celui qui causait l'apparition de la *matze*. L'homme qui l'avait apportée répondait par un signe d'approbation, et se tournait vers la foule avec un geste suppliant. On recueillait les suffrages contre le coupable, et malheur à qui négligeait d'apaiser la fureur populaire, ou de se soustraire à la terrible *matze;* on la portait devant sa maison, qui était pillée sans rémission.

Les Valaisannes sont en général fort bien. Elles portent un petit chapeau de paille à bords relevés : on l'orne de rubans, de pièces de brocart, de dentelles : on y emploie le drap d'or et le drap d'argent; mais la paille et la forme ne varient pas, et les dames les mieux mises soumettent rarement leur coiffure à l'empire de la mode. Malheureusement quand la fraîcheur du ruban l'emporte sur celle du visage, rien ne va plus mal que le joli chapeau valaisan. Le temps est un grand destructeur. Que ne pouvons-nous lui porter la *matze,* et donner à celle-ci une dame pour avocat. Je suis, etc.

XXVI.E LETTRE.

Sion, 7 Septembre 1826.

A la Même.

Je ne crois pas qu'il y ait de pays où la religion ait plus profité de la solitude pour sauver le malheur ou pour élever l'ame au moyen des beautés de la nature : quand un torrent s'échappe d'une gorge solitaire, quand les bois tapissent des montagnes escarpées, on trouve toujours place pour loger dans le lieu le plus pittoresque une chapelle ou un hermitage. Il ne faut pas quitter Sion sans aller voir celui de Longeborgne. Je me suis fait conduire au-delà du Rhône. A la base des hautes parois qui paraissent de loin descendre dans le fleuve, il y a des maisons de campagne, des vergers et des ceps dont les pampres touffus se mêlent et se

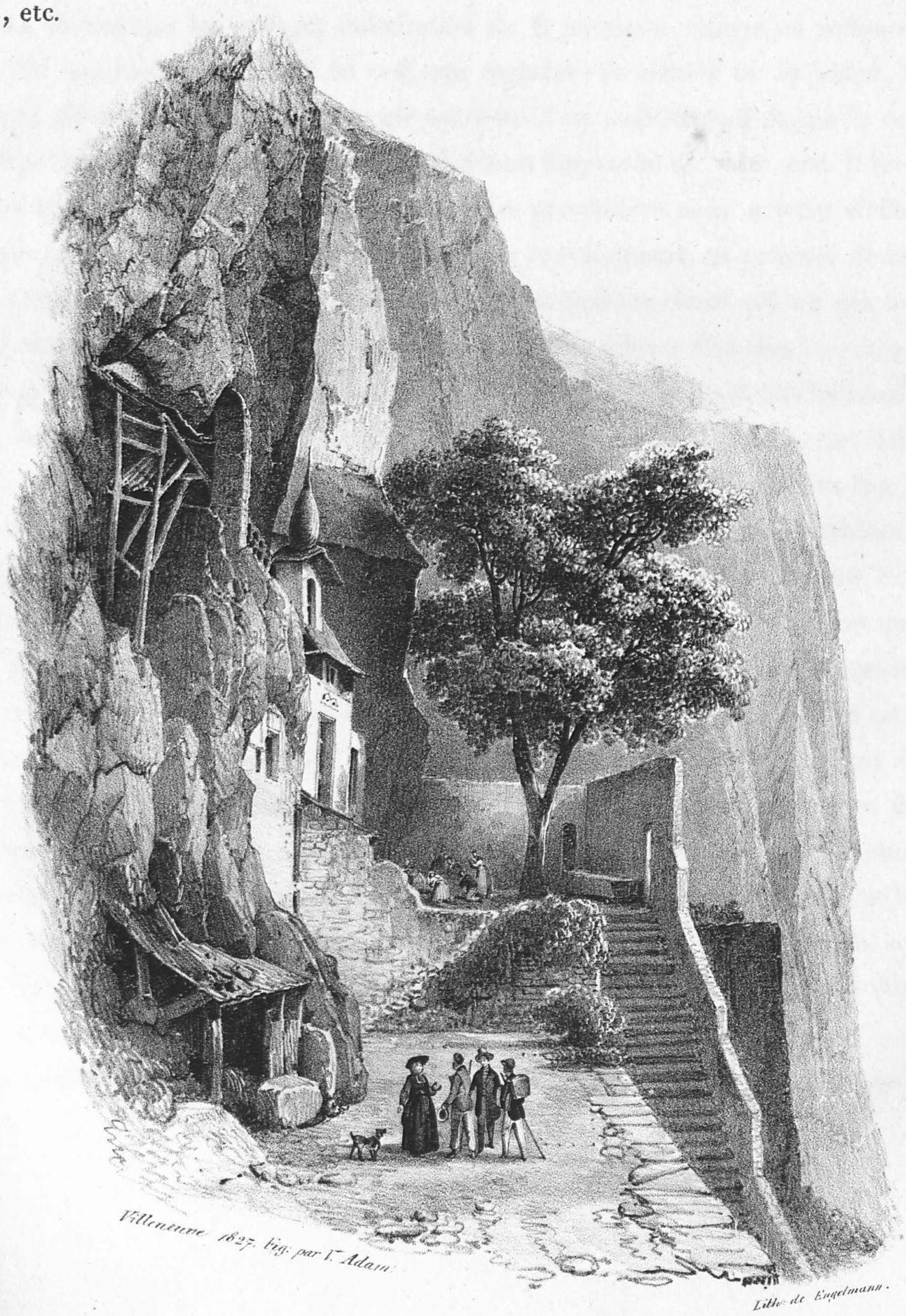
croisent sans appui ou rampent sur le sol. Les habitations de Bramois sont éparses au milieu des prairies, et ses moulins tournent au bruit de la Borgne. Nous en avons remonté le cours, en nous attachant à un sentier pénible qui s'avance de station en station. Peu à peu tout se rétrécit, se rapproche, s'élève ou s'abaisse : on voit que les rocs tombés dans le lit du torrent seront suivis d'autres encore qui pendent dans les airs, et paraissent se détacher déjà de la masse sur laquelle ils surplombent; enfin, le sentier seul trouve place pour pénétrer plus avant, et la Borgne gronde et blanchit à une immense profondeur : cependant l'audacieux vigneron ne craint pas de planter le cep partout où les débris végétaux ont assis un peu de terre.

La sonnette avertit le solitaire de notre visite : il nous ouvrit une porte, qu'on a placée au haut des degrés depuis que Villeneuve les a dessinés. Je ne sais pourquoi on se plaît à gâter par des murailles les sites les plus beaux. L'escalier que vous apercevez est directement au-dessus de la Borgne : en face vous voyez l'entrée d'un jardin situé à côté de ce précipice affreux qu'on n'a pu vous indiquer, et qui ne commence qu'au-dessous de ce croquis, de même que la roche s'élève vers le ciel bien au-delà de ce qu'il a été possible de resserrer dans le même cadre. La demeure de l'hermite est taillée dans ce rocher, ainsi que le double cintre, qui reçoit deux autels de la Vierge dans la grotte ouverte à la prière. Les chapelles n'ont que la profondeur nécessaire pour abriter ceux qui viennent s'agenouiller à Longeborgne. Le travail est peut-être plus étonnant dans la demeure de l'hermite. On pense bien que les cellules ne sont pas spacieuses; cependant il y a deux étages : l'escalier est difficile; on ne peut y monter qu'en se tenant courbé. La pierre a pris une couleur luisante d'un brun tirant sur le jaune : l'humidité a pu y contribuer; elle est telle que l'on a été obligé de supprimer le couvent qui y était autrefois établi. On dit qu'en 1574 les moines moururent tous. Depuis lors il n'y a plus que des hermites : ils doivent faire un assez grand profit, les pélerinages étant très-fréquens; d'ailleurs ils vendent leur miel aux promeneurs et aux voyageurs. L'un d'eux a péri victime de l'empressement qu'ils mettent à les servir. Le frère que j'y ai trouvé m'a rapporté qu'il y a quelques mois seulement, des étrangers étant venus dans le jardin, son compagnon accourut pour leur apporter des siéges. En passant sur le sentier suspendu au rocher, il heurte le pied d'une chaise contre l'angle qu'il lui fallait tourner; il veut, mais en vain, se retenir, et tombe au fond de l'abîme, où son corps déchiré arrive en lambeaux sanglans, informes, et méconnaissables pour quiconque n'aurait pas été témoin de sa chute.

Beaucoup plus haut encore que les rochers que vous apercevez, il en est d'autres vers lesquels conduit ce même sentier d'où l'hermite fut précipité. Le plus élevé est percé d'une porte dont le battant en bois et la grosse serrure font un effet bien bizarre au-dessus de la longue échelle qui rejoint cette issue : c'est, m'a-t-on dit, le chemin de la forêt. L'ordonnance n'aurait que faire ici d'aggraver les peines prononcées contre ceux qui vont chercher le bois à dos d'âne ou de mulet : il faut bien que le bon hermite l'aille quérir sans leur secours. J'ai ouï dire aussi

que l'on a coutume de se procurer par cette voie périlleuse l'eau nécessaire à la consommation de la grotte et de la chapelle quand la sécheresse en a tari la fontaine : il semble qu'au lieu de la demander à la terre, ces religieux la dérobent aux nuages. Jadis l'un d'eux est tombé comme celui dont je viens de vous raconter la mort : ils ne peuvent faire un seul pas sans s'exposer à un danger. Les rochers mêmes dans lesquels on a creusé leurs cellules menacent de se rompre, et peut-être un jour s'affaisseront-ils sur l'autel de la Vierge et sur la couche de l'hermite : mais rien ne peut éloigner l'homme de ce lieu voué à la prière; il s'y croit placé de l'ordre exprès du Ciel. Il y a trois cents ans la Borgne grondait seule au milieu du désert : nulle chapelle, nulle image ne venait interrompre la nudité du roc : le seul chasseur peut-être se suspendait aux broussailles. Cependant du fond de cette gorge Sion entendait retentir une invisible cloche : elle annonçait toujours l'heure des oraisons, et ce prodige, interprète de la volonté de Dieu même, ne s'arrêta que quand la piété eut répondu à la voix du miracle.

Je suis, etc.



Hermitage de Longeborgne.

XXVII.e LETTRE.

INDEN, 8 Septembre 1826.

A Madame la Comtesse Toby de Fleury,

EN retournant à Sion, à travers la vallée de la Borgne, le sort du pauvre hermite occupait seul notre pensée. Dans le monde mille événemens funestes viennent chaque jour à notre connaissance; à peine obtiennent-ils notre attention, et le cœur ne s'émeut que par une habitude de compassion, qui bientôt nous fait oublier une infortune pour une infortune nouvelle. Dans la solitude, au centre des glaciers, sous les roches qui les soutiennent, au bruit du torrent qui les partage, l'admiration de la nature se change en mélancolie profonde. On marche sans réfléchir, on voit sans regarder : l'ensemble est imposant, magique; mais il n'a plus de détails, et le souvenir touchant d'un malheur qui frappe la vertu et la piété ne permet qu'aux seules impressions religieuses l'approche de notre ame. Il rompt pour ainsi dire le commerce des sens avec les idées; les perceptions nous arrivent d'ailleurs, et, mieux que tous les argumens des philosophes, nous convainquent, en présence de la divinité et des actes de sa puissance, qu'il est en nous-mêmes quelque chose qui n'a pas besoin du secours de nos organes pour comprendre ses ouvrages et s'élever vers elle.

Je fis, sans peine, mes adieux à Sion et à ses crétins, et ne regrettant que les inscriptions et les monumens qu'il me fallait négliger, je jetai un dernier coup d'œil sur le fort Valère, puis je m'éloignai, en suivant au pied des montagnes la rive droite du Rhône. Sur l'un et l'autre bord, les hautes masses calcaires qui précèdent les glaciers, reposent sur des schistes inclinés; les couches régulières et superposées de ces schistes s'écartent parfois de la route et forment, dans l'enceinte même dont ils entourent les vignes et les jardins, des grottes qui servent d'abri pour les propriétaires. La vigne serpente toujours sur le sol; elle le couvre comme ces herbes inutiles et parasites qui accusent la négligence du maître. Cependant cet apparent abandon ne nuit pas aux produits. On nous a fait boire à Sierre un vin muscat délicieux. Ce bourg est remarquable par de beaux édifices : la vallée d'Anniviers s'ouvre en face, près du vieux château de Beauregard, domaine des Barons. Au 15.e siècle la terrible *matze* ayant été posée devant la demeure de Guischard, il souleva, contre son pays, Berne et la Savoie; mais la liberté n'en fut que mieux assurée, et la *matze* dispersa les pierres de ce donjon. Sierre est la patrie de l'illustre famille de Courten, qui a donné à la France des officiers généraux distingués par leur valeur et leur fidélité.

Nous sommes en chemin pour les bains de Louéche. A travers des buissons qu'on pren-

drait aisément pour les massifs d'un jardin anglais, nous venons de gravir les hauteurs de Faren : on y voit le baguenaudier, le troëne, le cornouiller sanguin; l'aubier relève leur verdure de l'éclat de ses grains rouges, et la clématite y suspend nonchalamment ses barbes de chèvre. La vue s'enfonce à l'est sur le Haut-Valais, ou redescend à l'opposite vers Sion, et toujours le Rhône s'écoule entre les bases des montagnes, baignant de ses ondes une multitude infinie de tertres, semblables aux tombelles que les Germains et les Celtes ont laissées dans nos campagnes. Je les avais observés déjà entre Sion et Sierre : là ces tertres ne sont guères plus grands que ceux que l'antiquité nous a légués; mais après Sierre leurs proportions deviennent plus majestueuses. Ces éminences s'élèvent jusqu'à cent cinquante et même jusqu'à deux cents pieds, et l'antiquaire le plus ambitieux s'aperçoit bientôt que c'est au naturaliste à le remplacer. Cependant les géologues ont aussi leurs incertitudes : interrogez les uns, ces monticules de sable et de décombres ne sont que les sommités d'une chaîne de montagnes dont le fleuve a comblé les vallées : écoutez les autres, le sol autrefois était au niveau des plus grands, mais le cours des eaux l'a creusé et sillonné, et le Rhône abaisse chaque jour son lit. Quand la science n'a pas de résultats plus positifs, il est permis à l'imagination de s'égarer : elle ne s'attache pas nécessairement aux choses possibles ; elle aperçoit des tombelles gigantesques, l'histoire lui parle d'anciennes populations celtiques, le présent lui montre les descendans des Germains; un peuple vainqueur a succédé à un peuple détruit. Elle croit alors ressaisir les traces de ce grand événement : les Seduni, les Vibériens, lui paraissent dormir entassés sous ces tombelles. Au sein des débris de la nature elle recherche les débris des générations qui ne sont plus, et du moins quand la raison la désabuse, nous lui devons quelques instans de rêverie.

Du haut de la montagne nous apercevions toujours la grande vallée; nous voyions à nos pieds Faren, l'embouchure de la Dala, et le bourg de Louéche, qui est éloigné des bains de trois lieues encore. Dans le fond du précipice, les toits de Faren semblaient se presser les uns contre les autres, et recevaient sur leurs bardeaux gris l'éclat des rayons du soleil, comme ces boucliers serrés qui couvraient la phalange macédonienne. On eût dit qu'un bataillon de géans venait donner l'assaut à ces montagnes, et si dans ce moment un de ces blocs, qui se détachent souvent de leurs rocs, se fût écroulé dans l'abîme, l'image de la défense eût été à côté de celle de l'attaque. Heureusement ces scènes militaires ne sont plus que des illusions; mais dans les guerres cruelles qui ont ensanglanté la fin du siècle dernier, les lieux les plus inaccessibles, ceux où la nature a entouré l'homme de plus de dangers, ont été précisément ceux où la fureur des soldats s'est le plus exercée à la destruction. Le chemin par lequel nous montions paraissait s'arrêter au-dessus des prairies de Faren ; mais tout à coup il se place au-dessus d'une paroi de rocher de plus de mille pieds; les plus hautes de nos tours en mesureraient trois fois l'élévation. Ce roc devait être à jamais un obstacle

insurmontable à tout passage vers la gorge étroite et profonde où mugit la Dala; cependant une galerie a été taillée audacieusement dans cette masse perpendiculaire, elle la sillonne diagonalement, comme une corniche inclinée. Une rampe en troncs d'arbres a été jetée le long de ce chemin extraordinaire pour rassurer l'imagination, plutôt que pour protéger les passans. Vers le milieu du trajet on remarque un petit toit destiné à abriter le voyageur contre les fréquentes chutes de pierres qui menacent sa sûreté. C'est sur cette corniche même que les Valaisans se retranchèrent pendant leurs guerres contre les Français. Plus audacieux encore, nos soldats se postèrent au sommet de l'escarpement, et de là ils lançaient sur leurs ennemis des quartiers de roc et des bois enflammés. Mais la connaissance des lieux fit bientôt tourner au profit des Valaisans ce que la position des nôtres avait de redoutable. Une nuit ils arrivèrent à l'improviste et par des chemins inconnus : les Français surpris furent tous égorgés ou précipités dans la Dala. Jadis, dit-on, deux taureaux se livrèrent un combat à outrance dans les pâturages qui dominent le chemin des galeries. L'un d'eux s'élance furieux sur son adversaire, l'enlève et le jette dans le gouffre, où ses membres brisés vont rougir de leur sang les eaux bouillonnantes du torrent.

Le chemin qui conduit à Inden, est fort agréable : la vallée se couvre d'une belle végétation; le torrent ne se montre jamais qu'à une immense profondeur; les forêts ne couronnent les prairies qu'à une hauteur considérable, et, comme il y a peu d'intervalle d'une montagne à l'autre, tous les plans sont inclinés d'une pente fort rapide, ce qui contraste singulièrement avec l'aspect riant de ces pelouses, parce que l'on est accoutumé à ne voir que des débris de rochers dans des lieux tellement rétrécis. Les villages aussi ont quelque chose d'extraordinaire : celui d'Albinnen, qu'on voit au haut de la montagne, se présente, comme Faren, en masse compacte; les mélèzes qui forment ses maisons, ont, au milieu des prairies, une teinte brune et sombre, l'église est au sommet : tout le reste se presse et se serre autour d'elle. On croirait voir un essaim d'abeilles prêt à prendre son essor et suspendu déjà autour de la reine qui doit diriger la nouvelle colonie. Le village d'Inden est posé d'une manière non moins étrange sur une espèce de contrefort couvert de verdure et dont la Dala tourne deux fois la base étroite et presque rentrante. Sur des galeries abritées par l'avant-toit des maisons se trouvent rangées des ruches en troncs d'arbres creusés et sciés en cylindres. Dans ce moment les maisons n'ont guère d'autres habitans que ces industrieuses abeilles, car une procession a entraîné toute la population à sa suite; elle couvre de ses longues files les seuls passages que laisse la montagne au-dessus de la Dala; et quoique près du terme de notre marche, il a bien fallu nous reposer.... Mais la clochette qui se fait entendre et le tintement qui y répond du haut du clocher, annoncent que l'on rentre dans le temple : déjà même je vois s'incliner la dernière bannière; elle pénètre dans l'enceinte, et je poursuis ma route.

Je suis, etc.

XXVIII.E LETTRE.

Louéche, 8 Septembre 1826.

A la Même.

Il semble qu'à Louéche on ne puisse parler que de la Gemmi, de ce colosse effrayant, dont la crête paraît devoir vous écraser de sa chute : il s'élève perpendiculaire au-dessus de ce creux dans lequel le village est caché. Sa base, à la vérité, en est assez éloignée; mais comme il y a quelques mille pieds du sol jusqu'au faîte, l'illusion est complète, et jamais on ne croirait qu'il faut près de trois quarts d'heure pour rejoindre les masses énormes dont on est menacé, et trois heures pour les gravir. La Gemmi n'est pas la seule qui environne de ses parois le bassin presque circulaire de Louéche : on y voit encore le Rinderhorn et le Balmhorn. Ces murailles immenses présentent des flancs inégalement rompus d'étage en étage; elles forment plusieurs compartimens marqués par les échancrures de leurs angles et par les rainures parallèles qui divisent la hauteur des rocs. On dirait que la création a laissé gissantes et entassées les pierres pour lesquelles elle n'a plus trouvé d'emploi sur le globe, à peu près comme un architecte auquel il reste des matériaux quand l'édifice est achevé. A la vue de cette effroyable enceinte on ne saurait concevoir qu'il y ait pour en sortir aucun autre chemin que celui par lequel on est arrivé. Louéche est bâti sur des pelouses bosselées, qui ne sont autres que les bases de ces schistes argileux recouvertes d'un peu de gazon. Les maisons ressemblent à celles des villages voisins; néanmoins elles m'ont paru encore un peu plus bizarres : leurs madriers de mélèzes rougis ou même brunis par la vétusté s'engrènent parfaitement les uns dans les autres; les jointures que l'on remarque aux angles, les toits aplatis et surchargés de pierres, les galeries, l'avant-toit et les petites fenêtres multipliées qui se succèdent presque sans intervalle, sont d'un effet très-agréable, surtout à raison des rideaux blancs qui garnissent intérieurement tous les jours des appartemens. Mais autant on éprouve de plaisir quand on examine de l'extérieur ce singulier ordre d'architecture, autant il vous cause de gêne, une fois qu'on a pénétré dans l'intérieur. Les chambres sont petites et basses; les cloisons de planches permettent au moindre bruit de se faire entendre à travers tous les étages. Marche-t-on au-dessus de vous, il semble que le pied va poser sur votre tête; parle-t-on, il semble que c'est à vous qu'on s'adresse. La salle à manger, sans être plus haute que les autres chambres, est beaucoup plus spacieuse. On y fait au surplus des repas qui dédommagent des inconvéniens du logement. La saison étant assez avancée, il n'y

avait plus à table qu'un petit nombre de convives, la plupart Français. Notre arrivée fut, comme celle de tous les étrangers, un sujet de curiosité : l'exiguité de notre bagage, le porte-feuille de dessins qui ne me quittait pas, le soin avec lequel j'avais de suite recherché un point de vue, enfin, un air peut-être un peu original, nous firent prendre pour des artistes. Ce fut vers le haut bout de la table une affaire arrêtée, et je crus m'apercevoir à certains regards, à certains pourparlers de voisin à voisin, que les nouveaux venus n'avaient pas, cette fois, inspiré une haute considération; mais au dessert l'œil d'un connaisseur, qui ne craignait pas de compromettre sa dignité en causant avec nous, ayant pénétré dans mon cahier, il s'écria que mes croquis étaient admirables, et qu'il fallait que je fusse l'un des premiers artistes de France. J'eus besoin de toute ma bonne foi pour ne me pas faire une réputation aux dépens de Villeneuve. M. le conseiller, M. le comte et M.me la comtesse accoururent, et pendant que M. le général les rappelait en vain et leur préparait une joyeuse partie de loto, ils se pressaient sur mes épaules et regardaient tourner les feuillets de ce précieux album. Les éloges pleuvaient sur moi. Je déclarai tout à coup que je ne savais pas tenir un crayon. Je ne pouvais manquer, d'après cela, d'être un Crésus, dont les trésors suffisaient à des dépenses extraordinaires : artiste ou grand seigneur, il n'y avait pas moyen de ne pas passer pour un personnage important.

Tout est original à Louéche : ainsi, l'on dîne à onze heures et l'on soupe à six. Le moment du repas étant accommodé au régime de la cure. D'abord on ne se baigne que pendant une heure; puis on reste tous les jours un peu plus dans le bassin, et on finit par y siéger huit et même dix heures. Cela me rappelle ce paysan arrivé à Baden ou à Plombières pour y prendre, selon l'ordonnance du médecin, vingt-un bains d'une heure chacun. Le garçon de l'établissement le trouva le lendemain tout ridé dans sa cuve. Ce malheureux, pour épargner les frais d'un long séjour, avait imaginé de mettre à la suite les uns des autres tous les bains qu'on lui avait prescrits : il était là depuis la veille, pensant que l'addition produisant la somme des heures, il serait guéri sans attendre trois semaines pour quitter ses béquilles. A Louéche la méthode reçue ne ressemble à la sienne que vers le milieu de la saison : une fois qu'on atteint ce point, on laisse décroître la durée des séances. Représentez-vous un bâtiment carré et coupé dans l'intérieur par une galerie croisée qui le partage ainsi en quatre bassins, où sont réunis les hommes et les femmes. Il n'y a de cabinets particuliers que pour les douches et pour la toilette. Le manteau de flanelle, la longue chemise de toile des baigneurs qui marchent accroupis ou tiennent devant eux des tables de liége, des livres et des gazettes, les oisifs qui se promènent sur la galerie pour les regarder et converser avec eux, voilà ce qu'on voit dans l'intérieur, voilà ce qui donne à ces bains un aspect tout-à-fait original. Pour ajouter encore au plaisant et au grotesque, un réglement suspendu à l'entrée de la salle et dans les auberges, restreint les objets du discours : il punit d'amende les propos

indécens que partout ailleurs la simple bienséance éloigne de la bonne compagnie. C'est un tarif de mauvaises paroles et de mauvaises actions : tant pour qui parlera de religion, tant pour qui laissera voir quelque nudité, tant pour qui éclaboussera son voisin. Ce code pénal aquatique serait bien mieux placé dans le bain commun que dans ce salon, où l'autorité ne l'a sans doute fait mettre que pour égayer les voyageurs et pour aider à l'effet des eaux par un peu d'hilarité.

Les bains de Louéche ont, parmi d'autres vertus, celle de guérir radicalement les rhumatismes; elles rouvrent aussi les plaies mal fermées et les cicatrisent complétement : enfin, je pourrais vous copier toute une page d'une description du Valais. Mais ce qui prouve mieux que l'enthousiasme de l'auteur combien ces eaux sont excellentes, c'est qu'on a le courage d'y séjourner; car ce ne peut être par partie de plaisir qu'on vient se confiner dans ces boîtes qu'on appelle chambres, dans ces réduits, où la propreté quelquefois est en raison inverse du volume d'eau qui pourrait servir à l'entretenir. On assure qu'il y avait autrefois de plus beaux édifices, bâtis par un évêque et augmentés par un cardinal; mais une avalanche a tout emporté. De peur que pareil malheur ne se représente, on a élevé près de l'auberge de la Croix d'or et du salon des bains un rempart en robustes murailles, surmontées d'une espèce de guérite.

Je vous envoie le dessin d'une fontaine qui est sur la place, entre les deux auberges. On assure qu'une poule trempée dans la source serait tellement échaudée, qu'on l'en retirerait plumée et que ses œufs cuiraient dans son corps. Cette source a quarante-deux degrés de chaleur; mais c'est assez du temps qu'on met à porter le verre à sa bouche pour qu'on puisse boire sans se brûler. Le matin on ne voit que baigneurs en bonnet de coton et en robe de chambre; ils font les uns envers les autres un continuel mouvement de politesse à la fois et d'empressement pour se saluer, pour se courber sur la fontaine et pour avaler leur verre d'eau, tout en se communiquant les nouvelles du jour et les douleurs de la nuit. Chacun y cherche l'oubli de ses maux. Si c'était la fontaine de Jouvence, elle trouverait qui rajeunir; mais c'est aussi le Pactole : une pièce d'argent s'y jaunit au point de ressembler à une pièce d'or. Heureusement il y a plus de réalité dans les effets de l'eau sur la santé que dans cette multiplication des richesses.

Toutes les prairies qui de Louéche montent vers les rochers, sont imprégnées d'eau chaude. On voit çà et là quelques cahutes en bois, dans lesquelles viennent s'asseoir des pauvres, qui font ainsi leur cure en plein air. Elle doit être parfois interrompue, car la neige envahit souvent ce bassin au mois de Juillet, et ne fond que fort avant dans la journée. Les plaisirs de Louéche sont alors tous suspendus; il n'y a ni cercle ni spectacle, et si les baigneurs osaient braver leurs rhumatismes jusqu'à danser, le plafond de leur appartement y mettrait bon ordre : il n'est entrechat si modeste qui ne portât son homme jusqu'aux combles, lustre si

petit qui ne descendît assez pour intercepter et déconcerter toutes les queues-du-chat et toutes les chaînes anglaises. Il faut donc demander ses jouissances à la seule nature : voir et revoir sans cesse la Gemmi, la chute de la Dala, le chemin des échelles. Il y a aussi un bois de Cythère assez voisin de mon auberge. J'ai voulu le parcourir de suite..... Mais, au lieu des gracieuses images que son nom promettait, j'y ai trouvé deux jésuites de Brigue qui s'y promenaient gravement avec leurs élèves, et j'accours m'en plaindre à celle qui exercerait justement un droit de suzeraineté sur les terres de la beauté. Je suis, etc.

XXIX.E LETTRE.

Louéche, 9 Septembre 1826.

A la Même.

Je ne puis me lasser d'admirer la Gemmi. Qui croirait que dans les fissures et sur les corniches de ces incommensurables rochers une compagnie de Tyroliens ait entrepris, dans le siècle dernier, d'ouvrir une communication avec l'Oberland bernois? Cette route a plus de dix mille pieds de long; elle se replie en zigzags, sans que jamais l'on puisse juger de l'espace qu'on a parcouru, ni de celui qui reste à parcourir. On peut y passer avec des bêtes de somme et gagner la vallée de Kandersteg pour se rendre à Thoun. On fait, de la sorte, en peu d'heures un trajet qui, par la grande route, serait au moins de soixante lieues. En 1755 à peine le chemin était achevé, et dans la saison la plus rigoureuse, une colonne de Bernois s'en servit pour aller apaiser une sédition dans la vallée Levantine. Un Valaisan osa grimper au sommet d'un sapin planté au bord du précipice, pour gagner le pari qu'il avait fait d'en cueillir le rameau le plus élevé. Un soldat français fut plus audacieux encore : il s'amusa, par bravade, à suspendre une vieille chemise au haut d'un pin recourbé sur l'abîme. Pour ceux qui se contentent de suivre le chemin, le danger est plutôt dans l'imagination que dans la réalité; mais on ne guérit ni des vertiges ni de la peur. On rapporte qu'un Zuricois, parvenu déjà à l'endroit d'où il apercevait Louéche, terme de son voyage, aima mieux y venir par Berne et Vevey, en parcourant tout le Valais, que d'y descendre pour manger le dîner auquel le conviait déjà la cloche.

C'est aussi l'heure où les baigneurs font de l'observation de la Gemmi leur affaire la plus importante. Entre le bain et le repas les lunettes sont braquées; on veut connaître d'avance les nouveaux commensaux qui viendront augmenter la société, ou ceux qui ne

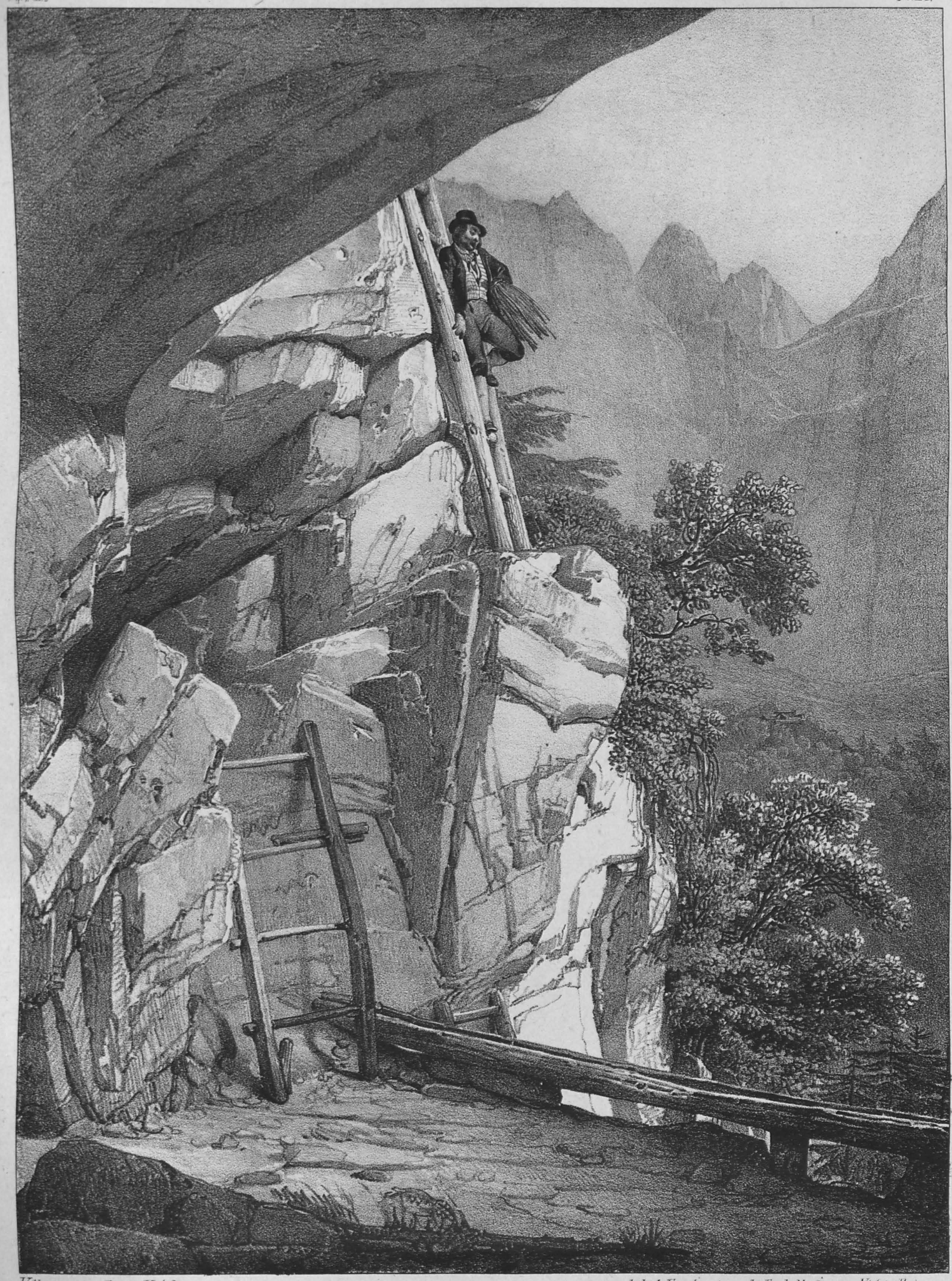
feront que la visiter. On élève, on abaisse le tube, jusqu'à ce que quelque chose de mouvant se manifeste contre le roc et qu'enfin un cortége de voyageurs soit tombé dans le foyer du verre; on les signale, et les lunettes, après avoir laissé défiler toute la caravane, font un revirement de la queue à la tête, ou, si la roche est un obstacle à la vue, on vise le premier détour qui doit remettre la troupe ambulante sous l'inspection des curieux. Alors l'attention redouble parmi les observateurs : celui-ci a vu le mulet, celui-là une dame, un troisième le guide, un quatrième le chien; mais la cloche du dîner vient mettre fin aux conjectures, et c'est tout au plus si, pour en confirmer la sagacité, la caravane arrive avant qu'on se soit séparé.

Le soir j'ai vu la chute de la Dala, qui serait belle partout ailleurs qu'en Suisse, et dont le principal mérite est d'offrir un but de promenade. Le torrent tombe et retombe trois fois dans la fente d'un rocher. Cela est en général peu pittoresque; cependant la profondeur de l'excavation produit, à l'approche de la nuit, une apparence de portique souterrain : on dirait que ce bassin est le péristyle du palais de quelque naïade. J'en étais à cette contemplation paisible, quand tout à coup l'enfant qui me guidait se laissa rouler dans un fossé, en me suppliant de l'imiter. Je me retournai pour voir ce qui causait sa terreur, et je vis s'avancer à pas lents une troupe de fantômes blancs à la tête voilée, à la robe traînante; des cierges étaient entre leurs mains. Les feux vacillans de la lune, qui déjà coloraient les dernières lueurs du jour, et cette petite flamme incertaine des flambeaux agités par le vent, montraient leurs figures sous un aspect lugubre et sépulcral : mais bientôt j'entendis le refrein des prières; c'était la procession du jubilé, et mon petit compagnon, qui aurait dû en faire partie, cherchait à se dérober aux regards du curé. Chacun des pénitens avait mis une chemise sur ses vêtemens, une toile sur sa tête, et la clochette, et les chants, et la nuit qui s'approchait, produisaient, au pied de la Gemmi et sur la lisière de la forêt, un effet plus singulier encore que religieux. Il paraît que mon jeune guide en redoutait un d'un autre genre; car il me fit redescendre par des cours et des jardins, me fit franchir des fossés, des murailles, et me ramena chez moi, de manière à pouvoir rejoindre le cortége avant que son absence eût été remarquée.

Le chemin des échelles où je suis allé avant de me rendre à la chute de la Dala, établit une communication avec le village d'Albinnen, dont les habitans seraient obligés, sans cela, de faire trois lieues pour venir vendre leurs denrées. Un rocher s'élève du fond de la Dala et va même se perdre dans les nues; mais ce rocher, qu'on ne peut ni percer ni détruire, a été dompté par un moyen non moins audacieux : un chemin vient aboutir à ses parois immédiatement au-dessus du torrent qui gronde à huit cents pieds de profondeur. Là une échelle est appliquée; une grotte s'ouvre au haut de cette échelle; on peut s'y reposer, on peut encore réfléchir, et si le précipice est affreux, si le torrent est effrayant,

A. P.

Pl. 21.



Villeneuve 1828. Fig. par V. Adam.

Lith. de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N° 6 à Paris.

CHEMIN DES ECHELLES

Villeneuve 1828. Fig. par V. Adam.

Lith. de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N.o 6 a Paris.

VUE DE VIEGE.

du moins il reste encore quelque soutien à celui dont la tête viendrait à faiblir. Mais à partir de cette grotte il n'en est plus ainsi : une seconde échelle est scellée dans le roc par des crampons de fer, puis une troisième qui, plus haute encore, mène à des aspérités sans appui, où la mort serait le résultat certain d'un faux pas. Les échelles se succèdent ainsi au nombre de huit, et l'on arrive enfin dans une forêt supérieure d'où l'on peut gagner ensuite le village d'Albinnen.

Cette hasardeuse promenade est pour les baigneurs de Louéche un objet de défi; mais telle est la force de l'habitude, qu'elle n'offre à l'esprit des villageois aucune idée de péril. Chargés des plus lourds fardeaux, hommes, femmes, vieillards, enfans montent et descendent les échelles, sans même se tenir de la main. Les ivrognes y passent comme les autres, et de mémoire d'homme il n'est arrivé de malheur à personne. Je n'ai pas voulu interrompre une aussi heureuse prescription, et ne suis pas monté jusqu'à la dernière.

On m'a parlé d'une communication non moins extraordinaire, établie par la nature entre le même village d'Albinnen et celui d'Erschmatt. Il s'agit d'une caverne qui traverse, dit-on, la montagne de part en part, si bien qu'un chien y ayant été introduit près d'Erschmatt, s'en alla droit à Albinnen. Le trou par lequel il est entré, porte le singulier nom de *Rouilli-Pouilli.* C'est celui du chien qui a enrichi la géographie de cette voie souterraine; mais, pour vous la décrire, il faut attendre d'autres relations que celle qu'il a pu faire.

Je suis, etc.

XXX.E LETTRE.

Viége, 10 Septembre 1826.

A la Même.

Je profite d'une courte halte, pour vous rendre compte de ma matinée.

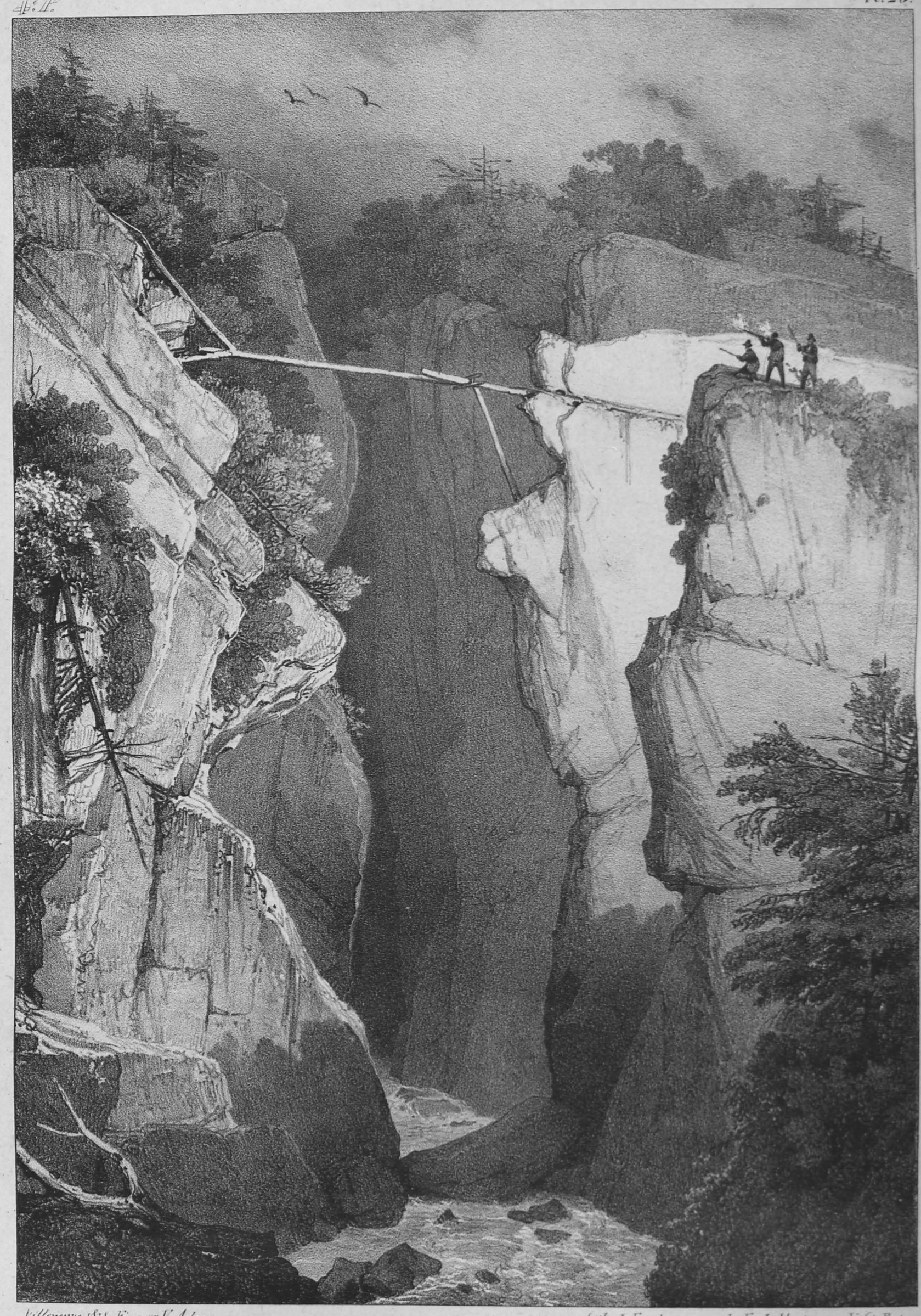
En quittant les bains, nous nous sommes dirigés sur Louéche-le-Bourg et nous sommes sortis de ces gorges que je vous ai décrites, marchant cette fois sur la rive gauche de la Dala, ou plutôt au bord de la crevasse au fond de laquelle on la voit blanchir. Le chemin des galeries est bien plus étonnant encore pour celui qui le voit d'ici : il en mesure toute la hauteur, et les hommes qui s'engagent sur la corniche du rocher paraissent perdus à jamais. On ne s'aperçoit pas de si loin qu'il y ait un passage frayé le long de cette paroi. Aussi la

vue est-elle beaucoup plus frappée d'un autre phénomène de l'audace humaine : une ligne coupe la surface du rocher, et cette ligne est tracée par les cheneaux d'un aqueduc. Les prairies de Faren, dont je vous ai parlé, n'ont point d'autre irrigation; il fallait, de toute nécessité, la demander à la Dala. Mais comment contraindre ses eaux à s'élever subitement d'un précipice sur un sommet? On l'a donc prise à une grande distance, on l'a attachée aux flancs mêmes du rocher, et l'imagination ne peut se rendre compte de l'opération qu'avec effroi. Que l'on ait profité de quelques aspérités pour y appuyer les conduits; qu'on se soit aventuré jusqu'au point de les y porter, cela se comprend encore; mais qu'à une égale distance du sommet et de la base, sans appui, sans secours, l'ouvrier ait pu employer toute la vigueur de son bras à percer le roc, qu'il y ait enfoncé des traverses de bois pour en faire des supports à l'aqueduc, c'est ce qui est vraiment inconcevable. Quelques montagnards, sans autre intérêt que d'abréger leur route, marchent sur ces conduits étroits, tandis que le plus hardi de nos acrobates tremblerait d'y hasarder son existence.

En arrivant au-dessus de Louéche-le-Bourg, on est frappé de la vue de ses vieilles tours, de ses églises antiques; on porte ses regards sur la prairie des *gémissemens,* où les patriotes valaisans taillèrent en pièce une noblesse ambitieuse soutenue par les Bernois; enfin, on voit vis-à-vis l'embouchure de la Dala un autre torrent s'écouler dans le Rhône, de telle sorte que, si ce fleuve ne les divisait, ils se heurteraient dans leur course. Le Valais, qui s'alonge entre ses grandes files de montagnes et de glaciers, paraît désormais moins étroit : tout est vaste quand on vient de ces défilés.

A Tourtemagne je me suis détourné de la route pour visiter une cascade dont la réputation est établie sur les éloges de plusieurs voyageurs. Elle fait beaucoup de vacarme, mais il faut avouer qu'elle est dans un lieu peu propre aux développemens pittoresques. Rien de ce qui l'entoure ne contribue à l'embellir; il y a peu de végétation, et l'uniformité de niveau dans les collines qui forment ce bassin, permet à peine de reconnaître que la chute a cent pieds d'élévation. Pour l'admirer, il ne faut avoir vu ni le Nant d'Arpenas, ni Pissevache, ni la cascade de Chède. Elle a cependant assez d'eau pour déployer le même luxe; mais elle est comme ces riches qui dépensent leur avoir sans se faire honneur. Toutefois, quand on descend dans la grotte qu'elle couvre de ses ondes, l'effet est magnifique : on se trouve placé sous la voûte aquatique, et la courbure mouvante décrite par les eaux semble ébranler tous les objets qu'on aperçoit, tandis que le bruit, se perpétuant et se renouvelant comme par secousses successives, étourdit l'oreille et confond la pensée.

De Tourtemagne à Viége on ne voit que montagnes et mares d'eau. Les habitans ne craignent pas d'y planter leurs légumes, et l'on s'étonne de trouver parmi les roseaux des féves, des pommes de terre et des choux. Sur la foi de quelques voyageurs, je m'attendais à jouir d'ici de la vue du Mont-Rose et de sa cime effeuillée, qui prétend disputer au



Villeneuve 1828. Fig par V. Adam.

Lith. de Engelmann, rue du Faub. Montmartre N.6 à Paris.

Mont-Blanc l'avantage de la hauteur; mais il me faut remettre à une autre fois le plaisir de contempler ses glaciers resplendissans dorés par les feux du soleil : c'est le Haneck que vous apercevrez sur le dessin que je vous envoie; c'est le Haneck encore qui a usurpé l'admiration que mes prédécesseurs croyaient accorder au Mont-Rose; il a trompé jusqu'au scrupuleux Ebel. Il n'est pas un homme que nous n'ayons interrogé : depuis le curé jusqu'à l'aubergiste, tous se sont trouvés d'accord. Ce n'est qu'après avoir fait plusieurs lieues dans la vallée qui s'ouvre à Viége, qu'on aperçoit le Mont-Rose. Pour vous en dédommager, portez votre attention sur le joli dessin de Villeneuve. La ville est d'un aspect pittoresque; sa principale église s'élève sur un roc au-dessus du Vispach, rivière qui, plus belle, plus riche que le Rhône, court cependant lui livrer ses eaux, que bientôt il dispersera dans ses marais fangeux.

Je suis, etc.

XXXI.E LETTRE.

BRIGUE, 10 Septembre 1826.

A la Même.

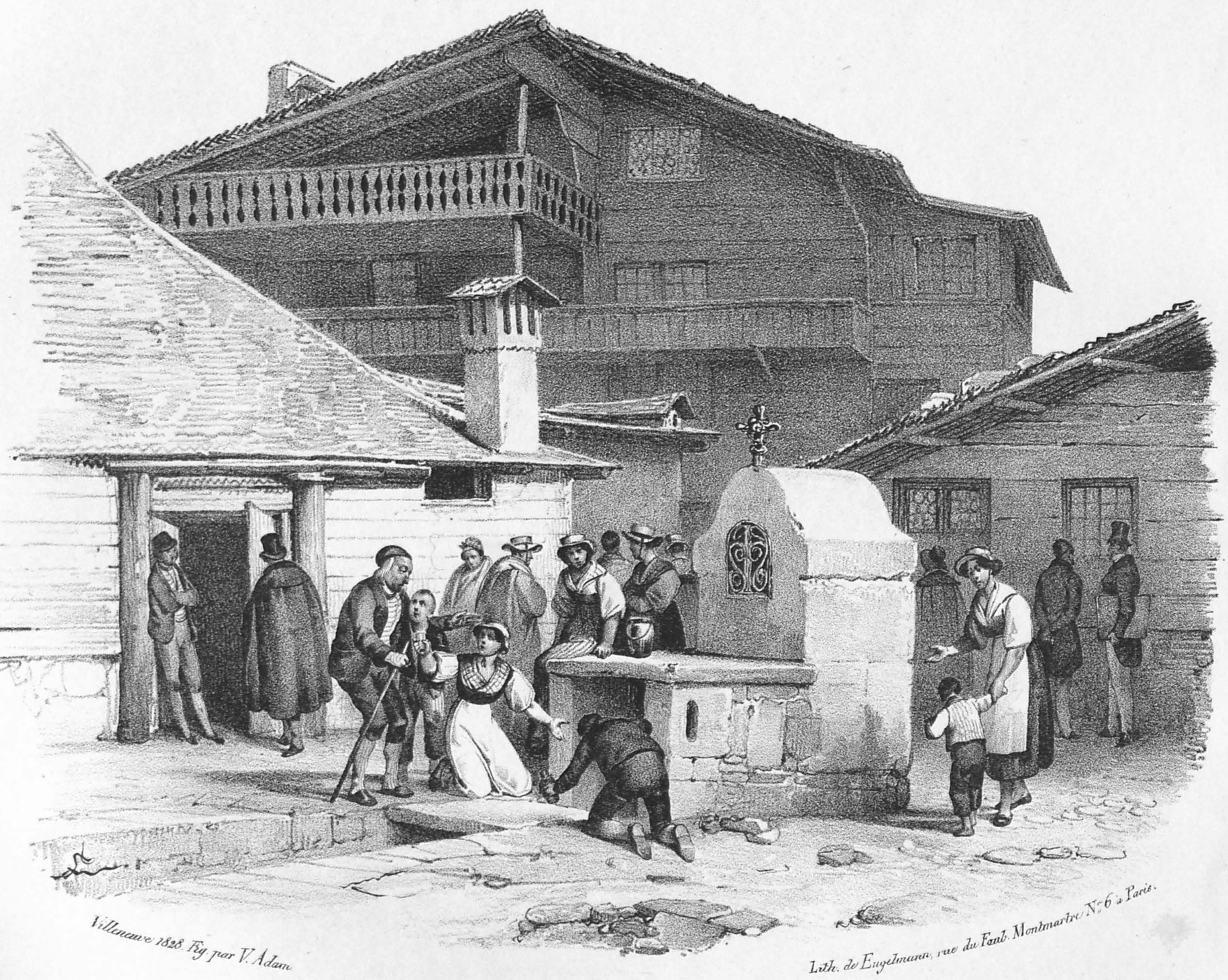
J'AI traversé rapidement Glys et Brigue, où je suis revenu après une courte promenade à l'hermitage célèbre de Hochflue; mais je ne puis m'empêcher de me plaindre vivement de l'insouciance des habitans, qui négligent, qui ignorent même l'une des plus grandes beautés dont la nature ait enrichi leur pays. Villeneuve avait placé dans mon porte-feuille un joli dessin du cours de la Massa. Quel fut donc mon étonnement, quand personne ici ne parut savoir de quoi il s'agissait! Cependant j'avais trop appris à compter sur l'excellence de mes renseignemens. Je ne voulus pas en démordre, et il se trouva enfin un guide qui prétendit me comprendre. Nous voilà partis : nous passons le pont du Rhône et le joli village de Natters; nous gravissons la hauteur au-dessus de la chapelle de Saint-Antoine; nous parcourons les prairies, et bientôt je m'aperçois que mon guide ne sait où aller. Après avoir marché de coteaux en coteaux, après avoir cent fois expliqué et cent fois embrouillé le sujet de ma course, je me trouve devant une belle cascade qui ne répondait en rien au dessin que je vous envoie et qui ne convenait pas davantage à mes notes. Nouvelles explications, nouveaux mésentendus : le guide me soutient qu'à moins d'aller jusqu'au glacier d'Aletsch, à plus de trois lieues, il n'y a rien de pareil à ce que je demande. Déjà je renonçais à mon entreprise, et nous quittions la chute du Kelchbach, sans plus nous inquiéter de celle de la

Massa. Nous étions alors au pied d'effroyables rochers, à l'endroit où le Nesthorn s'élève au-dessus des nuages et contourne sa croupe majestueuse en la ramenant vers le glacier d'Aletsch. On me fit voir contre ses sommités un de ces aqueducs merveilleux qui sembleraient faits plutôt pour ouvrir une communication entre les eaux du ciel que pour diriger celles de la terre; mais je me méfiais tellement de la topographie de mon conducteur, que je n'osai croire à son assertion d'une manière absolue. J'eus bientôt lieu de me convaincre combien ses notions étaient incomplètes : un gouffre allait s'ouvrir sous mes pieds; vis-à-vis de moi un torrent descend des montagnes et lance tout à coup ses eaux dans cet antre souterrain. Il serait imprudent de marcher jusqu'au bord, car le sol pourrait manquer sous vos pas, ou bien, la tête venant à faiblir, vous risqueriez de perdre l'équilibre. Il faut donc, pour bien considérer cette chute, se coucher à plat ventre, et n'avancer pour ainsi dire que les yeux au-dessus de l'abîme. Je n'interrogeai plus mon guide, et bientôt après, en descendant la côte, je vis ce que j'aime mieux vous montrer que le décrire, ce que je cherchais en vain depuis si long-temps, enfin, ce que tout le monde ici devrait connaître, le cours de la Massa et l'aqueduc qui lui sert de portique. Ce torrent s'échappe entre des rochers, placés comme deux linteaux au-devant du gouffre que je viens de décrire. De l'un à l'autre, des traverses en bois servent à faire passer une rivière par-dessus une rivière. En effet, celle-ci coule dans une crevasse, à cinq cents pieds au-dessous des prairies, et c'est au Kelchbach à les fertiliser: quoiqu'il fournisse sa carrière à une assez grande distance de la rive droite de la Massa, on le force à passer sur la rive gauche, et l'on exécute ces travaux si extraordinaires à une hauteur où peut-être l'oiseau hésiterait à se reposer. Un peu plus bas encore la Massa forme une belle cascade et tombe dans les prairies inférieures, à travers une fente de rocher. Les voyageurs viennent peu visiter ces beautés, et si l'aubergiste de Brigue, tant de fois averti, prenait la peine d'instruire un guide et de frayer un sentier, il conserverait ses hôtes quelques instans de plus et verrait peut-être s'en accroître le nombre; car la célébrité du Giesbach et celle de la Handek ne se sont pas établies autrement.

Je termine ma promenade en vous envoyant encore un dessin charmant. Du haut d'une croupe qui divise le cours du Kelchbach de celui de la Massa et qui s'avance jusqu'au-dessus du Rhône, on voit descendre ce fleuve du Haut-Valais; et dans le lointain, à gauche du paysage, le clocher de Hochflue pose sur un rocher contre lequel l'onde se brise avec furie. Les pélerins accourent et se pressent de toutes parts dans cet hermitage voué à Notre-Dame des sept douleurs. L'année dernière, pendant que les fidèles étaient prosternés, un grand bruit se fait entendre : une masse énorme se sépare de ces sommités, roule, se précipite et franchit le toit de l'église sans le toucher. Miracle inouï et d'autant plus admirable, que ce clocher a déjà souffert beaucoup d'avaries de la part d'avalanches moins respectueuses ou dont l'élan n'était pas aussi considérable.

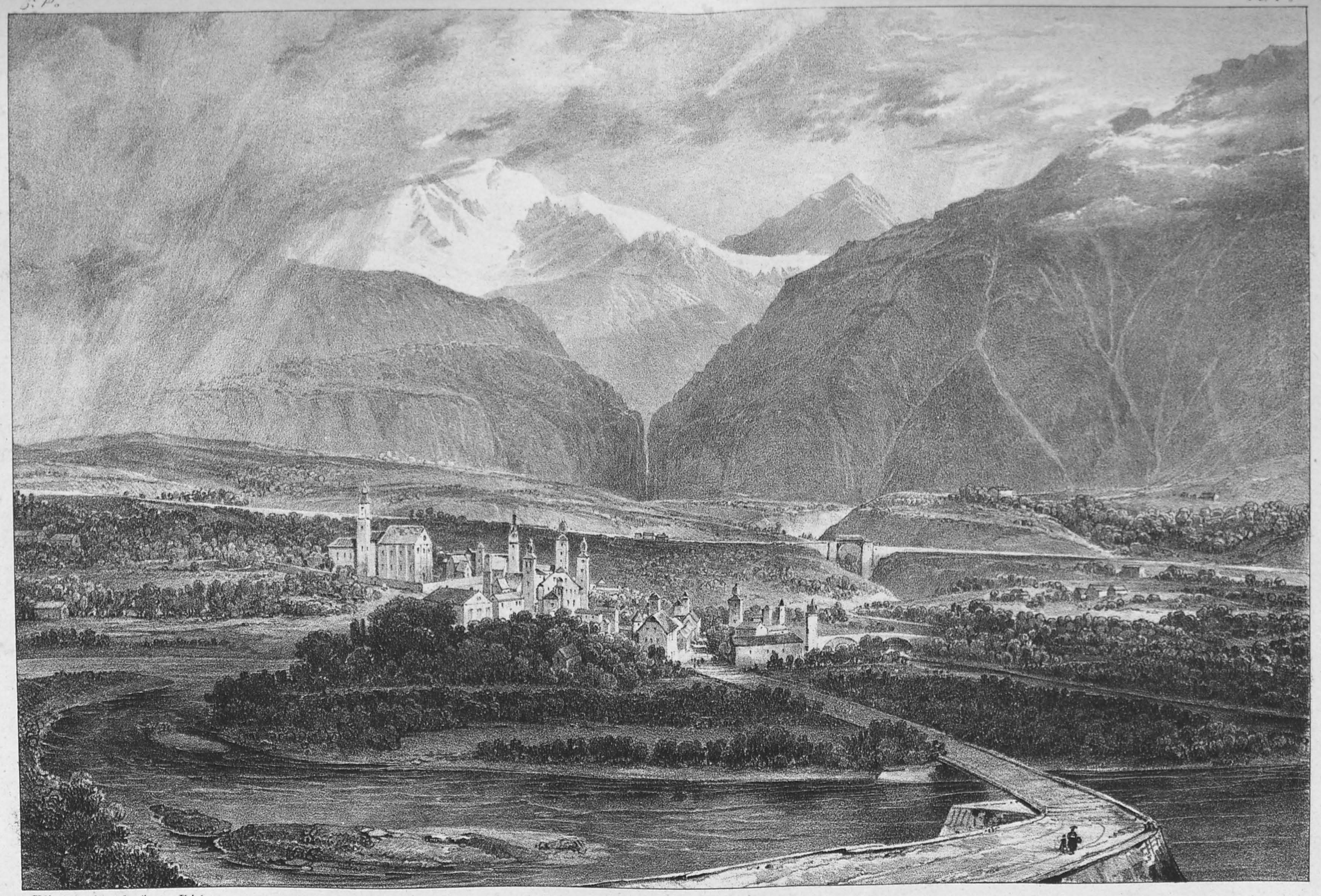
HERMITAGE DE HOCHFLUE

La pluie tombe par torrens; je suis rentré à Brigue pour attendre le retour du soleil et pour combiner un nouveau plan de voyage, car la saison promet encore de beaux jours. Je vous ai décrit les délicieuses contrées du Léman, j'ai cherché à vous donner une idée des majestueuses horreurs de la Savoie, enfin, de Martigny jusqu'au pied du Simplon, j'ai tout vu pour vous. Ma première excursion est terminée. Désormais chaque année me ramènera dans ces contrées; mais, soit qu'un ciel serein me permette de franchir bientôt les monts qui me séparent de l'Italie, soit qu'il faille différer à d'autres temps la suite de ces courses, mes pensées et mes lettres se dirigeront toujours vers celle qui m'accordera le plus précieux des biens, si elle me conserve cette amitié qui m'est si chère, et qui doit vieillir sans s'altérer jamais. Je suis, etc.



Villeneuve 1828. Fig. par V. Adam. *Lith. de Engelmann, rue du Faub. Montmartre, N° 6 à Paris.*

FONTAINE THERMALE A LOUÈCHE.



Villeneuve 1829. les fig. par V. Adam

VUE GENERALE DE LA VILLE DE BRIGG.